GEORGES OUDARD

PORTRAIT DE LA ROUMANIE



"L'EUROPE VIVANTE"

PLON

3e mille

Pentru un
„Tine cum se cade"
Eu

1950

PORTRAIT
DE LA ROUMANIE

DU MÊME AUTEUR :

La Vie de Pierre le Grand. (*Le Roman des grandes existences,* n° 28) .... Un vol.

La Très curieuse vie de Law, aventurier honnête homme. (*Le Roman des grandes existences,* n° 9). Un vol.

Ma Jeunesse. Roman. (*Bibliothèque reliée Plon,* n° 61) Un vol.

La Meilleure maîtresse. (*Le Film,* n° 30) ...... Un vol.

Les Chevaliers mendiants. (En collaboration avec M. D. Novik) .... Un vol.

Vieille Amérique. *La Louisiane au temps des Français* .... Un vol.

Attrait de Moscou .... Un vol.

Chasses féodales d'aujourd'hui. *U. R. S. S., Pologne, Roumanie* .... Un vol.

(Librairie Plon.)

L'Homme marié. Roman .... Un vol.

Désir de l'amour. Roman .... Un vol.

(Flammarion, éditeur.)

Pologne .... Un vol.

La Meilleure maîtresse. Roman .... Un vol.

(Édition des Portiques.)

Une Élection .... Un vol.

(Bernard Grasset, éditeur.)

Ressemblance. (Collection *les Cahiers nouveaux*) .. Un vol.

(Simon Kra, éditeur.)

Un Excentrique en 1830. (Collection *Il y a cent ans*) Un vol.

(Pierre Laffitte, éditeur.)

La Polonaise. (Collection *Elles*) .... Un vol.

(Nouvelle Société d'Édition.)

Lettres d'amour de Catherine II à Potemkine, avec une introduction et des notes.

(Calmann Lévy, éditeur.)

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1935.

L'EUROPE VIVANTE

PORTRAIT DE LA ROUMANIE

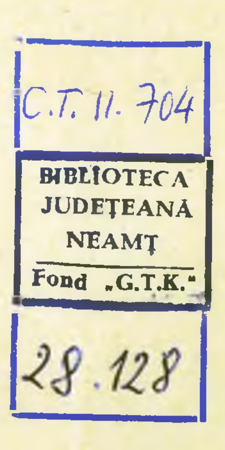
PAR

GEORGES OUDARD

Avec 23 gravures hors texte et une carte en dépliant



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e


C.T. II. 704
BIBLIOTECA
JUDEȚEANĂ
NEAMȚ
Fond „G.T.K."
28.128

BUCAREST



BUCAREST

Bucarest est la plus brillante, la plus vivante, la plus élégante, la plus occidentale aussi, bien que la plus à l'est, des capitales des Balkans. Belgrade commence à peine de devenir une vraie grande ville européenne ; Sofia n'a encore rien tenté dans ce sens ; seule, Bucarest en est une depuis assez longtemps déjà. Cela frappe n'importe quel étranger qui connaît la Péninsule. Un Français le constate de même, en éprouvant le double agréable sentiment de s'y retrouver quasi chez lui et néanmoins un peu ailleurs. Cette première impression est la bonne.

Bucarest aurait, m'a affirmé son maire, une superficie presque égale à celle de Paris. Ce n'est point par cet unique côté qu'elle souhaite lui ressembler. On le découvre vite en y flânant sans autres guides que le hasard et sa fantaisie.

Il est midi. Je me dirige d'instinct vers la *calea Victoriei* où il est convenu qu'à cette heure tout le beau monde se donne rendez-vous entre le Palais-Royal et le Boulevard, comme dans notre rue Vivienne sous la Restauration.

3

Les jolis magasins d'anciennes proportions qui bordent les étroits trottoirs de cette vieille et fameuse artère, présentent avec un goût très fin les robes, les chapeaux, les écharpes de nos couturières et de nos modistes, nos parfums, nos livres, nos revues, — car qui ne parle pas notre langue à Bucarest? — des étoffes anglaises, des foulards de Londres, des feutres de Milan et aussi les broderies, les soieries, le transparent linge roumains et le gibier, les fruits magnifiques, les friandises du pays et, dans de splendides apothicaireries enfin, les produits pharmaceutiques français et allemands qui se font ici une âpre concurrence. Toutes ces boutiques diverses cherchent avec art et adresse à tenter le chaland qui muse, piétine, bavarde. Comme on se sent loin devant ces montres dont beaucoup ne dépareraient pas la rue de la Paix ou le Kärntnerstrasse, des lourds étalages forains de Pest, des grosses devantures de Belgrade, qui ont à Sofia quelque chose de si naïvement paysan et, à Péra ou Galata, de si désordonné, de si clinquant. Toutes ces capitales pourtant sont de proches voisines de Bucarest. Par quel miracle, la *calea Victoriei* ne fait-elle penser qu'à Vienne, à Paris surtout et, aussi, à cause de l'aspect des passants, au Corso de Rome?

Ce sont les mêmes hommes superbement cravatés, tirés à quatre épingles. Les officiers, quand ils ne portent pas la tenue de campagne kaki de franche inspiration anglaise, ont des uniformes assez cousins des nouveaux uniformes italiens qui

ne sont guère moins étincelants. Ces deux peuples latins montrent un amour égal des aigrettes, des plumets, des chamarrures et des rubans. La rue a de la couleur.

Le promeneur étranger charmé, étourdi, conquis, n'a bientôt plus d'yeux que pour les femmes parfois un peu trop fardées, mais qui ont du chic, du chien, le regard noir du Sud, de la fraîcheur, de l'éclat. La chaussée vaut le trottoir. Il n'y a qu'à Paris, Londres, Berlin, Madrid que roulent tant d'autos pour la plupart, et jusqu'aux taxis, de grandes marques américaines. Ce spectacle de luxe, si rare dans la nouvelle Europe, vous éblouit et vous étonne. Serait-on plus riche ici qu'ailleurs? Il s'en faut. Mais on y a davantage le goût inné du faste, le sens et le souci de l'élégance extérieure. La dureté des temps n'empêche point l'air d'être léger, frivole et gai, la vie de paraître simple, facile, aimable. Qu'on ne se hâte point de conclure ! Nous sommes tout de même en Orient qui reste la terre des mirages.

Le soleil d'automne fouette les carrosseries, les lèvres rouges des dames, les complets des messieurs bien mis, les armes royales peintes sur les glaces de la pâtisserie Capsa, l'incessant mouvement des voitures et des piétons. Mais voilà que le traversent en flèche les vendeurs de journaux nu-pieds, aux vestes en loques, coiffés d'un haut bonnet d'astrakan noir pelé, qui s'époumonent à crier les feuilles publiques. Et Dieu sait s'il y en a !

Dans la foule que fait gronder ces rumeurs, des marchands ambulants circulent qui vous offrent leurs fruits et leurs légumes dans des plateaux d'osier ou de bois suspendus à chaque bout d'une perche qu'ils portent, à la mode turque, sur l'épaule. Entre les Rolls, les Hispano et les Packard, galopent les bêtes harnachées de blanc que conduisent parfois les Scapets d'origine russe qui forment une mystérieuse secte d'eunuques volontaires. Les faveurs bleues ou rouges attachées aux œillères des chevaux de ces équipages sont destinées à conjurer le mauvais sort. Assises à même le trottoir, derrière de rondes corbeilles, des tziganes aux voyants oripeaux citron, mauve ou framboise, proposent des chrysanthèmes aux passants en gémissant, en larmoyant. Leurs grand'mères étaient des esclaves. Une noce défile en voiture. Les vitres du coupé des jeunes époux sont barrées en croix de guirlandes de fleurs d'oranger. Est-ce une dernière survivance des rideaux qui fermaient hermétiquement les voitures des promeneuses ottomanes? Mais, en face le Cercle militaire, le Boulevard a exactement l'aspect du boulevard Montmartre de mon enfance, tandis que les salons Louis XV de chez Capsa évoquent un Siraudin de l'époque des tailles de guêpe et que le café voisin, aux tristes murs garnis de grisâtres glaces encadrées et où se rencontrent toujours les journalistes et les parlementaires, à proximité de la rue du Croissant bucarestoise, vous restitue l'atmosphère de la Rome

politicienne de Giolitti. Cependant, à deux pas, s'érige le gratte-ciel new-yorkais de l'administration des téléphones, écrasant de sa masse gigantesque aux longues fenêtres le corbuséennes, le Théâtre National construit sous le Second Empire et gracieux comme un bibelot.

Si, de ces bâtiments modernes, les nouveaux quartiers pullulent, celui-là constitue une exception dans ce centre actif, bruyant, amusant qui demeure, dans l'ensemble, fidèle à toutes les sortes de styles dont l'Europe s'est engouée de 1860 à 1912. C'est au cours de cette période qu'avec passion, pourrait-on dire, Bucarest s'occidentalise de plus en plus. Au fur et à mesure que se fortifie l'autonomie de la Valachie, naissent les Principautés Unies, se constitue le Vieux Royaume et grandit la prospérité de l'ancien petit État. Tout ce qu'elle conserve d'oriental date des temps antérieurs, alors qu'elle se tournait vers Byzance ou subissait le joug des Turcs. Cette jeune belle capitale qui ne possédait, il y a quatre-vingts ans, presque point d'immeubles à étages ni de rues pavées, n'en est pas moins une très vieille ville. Son âme, mieux que la pierre, se souvient de son long passé.

Une légende qui ne serait pas une légende, prétend que Bucarest fut fondée au douzième siècle par un pasteur nommé Bucur. Ce berger faisait paître ses troupeaux au milieu d'une forêt sauvage pleine de marais et que traversait une rivière.

On lui attribue à tort la fondation d'une chapelle qu'aurait réédifiée en pierre, en 1416, Mircea le Vieux, le premier prince valaque qui transporta sa capitale à Bucarest. Mais ce modeste monument, perché en haut d'un étroit raide escalier et couvert d'une coupole en forme de bonnet de pâtre, ne date que du dix-huitième siècle et servait à l'infirmerie du monastère de Radu Vodà. La plus ancienne église de la ville est celle de Curtea Veche, construite au milieu du seizième siècle, et à qui a été rendu récemment son aspect primitif par les soins de la Commission des Monuments historiques. Elle dépendait alors du palais princier qui, transformé par les successeurs de Mircea le Vieux, était, aux dires des voyageurs, fort magnifique. Incendié au dix-huitième, rebâti en partie, incendié à nouveau, il n'en restait plus grand'chose en 1802 quand un tremblement de terre en acheva la destruction.

Ce palais d'hiver s'élevait au bord de la Dâmbovitza, presque à l'entrée de l'actuelle *calea Victoriei*, ouverte en 1682, et qui le faisait communiquer avec le palais d'été de Brancovan, le créateur de la percée.

A proximité, se trouvait le fameux *Han* ou auberge dont on voit encore aujourd'hui un dernier vestige, occupé par des échoppes juives, dans ce quartier commerçant que coupe la rue Lipscani qui a pris ce nom au dix-septième siècle, à l'époque où les marchands roumains et grecs commencèrent de fréquenter la grande foire de Leipzig.

Ils y achetaient tant que les Allemands les appelaient : « l'Orient consommateur ». Le voyage durait près de six semaines. Les chariots, au retour, se rassemblaient près d'une autre auberge disparue. Les marchandises qu'on y déchargeait, étaient transportées de là dans toutes les petites ruelles avoisinantes : la rue des perliers, des fabricants de bure, des changeurs, des serruriers, des selliers, etc.

C'est un des coins les plus pittoresques de la capitale et le seul, peut-être, qui ait gardé le même aspect qu'il avait à l'aurore du dix-neuvième siècle alors que la *calea Victoriei* n'était qu'un pont de bois sous lequel s'écoulaient les eaux de pluie et ménagères. Beaucoup des marais qu'avait connus Bucur et où s'ébattaient quantité de grenouilles, existaient toujours. A cette époque, les mœurs et les toilettes des dames valaques différaient peu, nous raconte-t-on, des habitudes orientales. Cinquante ans plus tard, les élégantes d'ici, sans renoncer tout à fait à se coiffer d'un fez brodé d'or, commandaient déjà leurs chapeaux chez Lucy Hocquet, la grande modiste parisienne.

L'aspect de la *calea Victoriei* se modifie dans le même moment. L'une après l'autre disparaissent ou changent de destination les demeures des boyards qui, entourées de beaux jardins, la bordent de chaque côté. C'est à la place de l'une d'elles que s'élève le joli Théâtre National. Celle du grand justicier devient la pâtisserie Capsa. La

légation russe s'installe dans la maison du prince Serban Cantacuzène où fut projeté, au dix-septième siècle, son couronnement comme Empereur d'Orient ; la préfecture de police, dans la résidence d'un baron Meitani, tandis que l'hôtel du boyard Golesco sera appelé à être le premier palais royal. Ce bâtiment à un seul étage, en stuc gris-bleu, impressionna fâcheusement, à son arrivée d'Allemagne, après l'abdication du prince Couza, le futur Charles Ier, qui s'empressa de l'agrandir et d'en embellir l'intérieur.

La seule aile qu'ait épargnée l'incendie de ces dernières années, encore accolée au nouveau palais de style classique en pierre de taille, traduit bien à l'œil la distance qui sépare la Roumanie issue des Principautés Unies et la Grande Roumanie d'après guerre.

De la vieille Valachie, ne subsiste plus aujourd'hui, outre ces quelques demeures et d'autres d'aussi faible intérêt artistique, que quelques beaux sanctuaires édifiés au seizième et surtout au dix-septième et au dix-huitième siècles, comme Vacaresti, Spiridon, Saint-Georges, Kretzulesco, Coltzea, Stavropoleos qui sont des spécimens de l'art byzantin où perce une très sensible influence de l'Ouest. Le moyen âge, la Renaissance, le baroque ont soufflé jusqu'ici. On voit parfois le style persan se marier à des motifs italiens. Nous sommes dans une terre de carrefour entre l'Occident et l'Orient et qui pencha d'abord vers l'Orient. C'est en cela que la Valachie se distingue

de la Moldavie tournée plus franchement vers l'Occident.

On commence de comprendre pourquoi tant de Roumains vous disent qu'on ne connaît pas leur pays quand on ne connaît que Bucarest, et pourquoi sans doute aussi, au lendemain de la paix, quelques personnes éclairées et sachant prévoir l'avenir, préconisaient de transférer la capitale, devenue désormais trop excentrique, à Brasov, en Transylvanie. L'idée, juste au fond, était inapplicable parce qu'on n'annule pas d'un trait de plume le tenace travail d'un demi-siècle.

Ce boulevard, que je comparais tout à l'heure à notre boulevard Montmartre, n'était, en 1871, que terrains vagues coupés de champs d'avoine. L'unique gare de la ville à laquelle aboutissait tout le réseau ferré de la Principauté, long de 70 kilomètres, s'élevait au milieu de marais qui en rendaient l'accès impossible les jours de pluie. La voierie était, dans l'ensemble, inexistante.

Vingt ans plus tard, des artistes étrangers ont construit quelques-uns des monuments publics les plus importants. Ballu, le fils du célèbre architecte de la Trinité, a tracé les plans du Palais de Justice, Galleron a bâti l'Athénée, Gottereau, la Caisse des Dépôts, Louis Blanc, l'Université. Ce sont, comme leurs continuateurs immédiats, des hommes sans génie mais de talent solide. Leurs œuvres ne soulèvent pas aujourd'hui l'enthousiasme ni n'inspirent point non plus de bien sévères critiques. L'Europe entière est pleine d'iden-

tiques édifices. Mais ils sont rares dans les Balkans.

Bucarest est la première des capitales de la Péninsule qui se modèle sur l'Europe. Elle l'imite parfois jusqu'à la servilité. Son palais des Postes reproduit presque exactement celui de Genève. Elle voit grand ; elle sacrifie au goût pompeux de l'époque. Les façades de ses banques se parent des mêmes inutiles statues que les établissements similaires de Paris et de Vienne. On la sent sûre de son avenir. Elle possède un Parlement qui est, dans le moment, un des plus modernes du continent comme sa célèbre chaussée Kisseleff en est une des plus belles avenues.

Tout cela est déjà réalisé en 1914, moins de soixante ans après qu'un écrivain français, parlant de la capitale de la Valachie, estimait nécessaire de préciser : « Ne pas confondre avec Bucara, capitale de la Bucarie, derrière la mer Caspienne. » Il ne reste plus de la grande bourgade bourbeuse décrite par le même voyageur du Second Empire, que cette verdure dans laquelle ont toujours baigné ses habitations mais transformée maintenant en de magnifiques parcs et jardins. Ce sont eux qui lui confèrent ce charme et cette originalité qu'elle n'a point perdus.

Le promeneur étranger éprouve donc d'abord une admiration rétrospective pour l'effort prodigieux réalisé par le Vieux Royaume qui s'était ainsi donné une capitale très supérieure à celle de ses voisins.

Autre chose vous frappe ensuite : le nombre inouï d'établissements d'enseignement de toutes sortes qu'on y trouve. Bucarest possède enfin une bonne douzaine de musées dont quelques-uns méritent d'être vus avec soin.

Le musée des Antiquités nationales contient une collection d'objets religieux byzantins qui est une des plus remarquables de l'Europe. Le Musée ethnographique, en voie d'achèvement, sera un des meilleurs de ce genre. Ni Belgrade, ni Sofia, ni même Pest n'offrent aux visiteurs de telles ressources.

Nous sommes ici dans un centre de haute culture. On l'y prise autant que la politique. L'esprit enfin y court les rues et les intelligences y sont souples et vives.

Bucarest est une ville attirante que pare la beauté légendaire de ses femmes. Mais, peut-être, ne faut-il pas trop s'y attarder si l'on désire découvrir ce pays. Elle ne le résume pas. Il est infiniment plus complexe.

LA VALACHIE

LA CAMPAGNE ET LA VILLE

Une jeune paysanne bien en selle galope au milieu de la route qui descend de la montagne. Je la regarde défiler avec son sourire de plein air, assis au revers du talus pendant qu'on change une bougie à l'auto de louage qui, depuis deux jours, me promène à travers la Valachie à laquelle les Roumains préfèrent donner le nom de Munténie.

Ce lumineux matin d'automne colore d'une chaude teinte d'Estérel, les Carpathes couvertes de forêts vertes, mauves et rousses.

La cavalière porte, attachés à la ceinture, l'un par devant, l'autre par derrière, les deux classiques tabliers de laine à fond rouge formés de dessins géométriques qui se répètent sur les manches de la chemise tombant plus bas et qu'on croit être d'abord une robe et un corsage de fine toile blanche.

Ce costume national, qui se retrouve dans toute la Roumanie, vous émerveille peut-être davantage les premières fois, car l'œil trop gâté s'habitue vite aux plus belles choses.

J'ai quitté avant-hier l'aimable Bucarest. La grâce de la capitale reflète mal ce qu'il y a de

force profonde dans ce peuple sérieux, tenace, accroché à son sol, fidèle à sa foi et à ses coutumes, qui n'a communié jamais qu'avec le seul conquérant à qui il a pris sa langue, se refusant obstinément de céder à ses autres maîtres étrangers même la liberté qu'ils ont pu lui ravir par la force sans lui en faire perdre le sens.

— Notre paysan, m'a confié en riant un ami de Bucarest, est l'unique seigneur authentique de Roumanie. Allez donc causer avec lui.

Le conseil est difficile à suivre. L'homme de la campagne, partout méfiant, ne se livre nulle part à un inconnu bien qu'ici, généreusement, il vous ouvre sa maison et vous offre une place à sa table sans vous demander même votre nom. Du moins est-il possible d'essayer d'observer ses mœurs dont l'origine se perd souvent dans la nuit des âges.

Les villages, assez éloignés les uns des autres que j'ai déjà traversés, reproduisent perpétuellement le même type d'habitation et il en sera ainsi jusqu'à la fin du voyage. Voilà, en premier, ce qui vous frappe. Qu'elle soit, suivant les régions toutes privées de pierre, en bois ou en terre enduite de chaux ou de stuc, elle comporte toujours un identique toit carré à quatre pentes assez hautes, couvert tantôt de chaume et tantôt de bardeaux joliment ondulés. Toujours, elle est précédée d'une véranda, la *cerdac*, encombrée, au début de la journée, d'un amoncellement d'oreillers auxquels on fait prendre l'air. C'est exactement le plan de la maison thrace qui re-

monte à deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ.

Des petits tas de cendre marquant la place des pieux découverts dans des fouilles, près de Brasov, ont permis de la dater, mais elle est sans doute encore plus ancienne. Qu'on ne s'en étonne pas : le climat qui commande le choix du logement et du costume, n'a pas changé ; pourquoi eux-mêmes changeraient-ils? Le paysan, qui modèle sa vie sur la nature, refait toujours, comme elle, ce qu'il a fait. Les étés continuant d'être torrides et les hivers rigoureux, il continue de tenir à sa *cerdac* qui empêche, durant la mauvaise saison, la neige d'entrer dans la chambre et lui permet, pendant la bonne, de coucher à la belle étoile en demeurant abrité.

Le bonnet de peau de mouton qui le coiffe conjointement avec le chapeau de feutre, tous deux généralement noirs, n'est aussi prodigieusement haut qu'à cause des variations brusques de la température. Dès que le froid vient, il tire dessus et le descend jusqu'aux oreilles. Le soleil se met-il à luire? Il le remonte sur le front, en appliquant une bonne claque au sommet de cet édifice pour offrir moins de prise au vent. Son pantalon est collant parce qu'il circule beaucoup à cheval. Au perron des auberges valaques, il y a toujours, attachées, une ou deux bêtes sellées dont les maîtres se désaltèrent à l'intérieur. Et ce pantalon est de laine ou de toile blanche parce qu'on le fait au logis avec le produit brut.

La suspension des travaux des champs en hiver laisse des loisirs à la ménagère qui sait, outre cultiver la terre, filer, tisser, broder et coudre, tandis que le mari, lui, taille et sculpte alors le bois ou moule des poteries.

Si c'est la main qui travaille, l'esprit ne reste pas inerte. Les tapis pendus aux murs destinés à les réchauffer, la paysanne ne les copie pas d'après des modèles. Elle imite ce qu'elle a vu en y mettant du sien ; sa mémoire a d'heureuses absences. Ces tapis se ressemblent tous et ne sont jamais pareils. Les plus beaux, comme le prouvent les dédicaces inscrites de côté, sont ceux de la fiancée que l'amour a courbée sur son métier. De même, à la richesse variable du col perlé et pailleté de la chemise de l'époux, on pourrait presque mesurer l'intensité du sentiment qu'il inspire. Ces combinaisons de couleurs ne naissent pas strictement de l'agilité des doigts guidés par la mémoire des yeux et l'atavisme. La paysanne est une artiste : elle réfléchit et observe.

M. Tzigara-Samurcas, directeur du Musée national de Bucarest, d'une érudition merveilleuse en ces matières, m'a conté avoir vu une fois, à la campagne, un métier laissé dehors avec l'ouvrage commencé.

— Et si la pluie tombe? dit-il à la femme en montrant le ciel menaçant.

— Cela me donnera de nouvelles nuances.

L'amour la pousse à embellir le foyer qui l'abrite, le costume de l'homme qui le partage et, pour le

garder et d'abord le conquérir, à se parer toujours davantage. La foire est le rendez-vous unique où elle rencontre ses possibles rivales. Elle veut les surpasser en élégance. N'y réussit-elle pas? Elle en recherche la cause, remarque sur la manche d'une autre une broderie plus allongée ou plus épaisse. Rentrée au logis, elle tâche de l'imiter en faisant mieux. La vallée est le monde fermé dans les limites duquel se joue le jeu en premier. Les nouveaux détails ainsi inventés se transmettent aux vallées voisines, comme le furet, interprétés partout de façon différente. Tous ces thèmes solidaires qui circulent, s'enchevêtrent et se combinent, semblent avoir été la trame initiale de l'idée de nation. Le temps nouera le fil pour en faire un tissu solide et bien en main.

Ces motifs géométriques ont la même origine que la maison. Les Thraces les transmirent aux Gètes et aux Daces, les vrais ancêtres des Roumains, qui les ont conservés comme la forme de ces bijoux chantés par Homère vantant la beauté des armes et des objets d'or des premiers habitants qu'on voit, sur la colonne Trajane, les légionnaires empiler dans leurs sacoches et dont certains pendent encore aux oreilles de leurs lointaines descendantes.

Les Romains n'ont influé en rien l'art du pays qu'ils dotèrent, par contre, de villes, de routes, de ponts, d'aqueducs qui disparurent après leur départ sans être pendant longtemps remplacés. C'est que ce peuple sédentaire n'a pas de goûts

vagabonds. A quoi servent des routes et des ponts quand on aime demeurer en place? Un chemin de terre qui mène d'un village à l'autre de la vallée, une passerelle de planches qui enjambe sa rivière, lui suffisent amplement. Et pourtant, il n'est point sot : il a compris que la langue de cet actif envahisseur était meilleure que la sienne ; il l'a apprise et l'a gardée, car on s'est déjà aperçu que ce qu'il a, il ne le lâche plus.

Voici le fond : des paysans intelligents et artistes qui ont vu passer, cachés en haut de leurs Carpathes, tous les barbares de l'Asie sans s'effacer du sol. D'un air narquois, ils ont regardé défiler plus tard cette autre horde de sauvages qui s'appelaient les Croisés. Que des gens se vantent d'en descendre les divertirait fort, eux que les anciens Grecs ont connus et dont le chantre de l'*Odyssée* a parlé si poliment. Ils n'en tirent aucune vanité, comme d'une chose aussi naturelle que de savoir sculpter si bien les pilastres de leur *cerdac* qu'on les croirait quelquefois arrachés à des stalles gothiques. Un beau monsieur les supplie-t-il de lui céder quelque tapis pour son musée? Ils y consentent, étant d'un naturel aimable, mais sans omettre de se signer, ainsi qu'on le doit faire en présence d'un fou.

Dans leur cœur naïf, a couvé pendant des siècles une seule rage : celle d'avoir été dépossédés de leur terre par des propres à rien de toutes races qui étaient Dieu sait où, quand ils la cultivaient déjà. La guerre la leur a rendue. On ne la leur re-

prendra plus. Cela n'est pas indéchiffrable et se lit du premier coup d'œil sur les visages.

Je traversais hier la grande plaine du maïs et du blé. L'ami qui m'accompagne jusqu'à Campulung me confiait que les produits, depuis la réforme agraire, ont très sensiblement diminué en quantité et en qualité.

— De ce point de vue, constatait-il, c'était mieux du temps des boyards.

Il est exact qu'avant la guerre, les grands propriétaires qui appliquaient ici les méthodes américaines, avaient fait atteindre à l'agriculture un haut degré de perfectionnement technique. La Roumanie était alors une des premières exportatrices de céréales de l'Europe. Ce peuple tient trop encore au passé pour se montrer aussi moderne. Comment le pourrait-il d'ailleurs? Il manque d'argent ; il n'a pas atteint non plus à ce stade de développement social qui lui permettrait d'y suppléer en partie par le moyen de groupements, d'associations, de coopératives. Son esprit y est rebelle. Mais, à l'heure où le monde souffre d'un excès de production, faut-il tellement s'en plaindre? Sur cette terre, pousse du moins ce qu'on n'y avait jamais vu : un peu d'aisance, un soupçon de bonheur chez le paysan et ce premier bourgeon de la dignité humaine qui, parmi les populations rurales, commence avec leur accession à la propriété.

En tout cas, on n'y meurt pas de faim. Cette terre reste riche, encore qu'on ne sache plus très

bien aujourd'hui ce que signifie ce mot de richesse.

Dans la vallée du Rucàr que je suis maintenant, quelle abondance d'animaux ! De belles vaches aux cornes dressées s'agenouillent, telles des sphinges, au milieu de la route face à face, indifférentes au passage de l'auto comme les cochons noirs et roses qui continuent à s'y poursuivre, si elle effraie encore les moutons noirs et blancs fuyant et se bousculant. Toute cette gent à quatre pattes se sent chez elle sur ce chemin rempli de fondrières et sans plaques indicatrices.

Je me dirige vers Câmpulung qui veut dire en français Longchamp, une des premières capitales d'un des premiers États valaques. On me l'a annoncée très roumaine. Le propos surprendrait ailleurs mais non ici. Le paysan, qui constitue le vrai fond pur de la race, n'a pas plus le goût du commerce que de bouger. Or, les deux allaient jadis de pair : il a donc laissé ce soin à d'autres.

La ville n'est pas d'origine thrace, ni dace, ni gète, ni même, à de rares exceptions près, romaine. Elle a été fondée plus tard par les princes ou des étrangers artisans et négociants à qui se sont ensuite ajoutés les Juifs. Ces deux éléments s'y maintiennent encore plus ou moins forts, mélangés à quelques poignées de tziganes dont on retrouve des « nids » dans la plupart des villages. Ils ne se distinguent des Roumains, dont ils portent le costume national, que par leur teint bistre, leur saleté et un fort instinct chapardeur

qui les fait mépriser du paysan parfaitement honnête. Tout à l'heure, comme je m'amusais à en photographier trois sur la place de Rucàr, un vieux qui passait m'a crié, mi-jovial, mi-sérieux :

— Vous feriez mieux de les fusiller !

Ces fils de l'Inde, arrivés en Europe au début du quinzième siècle et qui ont renoncé assez tôt à leurs habitudes errantes, pullulent en Roumanie où l'on en compte environ trois cent mille. Ce sont tous d'anciens esclaves que la suppression du servage a laissé longtemps embarrassés de leur liberté. Ils fabriquent des balais, des pelles d'âtre, des chaudrons, ferrent les chevaux, aident les maçons, jouent du violon aux noces et aux bals. Ils servaient autrefois de domesticité fainéante aux boyards qui en avaient des dizaines dans leur cour et appréciaient particulièrement leurs talents de cuisiniers.

La ville n'est pas le lieu propice où il faut aller chercher, non plus l'essence du peuple, mais l'essence de la nation. Le passé y a laissé d'ordinaire peu de traces, sauf des églises dépendant ou dernier vestige d'un couvent. La Roumanie ne manque point de ces monastères.

Voici le monument historique le plus important, celui qui a vu naître l'idée de patrie. Dédié à Dieu et citadelle en même temps, il sert autant à unir les âmes qu'à rapprocher les hommes. Les familles venaient s'y grouper pendant les guerres sous les ordres des princes qui les avaient fondés.

La Roumanie est orthodoxe. Sans être mystique, — il s'en faut, — le paysan tient à sa religion. Aucune autre, depuis l'écroulement des idoles barbares, n'a réussi à l'attirer. C'est la défense de sa foi et le souci de sa liberté qui le forcent, dès la seconde moitié du moyen âge, à s'opposer aux envahisseurs porteurs de croix qui emmêlent la mission de le convertir et le dessein de le soumettre. Lui, demeure fidèle à Byzance même après sa chute. Ce serait une vue primaire de l'esprit d'y découvrir la cause d'un certain orientalisme du pays qui, dans le sens qu'on donne à ce mot, n'est qu'un double apport turc et juif.

Nos yeux d'Occident discernent quelquefois mal le rôle, la puissance, le prestige de la cité fabuleuse. Le grand souvenir de Byzance a hanté les princes valaques ici, moldaves au nord, fondateurs d'États qui ont tenté, comme avant eux les voïevodes bulgares et serbes, de ressusciter sa gloire défunte. Ils disparaissent à leur tour. Mais la noble nostalgie qui les dirigeait s'est infiltrée dans le cœur du peuple et s'y est changée en celle vague, mystérieuse, d'un monde meilleur dont aux pires jours de misère, il espérera continûment le retour.

L'histoire roumaine offre une succession de périodes bien remplies insérées entre de sombres époques qui semblent en suspendre le cours. Les Thraces, les Gètes, les Daces la commencent. Les Romains leur livre l'unique instrument de civi-

lisation qu'ils en aient gardé : la langue. Les invasions barbares passent et repassent. Le flot se tarit et les princes rassemblent à nouveau ces hommes. Leur œuvre est submergée par le Turc à qui, plus tard les Habsbourg, puis les tsars, arrachent des lambeaux des anciens États que la Porte a asservis. A une boyarderie nationale qui commande encore par procuration elle substitue les despotes esclaves qu'ont été les Phanariotes. Les Principautés Unis pointent. Le Vieux Royaume émerge, se durcit, s'étend. La guerre ouvre l'ère de la grande Roumanie. Un peuple est enfin parvenu à former une nation. Les plus vieux monastères datent du siècle où ce rêve fut conçu et en partie réalisé, et les suivants n'avouent point y avoir renoncé.

Ils s'échelonnent nombreux à la descente de la montagne ; on en rencontre partout, à peine sorti de Bucarest. Les premiers que j'aurai visités, qui ne seront pas les derniers, c'est Cernica, c'est Pasarea. Foyers de culture et places d'armes, ils ont perdu, depuis longtemps, ce double caractère. Leur niveau intellectuel est tombé, décline encore. On dirait des sentinelles superflues qui, leur tâche accomplie, se sont endormies à leur poste.

Le prince Couza leur avait raflé déjà le gros de leurs biens ; le partage des terres les a privés du reste. Ils traînent maintenant une existence assez chétive par rapport au faste qu'avaient communiqué aux plus riches, les anciens boyards somptueux. Il s'est éteint comme les couleurs des

fresques noircies par la fumée des cierges. Tel successeur d'un higoumène réputé être, sous le règne encore de Charles Ier, un Lucullus et qui servait à ses hôtes six plats de poisson savamment préparés chacun d'une manière différente, se contente, pour tout luxe, d'une douillette de vison.

Ailleurs, chez des nonnes, l'ami qui me présente à la supérieure qu'on devine avoir été très belle, lui demande de me montrer son propre oratoire.

— Oh ! ma mère, que d'icones ! Beaucoup d'icones : beaucoup de péchés à racheter.

Elle sourit, distraite.

— Beaucoup de péchés d'amour?

Elle baisse les yeux sans que son sourire se résorbe.

Cette religion est débonnaire. Mais elle est aussi plus humaine que la barbare et clinquante orthodoxie russe. Elle a toujours été indépendante du pouvoir ; elle reste proche de sa source.

Les maisons se multiplient ; la route se change en rue, une rue longue, déserte. Un grand bâtiment blanc surgit au milieu des murs de planches des jardins. C'est la préfecture qui s'élève dans le petit quartier neuf de Câmpulung.

CAMPULUNG ET PITESTI

Le soir tombe sur la place du marché de Câmpulung. Le long du terre-plein garni de grandes tables vides lessivées, s'alignent des chars à bœufs. Deux filles tziganes secouent mollement un tamis au milieu des matériaux d'une maison en construction. Le vieux magasin de nouveautés que je regarde doit dater de la même époque où M. Lheureux en tenait un pareil à Yonville-l'Abbaye. Un marchand ambulant turc coiffé du fez, traverse la chaussée un panier fermé par un couvercle de zinc sous le bras et une cruche de bois cerclée à la main. Il vient chaque année de Bosnie passer ici la belle saison et se prépare à retourner dans son pays.

A la terrasse campagnarde du seul café de l'endroit, je me repose des fatigues du reste minimes de la journée, car on ne se tue pas à visiter, même à fond, la petite ville de Câmpulung qui se livre au commerce des prunes, fabrique un peu de céramique rustique et possède quelques artisans en bois.

Elle m'a été immédiatement sympathique parce que cette ancienne capitale tombée à rien ne

fait aucune façon. Les voyantes enseignes à chromos de ses boutiques, du reste fort amusantes, semblent presque superflues puisqu'on montre aux passants tout, du dehors, pendu à une ficelle : des balais, des brosses, des cierges, des chandelles et jusqu'à des bouteilles liées ensemble par un fil de fer qui s'enroule autour des goulots.

Je suis entré à l'église orthodoxe couverte, à l'intérieur, de vieilles peintures datant du seizième siècle, et à l'église catholique cachée au fond d'une cour pleine d'ateliers, d'entrepôts et que fréquentent les Saxons établis dans la cité depuis longtemps.

A les en croire, la ville leur devrait sa fondation qu'une légende roumaine, par contre, attribue à un prince qui venait de l'autre côté de la montagne, donc de Transylvanie. Je ne me permettrai point d'intervenir encore dans le débat, mais je doute que soit très ressemblant le buste en bronze de ce Radu Negru Voevod, qu'au milieu de la place qu'il décore, on prendrait, à la couronne près, pour un conseiller général, bienfaiteur d'un chef-lieu de canton.

J'ai le sentiment, à cette heure où le ciel se fane, que j'ai un peu abusé de la cordiale hospitalité de Câmpulung et je feuillette l'indicateur, tenté d'aller coucher à Pitesti dont les noms des hôtels sont prometteurs : *Astoria, Regina, Splendid.* Quatre commis voyageurs juifs finissent de faire leurs comptes à côté de moi au café, tandis qu'un vieil homme à tournure de paysan qui, depuis le

matin, a porté leurs boîtes sur son dos, attend, debout au bord du trottoir, la conclusion du débat. Les fiacres, aux malpropres tapis de pied en haute laine rose ou orange, avec un sac d'avoine accroché sous la capote, commencent de remuer. Ces messieurs y placent leurs bagages, poursuivis par le commissionnaire que le premier renvoie au second qui l'adresse au troisième qui l'expédie au dernier qui, fouillant dans son gousset, lui jette à la volée, dans le moment où les chevaux détallent, dix lei : un franc cinquante ! Le pauvre vieux en a des larmes aux yeux. Indigné aussi, je lui en offre vingt autres. Poliment, il les refuse :

— Pourquoi? Je n'ai rien fait pour vous.

Dans le train qui m'emmène de Câmpulung à Gropeni où il faut changer de voiture, je rencontre un aimable jeune ingénieur qui se rend aussi à Pitesti auprès de sa sœur. Il me propose de dîner tous les trois ensemble, de me choisir mon hôtel, me traite comme un ami. Ces relations éphémères sont fréquentes dans ce pays de grande hospitalité.

Quelques jours plus tard, en Olténie, deux gracieuses vieilles dames, avec qui je suis seul dans le compartiment, m'inviteront, au bout d'une heure de bavardage, à venir les voir chez elles à la campagne.

Dans le Pullman qui relie Bucarest à Galatz, j'entendrai une très belle jeune femme raconter

à un Belge que je lui ai vu présenter par des amis sur le quai, sa vie entière.

Le train est en Roumanie le dernier salon où l'on cause.

Pitesti, qui compte une vingtaine de mille habitants, a la même grâce gentille, soignée, pomponnée, de tant de petites villes du Vieux Royaume. Les monuments publics : la mairie, le tribunal, la Banque nationale, à la taille de l'ancien pays, frottés comme des maisons de poupée, ressemblent à des casinos de style 1900. Les hôtels particuliers à un étage ou sans étage, qui marient une échauguette Renaissance orientalisée à des pergolas italiennes et des arcades roumaines, sont aussi modernes et riches qu'on savait l'être à l'époque.

Ils respirent encore la vie bourgeoise, égale et douillette de ces temps périmés. A travers les stores relevés de soie blanche des salons éclairés par des lustres à tulipes, on aperçoit une Venise de Ziem, des bruyères de Didier-Pouget, les meilleurs bronzes de Barbedienne : Vercingétorix, la pécheuse de crevettes ; un buste de Frémiet ou d'Antonin Mercier.

Pour compléter son faux air de ville d'eaux démodée, Pitesti possède un fort beau parc, le Trivale, illuminé par des globes électriques et dont pourrait s'enorgueillir une capitale occidentale. Les Roumains poussent très loin l'art admirable des jardins. La moindre sous-préfecture



BUCAREST : LA CALEA VICTORIEI



BUCAREST : L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE ET LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

en a un toujours joli et quelquefois magnifique.

Dans la rue principale que parcourent au pas des équipages vides aux chevaux harnachés de blanc, les gens se promènent en groupes au milieu de la chaussée. Cela s'appelle « faire le Corso ». Bien que l'hiver soit rigoureux en Roumanie, les grandes chaleurs de l'été inclinent à ces mœurs du Sud qui se prolongent jusque dans l'arrière-saison.

C'est dans cette foule gaie que nous retrouvons la sœur de l'ingénieur, jeune doctoresse saine, vive et charmante. Un vieux maigre propriétaire des environs, aux manières distinguées, se joint à nous et bientôt, tous les quatre, nous nous attablons dans une terne salle d'auberge qui se prétend un restaurant. Dans les petites villes du Vieux Royaume modernisées naguère, les pâtisseries sont les seuls endroits publics qui s'accordent avec l'ensemble du décor plutôt élégant. Le reste conserve la rusticité des anciens âges.

A un moment, le vieillard nous avoue d'une voix rêveuse que le souvenir qu'il garde de ses années d'étudiant à Bucarest, est le meilleur de sa vie. Sa famille lui envoyait chaque mois 400 lei or. A la flamme de son regard, je devine qu'il ne les employait pas uniquement à payer sa pension et à s'acheter des livres.

— Eh bien ! moi, riposte l'ingénieur, c'est de ce temps que je garde le pire souvenir. Je crevais de faim dans une soupente glacée.

Il parle sans rancœur mais le ton a une mâle âpreté, au fond sympathique.

Brusquement, s'opposent devant moi non les témoins de deux époques, mais les fils de deux Roumanie, la Petite et la Grande, encore plus différentes que la valaque bonne grosse Câmpulung et la coquette Pitesti si bien peignée par l'attentive administration du roi Charles Ier.

*

CURTEA DE ARGÈS

Curtea de Argès n'est qu'une bourgade bâtie sur les derniers contreforts des Carpathes au bord du tumultueux Argès. La plupart de ses maisons, qui ont eu bien tort de renier leur origine paysanne, m'ont paru fort prétentieuses. J'y campe dans une auberge dont l'unique mérite est d'être un ancien Han, tel que l'ont peint ou dessiné Raffet, Bouquet et Lançon qui parcoururent le pays sous la Restauration et le Second Empire et ont sûrement couché ici.

Des bâtiments à galerie sur laquelle s'ouvrent les chambres, entourent une vaste cour vide qu'emplissaient autrefois des *caroutza* à quatre roues, attelées de huit ou dix chevaux conduits par deux postillons aux manches retroussées et agiles du talon. Des matelas recouverts de tapis garnissaient le fond de la voiture qu'un amoncellement de coussins finissait de transformer en divan.

Ce sont des souvenirs d'un âge moins récent qui m'ont attiré et retenu à Curtea de Argès dont plusieurs églises et surtout la Biscrica-Domneasca, la plus ancienne de Valachie et un

des plus beaux monuments de style byzantin de l'Orient, mérite une double attention, car cette bourgade a été la première capitale de la Valachie et le berceau de son indépendance.

Un vieux chroniqueur valaque raconte qu'au treizième siècle, un prince du pays hongrois qui s'appelait Radu Negru Voevod — le même à qui on a dédié le cocasse buste que j'ai vu hier, — grand herzog d'Amlas et de Fagaras en Transylvanie méridionale, partit de cette région avec toute sa maison et beaucoup de peuple : des Roumains, des Papistes ou catholiques et des « Sasses », nom que portent les Saxons de Transylvanie, et d'autres gens de toutes sortes ; descendit dans la vallée et se mit à organiser un nouvel État. D'abord, il fonda la ville de Câmpulung, puis celle d'Argès qui devint sa capitale. Il y bâtit un palais princier et une grande église. C'est la Biscrica-Domneasca édifiée vers le milieu du quatorzième siècle et décorée d'une suite importante de fresques qui recouvraient tout l'intérieur de l'église.

Quel fut le constructeur de cette église princière en briques, aux formes harmonieuses, dont les peintures évoquent celles de Kahrié-Djami de Constantinople, ou, du moins, à quelle race appartenait-il? de quel pays venait-il? Telle est la question qui a fait l'objet d'ardentes discussions. Doit-on y voir une influence serbe ou grecque? La première ne peut être admise puisque les monuments religieux qu'elle a inspirés, comme

le monastère de Cozia, en Olténie, par exemple, ont tous un plan tréflé tandis que la Biscrica-Domneasca en offre un de l'école constantinopolitaine.

Pour conclure vite, la basilique appartient sans conteste à un type d'église très répandu à Constantinople et dans les régions de la péninsule soumises, aux treizième et au quatorzième siècles, à l'influence de cette métropole. L'examen des fresques qui, en grande partie, datent de la fondation du sanctuaire et sont très bien conservées, confirme d'ailleurs ces rapports artistiques de la Valachie du quatorzième siècle avec, à la fois, Constantinople et la Serbie byzantine. Les spécialistes, après de longues recherches, ont établi que les auteurs de ces peintures étaient au moins deux maîtres qui avaient travaillé en même temps. L'un était sans doute grec et représentait l'école somptueuse et classique de la capitale de l'hellénisme à l'époque ; l'autre était serbe et traita les scènes qu'il illustrait d'une manière beaucoup plus libre et pittoresque, parfois pleine de mouvement et de réalisme et qu'ont peut rapprocher de l'art du Giotto. La technique relève des meilleures traditions byzantines. Les artistes appliquaient leurs couleurs à l'eau avec une extrême dextérité sur la couche encore humide du stuc composé de chaux, de sable fin et de paille hachée. Un premier traçait les silhouettes et mettait les couches sombres ; un second modelait les chairs et les draperies et posait les teintes claires.

Une dernière question se pose. Comment et pourquoi un État encore dans l'enfance s'est-il consacré, avant toute chose, à l'édification d'un monument aussi considérable? Dans un but de propagande.

Au douzième et au treizième siècles, le prestige incomparable de Byzance n'est pas atteint dans les couches roumaines définitivement ancrées dans leur foi orthodoxe. Les seuls Hongrois se sont mis au service du pape et l'on voit Innocent III, puis Grégoire IX, chercher à développer leurs avantages dans l'Europe orientale et proclamer la nécessité urgente de ramener les Valaques au catholicisme sans ménager aucun effort. Le Saint-Siège, ayant remporté de nouveaux succès sur les Bulgares, lance ses missions chez leurs voisins et parvient à établir à Argès un évêché qui sera justement supprimé dans la seconde moitié du treizième et dont le titulaire est contraint de se replier en Transylvanie. Rome recule et fulmine contre les « pseudo-évêques des schismatiques valaques ».

La Biscrica-Domneasca est née du triomphe définitif de l'orthodoxie. Ses proportions grandioses sont destinées autant à commémorer une si grande victoire qu'à frapper l'imagination d'une population qui aurait pu lui échapper.

Le petit buste de Câmpulung apparaît maintenant un hommage bien mince à l'homme qui a décidé, en somme, de toute l'orientation religieuse et politique de la Valachie. Cette discré-

tion s'explique encore. Il n'y a pas très longtemps qu'on est certain que ce prince ait réellement existé. J'ai contemplé dans l'église ce qui reste de son *ctitor* couché sous une glace : un crâne coiffé de lambeaux de couronne et une ceinture perlée collant à des débris d'os.

Curtea de Argès possède encore, non loin, deux petites chapelles et une église épiscopale, perdue dans la campagne à un ou deux kilomètres, vers laquelle je me dirige le lendemain en voiture, l'esprit encore grisé par les merveilles de la veille.

Le cocher claque joyeusement son fouet, ravi d'avoir découvert un client aussi naïf qui lui paiera sa course le triple au moins de ce qu'elle vaut. A la limite de la ville, des tziganes jouent du violon sous la tonnelle d'un cabaret. Le soleil rit dans un ciel bleu. Le vieux filou, du haut de son siège, me raconte des histoires auxquelles je ne comprends goutte. C'est un matin vraiment exquis qu'évente un souffle léger qui fait bruire les peupliers de la longue route poudreuse.

En avançant dans les délicieux jardins de cet évêché rural, on a d'abord l'illusion que va venir à vous Schéhérazade aux beaux bras. De loin, la blanche église du monastère que fonda Neagoe Bassarab, posée au centre d'une pelouse fleurie, semble le kiosque oriental où la princesse des contes persans écoute ses femmes, assises par terre, lui réciter des poèmes d'amour.

D'après une légende, le sanctuaire fut cons-

truit par dix maçons et leur chef, un certain Manoli, qui, d'abord, se désola de voir s'écrouler chaque soir le mur élevé dans la journée. Une fois qu'il s'était endormi dans l'herbe, au bord de l'Argès, il entendit dans son rêve une voix qui l'avertissait que l'église ne serait jamais bâtie s'il n'y murait

La femme qui, plus matinière
Que ses compagnes, la première
A l'un de vous viendra demain
Porter le repas du matin.

Une croyance populaire, d'origine byzantine et serbe, répandue à l'époque, prétendait que, pour donner une grande solidité à un édifice, il fallait prendre un être humain ou son ombre et murer « sa mesure » dans les fondations.

Manoli rapporta son songe à ses compagnons en leur recommandant de le cacher à leur épouse. Lui seul devait tenir son serment. La première et la seule femme qui se présenta le lendemain, fut la sienne qu'il mura donc. La malheureuse, qu'il amusait de galants propos, s'effrayait au fur et à mesure qu'une brique s'ajoutant à une autre, se bâtissait sa prison. Elle le suppliait de cesser ce qu'elle avait cru, au début, n'être qu'un jeu. L'église, une fois achevée, Néagoe Bassarab demanda à Manoli de lui en faire une seconde égale en beauté et en perfection

— Je ne le puis, répondit l'architecte en portant la main à son cœur.

Le prince, furieux, lui ordonna de se jeter du haut de la tour. Il se préparait à descendre du faîte comme un oiseau, en s'attachant aux pieds de minces ailes de bois, quand, de la pierre, monta la plainte de la morte : « Arrête ! Arrête, Manoli ! » Il renonça à son idée, se précipita dans le vide et se tua.

En se rapprochant de ce monument exquis d'aspect, une méfiance perce.

Cette reconstitution totale et pourléchée est l'ouvrage d'un architecte français, Lecomte du Nouy, élève, vous indique le guide, de Viollet-le-Duc. Alors il n'a retenu de la leçon que le côté joujou du rebâtisseur de Pierrefonds qui a d'autres titres à la gloire. Qu'on ne me parle pas des formes respectées de l'édifice, de la joliesse des gaufrures des murs ! Quelle confiance peut-on avoir en un homme qui pave de mosaïque un iconostase? C'est presque aussi intelligent que si l'on refaisait demain les stalles de Chartres incendiées, en nickel chromé.

Dans cette église, à l'intérieur d'un luxueux mauvais goût, sont enterrés les souverains roumains. Du temps du Vieux Royaume qui n'était qu'une réédition mieux reliée des Principautés Unies, une telle sépulture convenait peut-être. Mais les rois de la Grande Roumanie ne devraient-ils pas reposer plutôt en un lieu chargé de plus hauts souvenirs, à Alba Julia, par exemple?

En rentrant à Curtea de Argès, je vais faire un tour au marché. Des paysannes aux belles hanches,

dansent autour des tables d'un cabaret improvisé dans la prairie. Les légumes qu'on y présente, sont arrangés avec un sens si parfait des couleurs qu'on croirait l'herbe brodée comme les manches des corsages. Ailleurs, on vend des gilets en peau de mouton soutachés de nuances vives, de grands tapis pendus à des perches et des malles d'un rose bonbon garnies de bandes de cuivre martelé qui encadrent l'image d'un militaire en culotte rouge ou d'une dompteuse nue à chignon, les cheveux ornés d'un croissant de brillants.

C'est sur ces visions diverses qu'aux premières heures de l'après-midi, je m'achemine vers l'Olténie aux beaux tapis.

SUR LES ROUTES D'OLTÉNIE

La supérieure d'Horezu, qui me reçoit dans son salon obscur et fort en désordre, est une grosse femme à l'air malade et bougon, couverte d'une quantité de châles, avec un vieux chat dans son giron. D'autres dorment sur tous les petits tapis jetés au hasard dans la pièce. Elle doit raffoler de ces bêtes puisqu'une dernière est brodée sur un grand coussin affreux placé dans le fond du divan.

Les souliers de la novice à tournure de servante qui m'a introduit, sont lamentablement ouverts du bout. Derrière les fenêtres qu'assombrit un ciel noir, la pluie tombe sans arrêt. L'ennui qui se dégage de cet appartement, la maussaderie des visages, le sinistre temps qu'il fait, tout s'en mêle pour rendre lugubre mon arrivée dans ce monastère fameux où la vie est dure, difficile, presque pauvre et qui, par une dérision singulière, contient la plus somptueuse église peut-être d'Olténie.

La porte du sanctuaire, le trône élevé et surtout l'iconostase de bois doré, trop doré, sont d'un style byzantin dans lequel semble jouer un

reflet de la Renaissance italienne dont s'inspire plus franchement le joli petit escalier de la cour, d'un travail exquis. L'ensemble, plein de magnificence et d'un goût sûr, porte la marque et les armes : un vautour à deux têtes, du fondateur, Constantin Brancovan, descendant des Cantacuzène de Constantinople, très lié avec les Paléologue, et qui fut hospadar de Valachie pendant vingt-cinq années jusqu'au début du dix-huitième siècle.

Ce prince lettré et fastueux, possesseur de richesses immenses, fit traduire la Bible en roumain et même en géorgien. Sa générosité s'étendait au delà de ses frontières. Il donnait sans compter à tous les monastères qui s'échelonnent jusqu'au mont Athos et, dans un but intéressé, comblait le sultan et les vizirs de largesses grâce auxquelles il put se maintenir plus longtemps sur son petit trône que les autres voïevodes. On montre ici l'église personnelle et minuscule où il aimait entendre seul la messe, et ses appartements intacts, les plus simples qu'il eût jamais habités, car sa grande faiblesse était de vouloir perpétuellement éblouir ses rivaux.

Les intrigues qu'il avait nouées avec la Russie au moment de la guerre contre les Turcs, entamée d'une façon si maladroite par Pierre le Grand bientôt contraint de capituler sur le Pruth, excitèrent contre le prince les rancunes de la Porte déjà résolue à le déposer. L'acte fut accompli le 22 mars 1714, à Bucarest d'où le Capidgi-bacha

emmena aussitôt Brancovan à Constantinople où l'attendait le plus sauvage des supplices.

En présence de son suzerain, ses quatre fils furent égorgés sous ses yeux. A chaque fois, le Sultan lui offrait la grâce de son enfant s'il acceptait de se convertir au mahométisme. Le vieil hospadar inébranlable, au lieu de répondre, montrait le ciel à la victime. Quand arriva son tour de tendre la tête au bourreau, il dit seulement : « Si mon malheur me vient de Dieu en punition de mes péchés que Sa Volonté soit faite ; s'il me vient de mes ennemis, que Dieu leur pardonne ! »

Dans la cour du monastère que fit bâtir cet homme orgueilleux et patriote dont la vie et la mort eurent de l'allure, traînent quelques pauvres filles en savates de cuir, tandis que la mère supérieure, débarrassée de son vieux chat, tend la main aux visiteurs en leur vendant des cartes postales qui la représentent en train de s'incliner devant le bel iconostase.

C'est par Râmnicul-Vâlcea qui conserve la gentillesse démodée de toutes les petites villes du Vieux Royaume et d'où je suis reparti ce matin, que j'ai commencé ce tour en auto dans la gaie et fertile Olténie.

J'y dînais hier, au son d'un excellent orchestre tzigane, le meilleur que j'ai entendu en Roumanie, n'en déplaise aux restaurateurs de la capitale, avec le directeur du lycée, esprit érudit et fin qui, me parlant de l'influence turque sur les petites

choses de la vie, m'énumérait les quatre-vingts recettes de sorbets retrouvées dans les archives d'un boyard, quand un quidam lui glissa une commission à l'oreille. Un avocat, ayant appris l'arrivée d'un Français en ville, le priait de lui faire le plaisir de passer la soirée chez lui.

Mon aimable hôte inconnu habite une maison de pierre mais du plus pur style olténien, précédée donc du porche classique au toit recouvert de bardeaux et qui s'est répandue dans presque tout le pays.

Nous parlâmes beaucoup et surtout du paysan que ces messieurs qui s'occupent de politique, connaissent bien.

Cet homme de belle stature, en qui l'étranger découvre le plus pur type latin de Roumanie, est un être simple et complexe. Il a deux qualités certaines : il est hospitalier et infiniment pitoyable. La mendicité est ici une bonne profession. Il ne refuse jamais l'aumône. Qui donne aux pauvres donne à Dieu, non pour attirer sa bénédiction sur soi-même, mais pour que « Notre-Seigneur aide les morts ». Le paysan reste cependant plus superstitieux que religieux. Il tire sa philosophie du hasard et se nourrit de proverbes d'un tour vague : « Un jour qui est bon se connaît dès le matin. »

En dépit de cette sorte de poésie dont s'enveloppe souvent ses propos, il a un sens aigu des réalités qui perce jusque dans son idée de la famille. Il aime avoir des enfants et le Ciel, prétend-il, maudit les ménages qui n'en ont pas

en les privant dans l'avenir d'aides nombreux et gratuits. C'est que, malgré une certaine générosité qui ne s'exerce qu'au profit du voyageur et du mendiant, il est, avant tout, assez avare et malin. Le Juif est pour ainsi dire absent de la région parce qu'il a, depuis longtemps, renoncé à rouler un Olténien.

Sa sobriété est dictée par des raisons d'économie. Il écarte de sa table la viande de son cochon, les poulets et les œufs de sa basse-cour qu'il préfère vendre, même mal, au marché. Il ne mange, outre du fromage conservé, qu'un peu de pommes de terre, beaucoup de haricots et d'abord sa chère *mamaliga,* la *polenta* roumaine qui remplace le pain et lui conserve les dents jeunes.

Il ne gâche rien, sauf le temps qui, à ses yeux, ne compte pas. J'ai rencontré plusieurs fois des hommes revenant de la ville avec leurs chaussures attachées au bout d'un bâton pour ne point les user ; ce qu'on se figurerait n'être qu'une anecdote d'almanach.

En polititique encore, le souci de son intérêt personnel guide uniquement sa conduite. Il est monarchiste par tradition, mais le sens de l'État et du bien public lui manque. Ce trop récent maître de sa terre ne s'est pas métamorphosé aussi vite en citoyen. Son éducation reste à faire de ce point de vue et même d'autres. Or il semble que les partis ne cherchent qu'à exciter ses passions électorales.

Tout le long de la route, les clôtures de planches des jardins sont couvertes de dessins géométriques tracés à la chaux et dont chacun indique les opinions du propriétaire. C'est une habitude du pays qui enlaidit l'aspect des villages.

D'innombrables *troïtza*, aux formes multiples et curieuses et qui rappellent beaucoup les célèbres croix lithuaniennes, bordent les chemins de l'Olténie. Deux ou trois paysans se cotisent dans le but d'élever un de ces calvaires aux carrefours ou auprès des fontaines qui sont d'inévitables points d'arrêt. Ils y inscrivent leurs noms. Le passant prie pour eux. Ainsi se garde « le souvenir ».

Nous en dépassons des centaines tandis que l'auto nous conduit, à travers de belles vallées verdoyantes que brouille la pluie fine et tenace, d'Horezu à Ursani où est enterré Jean Duca dans une toute petite église plantée sur un piton dans un décor de Forêt-Noire.

Elle a été fondée jadis par un boyard campagnard avec le concours des paysans du village. Les portraits des donateurs ont été peints à la file sur les murs intérieurs. Les fresques du dehors présentent, bizarrement accouplées, des figures de saints, de philosophes, comme Aristote, et de Sibylles. Duca faisait de ce sanctuaire, précédé d'une terrasse couverte qui regarde un large paysage, le but favori de ses promenades et exprima, un matin, le désir d'y reposer.

L'homme d'État habitait, aux environs, une de





LE MONASTÈRE D'HOREZU

INTÉRIEUR DU MONASTÈRE



L'ÉGLISE DES TROIS HIÉRARQUES A IASSY



LA PORTE D'ENTRÉE

ces hautes maisons blanches et carrées aux solides fondations qui servaient autrefois de forteresses et qu'on appelle *koula*. Sa veuve m'y accueille. Nous nous promenons dans l'herbe mouillée en évoquant son souvenir. Elle marche, belle et droite, ses cheveux d'or serrés dans un filet mauve. Le doigt tendu, elle me nomme les sommets et les vallées. Sa voix blanche, soudain s'infléchit pour me dire au détour d'une phrase :

— Merci d'être venu. Il aimait tellement la France !

Le voyage offre de ces contrastes. En sortant de chez Mme Duca, dont le mari fut tué à Sinaïa par un lâche exalté, je vais, à quelques kilomètres, visiter une mine de sel dans laquelle ne travaillent que des assassins, car ce peuple exagérément tolérant a supprimé la peine de mort, sauf pour les victimes.

C'est à Calimanesti, au bord de l'Olt, que je dînerai ce soir. Cette importante station thermale dont les Romains, naturellement, ont découvert les sources sulfureuses, est une des mieux organisées de Roumanie. Tous les hôtels sont fermés en cette arrière-saison. Je commande mon repas au passage dans le seul restaurant entr'ouvert où tout à l'heure je lirai sur la nappe, devant ma place, le mot « Bienvenue » dessiné avec des pâquerettes.

Napoléon III avait formé le projet de boire ces eaux. Tout était préparé pour le recevoir quand

éclata la guerre de 1870. L'excellente route qui mène au monastère Cozia, que je souhaite voir avant la nuit, était alors un sentier. Le peintre d'histoire Lançon le suivit à cheval vers la même époque, sa boîte de couleurs en bandoulière. On s'en souvient encore dans le pays que hantaient, il n'y a pas si longtemps, les ours descendus de la montagne.

Une croix d'or massif à boules domine la coupole de l'église aux vieux murs en briques de ce couvent d'hommes qui évoque lointainement, et sans raisons valables, la Bisecrica-Domneasca de Curtea de Argès. Son plan tréflé et l'absence de contreforts, remplacés par un renflement très caractéristique du toit, souligne l'influence serbe qui serait dûe, en Olténie, à la fréquence des mariages des anciens voïevodes avec des princesses de l'État voisin. Elle s'est exercée encore sur la musique. Ce sont ces épouses étrangères qui ont introduit dans le pays la *guzla* — en roumain *cobza* — qui continue de figurer dans les orchestres.

Devant le portail trop restauré et retouché par Constantin Brancovan, comme tout ce beau monument du quatorzième, se remarque l'ordinaire grand baptistère qu'on voit partout à cette place parce que nul ne pouvait entrer dans une église sans être baptisé.

Les moines s'acheminent dans le soir, une gamelle à la main, vers le réfectoire. Un vieux très chevelu, avec une longue barbe grise et un énorme nez rouge, a absolument l'air du classique bohème

ivrogne qu'on rencontrait au Quartier Latin environ 1895.

D'une salle vide et voûtée qui surplombe, au premier étage du cloître, la rivière, nous contemplons ses eaux rapides que fend, au loin, un radeau entre les pentes à pic de la montagne d'un vert de bronze. Elles ferment à l'horizon le paysage d'une sauvagerie incomparable dans ce soir romantique qu'abandonne déjà à la nuit un ciel trop haut et sans lumière.

— L'Olt a joué un grand rôle dans notre poésie, me dit d'un ton pensif le directeur du lycée de Râmnicul-Vâlcea qui a poussé la complaisance jusqu'à m'accompagner ici. Oh ! la poésie ! soupire-t-il. D'origine paysanne chez nous, elle tirait sa principale source d'inspiration de la vie patriarcale. La guerre l'a blessée à mort. Pour peindre les temps difficiles, le roman, dont l'importance grandit chaque jour, convient mieux. Il l'aura bientôt remplacée dans notre littérature.

Dans l'ombre qui efface les contours et donne aux paroles, prononcées d'une voix sensible, de mystérieux prolongements, le propos me frappe, car la Roumanie d'aujourd'hui me paraît être justement en tout à mi-chemin de la poésie et du roman tels que les définit mon compagnon.

SINAÏA

Que de souverains morts, sans compter les vivants, aurai-je été déjà l'hôte! J'ai pénétré à Tsarskoïé-Sélo et à Péterhov jusqu'au fond de l'intimité de Nicolas II, j'ai même couché chez lui à Lissino et à Bialowieza. J'ai parcouru, à Berlin et à Poznan, les appartements pleins de détails ridicules dans le décor desquels se complaisait Guillaume II. J'ai visité, à la Hofburg et à Schœnbrunn, les chambres où s'appliquait à son travail de bureaucrate François-Joseph. J'ai poursuivi partout, en Autriche comme en Hongrie, l'étrange fantôme attirant d'Élisabeth et j'ai rêvé dans le palais du dernier sultan sur les bords du Bosphore.

Aujourd'hui, je suis chez Charles Ier, dans son château de Pelès qui s'élève, à l'écart de Sinaïa, dans un beau site de montagnes forestières que les guides ne doivent pas manquer de qualifier d'abrupt. Tous les intérieurs des chefs de l'ancienne Europe aristocratique définitivement morte, ont un caractère commun : ils sont bourgeois jusqu'à l'âme et reflètent l'épouvantable mauvais goût d'une des périodes les plus basses de l'histoire de l'art décoratif.

Pelès a été construit dans un style plein d'assez lourde fantaisie qui s'inspire de la Renaissance allemande, et meublé, par Vienne et Hambourg, de boiseries coûteuses imitant la même époque, mélangées à des turqueries mauresques. Quelques belles toiles et beaucoup plus de copies, garnissent les murs. L'ensemble demeure riche et soigné, même très réussi en son genre et, si inouï que cela semble, sympathique.

Sur une plaque de bronze encastrée dans la façade, a été gravé ce quatrain :

Moi, le roi Charles, j'ai bâti
De cœur et d'âme avec mon peuple,
En temps de guerre mon royaume,
En temps de paix ma résidence.

Il est permis de préférer la première œuvre à la seconde. Le règne de ce monarque sage, pondéré, travailleur, fut bienfaisant pour le pays. L'histoire lui rendra hommage sans s'empêcher de remarquer que les circonstances auront voulu que ce prince n'ait été que le bon gérant d'une nation en état d'attente. M. André Tardieu, qu'il avait reçu longuement avant la guerre, a confié à un de mes amis roumains qui lui demandait ses impressions de cette lointaine audience : « C'était un homme sérieux. » Il est difficile, en trois mots, de dire mieux. Le Vieux Royaume qu'il s'appliqua à moderniser dans un esprit occidental à son gabarit d'alors, porte partout la marque de son empreinte. Il fut un grand roi en ce sens qu'il a

accompli exactement la tâche que lui fixait le destin.

Aimant vivre à distance, ne frayant pour ainsi dire avec personne du pays non par dédain mais afin que rien ne puisse troubler la sérénité de son rôle d'arbitre, le public européen, en admirant l'extraordinaire prospérité de la Roumanie dont elle lui était beaucoup redevable, le connaissait peu s'il se préoccupait trop de son épouse, la fameuse Carmen Sylva, qui nous apparaît aujourd'hui une brave et excellente personne du type de la femme de lettres amateur et grande pondeuse. Le roi savait, sans avoir l'air d'y toucher, refréner sa rage de publier.

Charles Ier avait, en effet, l'esprit fin. Un jour, qu'un ministre était venu se plaindre, d'un ton ridicule, à Sa Majesté d'un fonctionnaire placé sous ses ordres mais en qui Elle-même avait une absolue confiance, le roi en avertit en ces termes son protégé :

— De grosses gouttes perlaient à son front pendant qu'il me racontait cela. La pièce où nous nous tenions pourtant était fraîche.

La meilleure preuve d'un tact si sûr que le souverain ait donnée, est d'avoir voulu que sa couronne, qu'il ne posa jamais sur sa tête, fût faite avec l'acier des canons turcs pris à l'ennemi.

Je stationne quelques instants dans la salle du Conseil des Ministres qui vit, au mois d'août 1914, les représentants de la nation s'opposer à sa volonté d'être fidèle au traité d'alliance qui le

liait aux Empires centraux. Huit semaines plus tard, le monarque s'éteignait à Pelès même. Peut-on lui reprocher, dans l'impossibilité où tout le monde était de prévoir que la guerre entraînerait l'écroulement simultané des Habsbourg et des Romanov, d'avoir considéré que le Russe était le pire ennemi de sa patrie d'adoption?

Le peuple, en la circonstance, a vu plus clair que lui. Le Roumain qui s'administre souvent d'une façon plutôt distraite, a toujours, par contre, dans le domaine de la haute politique, la conception ample et juste.

Dans un petit cabinet d'angle grillagé et verrouillé, sont conservés les décorations et les souvenirs officiels du défunt ; peut-être aussi sa couronne de fer. L'ombre empêche de distinguer bien ce qu'il renferme. Dans le couloir, il y a un guéridon dont le plateau reproduit la carte de son royaume. C'est devant ce meuble que je réfléchis à la manière d'organiser la suite de mon voyage.

On passe spontanément de Bucarest en Valachie. Une certaine logique vous pousserait à partir ensuite pour la Moldavie, puisque ces deux provinces ont constitué les premières Principautés Unies, et à se diriger seulement après, selon l'ordre chronologique, vers la Dobroudja complétée, à l'issue des guerres balkaniques, par l'annexion du célèbre « quadrilatère » qui formait le dernier territoire de l'Etat de 1914. Mais il est difficile de séparer le Vieux Royaume des nouvelles régions de la Grande Roumanie. La Moldavie historique

comprenait la Bucovine et la Bessarabie. Il serait donc absurde d'intercaler entre la Moldavie de Couza, la Dobroudja de Charles Ier. Étienne le Grand en bondirait de stupeur dans sa tombe. Le plus simple est d'aborder, au sortir de la Valachie qui du reste a régné un moment sur ces terres, le littoral de la mer Noire.

La géographie vous commanderait même de débuter par là. M. Eugène Pittard que ne contredit point M. Emmanuel de Martonne, n'avance-t-il pas : « Lorsqu'au tertiaire, l'écorce terrestre commencera les plissements qui conduiront à créer le relief carpathique — comme celui, d'ailleurs, de l'Europe centrale et occidentale — elle trouvera dans ce bloc ancien et résistant de la Dobroudja, l'appui sans lequel elle ne peut rien. La Moldavie et la Valachie sont redevables de leur existence architecturale à la Dobroudja. »

L'argument est irrésistible et emporte ma conviction. Mais, avant d'abandonner la Valachie, je m'arrêterai au milieu des champs de pétrole coiffés de leurs hautes tours de bois coniques, noirâtres, graisseuses, à l'orée des champs de céréales, car si les Carpathes lui fournissent le bois, la plaine qui s'étend jusqu'à Bucarest lui donne ses deux autres principales richesses.

C'est en Galicie que j'ai fait naguère la connaissance du pétrole. Rien ne se ressemble autant qu'un puits polonais et un puits roumain ou, du reste, russe ou californien. Les deux États se partagent inégalement le même filon qui est,

dans l'ensemble, ici, à une moindre profondeur que chez les voisins.

La Roumanie est le second producteur européen de pétrole après la Russie qu'elle considère comme son concurrent le plus dangereux, bien que semblent l'inquiéter davantage présentement les récentes exploitations de l'Irak.

On tirait en Moldavie, dès le dix-septième siècle, le brut impur de la terre. Les paysans s'en servaient pour graisser leurs voitures et forèrent quelques puits. Leur primitif système d'extraction se maintint jusqu'en 1860, époque à laquelle l'activité se concentra particulièrement en Valachie, aux environs de Câmpina bientôt en mesure de se livrer à une exportation d'une relative importance.

A partir de 1905, les capitaux étrangers s'attaquent au terrain, multiplient les forages, transforment en petite ville le village. Ils sont toujours en majorité si, depuis la guerre, se sont constituées des sociétés purement roumaines ou mixtes.

Toute cette région de Câmpina, Moreni, Boldesti, Aricesti a une apparence d'Amérique, déborde d'activité dans le sinistre décor habituel du pétrole. La crise n'a pas atteint la production si elle a provoqué une chute verticale des prix. Le wagon se vend aujourd'hui presque dix fois moins qu'il y a cinq ans. L'industrie souffre plus que l'extraction, plusieurs pays, comme la France, préférant acheter le pétrole brut et le raffiner chez eux.

Le meilleur souvenir que je garde de Câmpina, est celui de ces deux jeunes ingénieurs sérieux, simples, intelligents qui m'ont fait tout visiter. Ils ont affermi en moi la conviction que ne démentiront pas les rencontres futures, que cette génération proche de la trentaine est le fond solide sur lequel doit s'appuyer la Roumanie de demain.

LA DOBROUDJA

LES BORDS DE LA MER NOIRE

La première personne de quelque importance qu'on rencontre à Constantza sur la place de l'Hôtel-de-Ville si pleine, le soir, de jolies femmes se promenant d'un pas nonchalant, c'est Ovide en bronze, debout sur son socle, l'air soucieux et renfrogné.

Il ne s'est jamais plu dans le pays. Auguste l'avait relégué en cette lointaine Petite-Scythie après la publication de *l'Art d'aimer* et l'y maintint, en dépit de ses honteuses flagorneries, comme Tibère sous le règne de qui il mourut ici en 18 après Jésus-Christ. Cette cité de Tomis lui échauffait la bile. Personne qui sût parler latin ; personne capable d'écouter ses vers ! Fort heureusement pour le poète qui ne s'y montre guère aimable envers les habitants.

D'après lui, la fondation de la ville remonterait à l'époque fabuleuse des Argonautes. Ce serait au sommet d'un rocher de ce lieu que Médée aurait exposé les mains livides et la tête sanglante de son frère Absyrte, après avoir déchiré le corps et dispersé les membres dans la mer afin de ralentir la funeste poursuite de son père.

N'exagérons rien. L'actuelle Constantza, une des plus antiques cités de la Roumanie, doit sa naissance, comme tant de ports de la mer Noire, à des colons de Milet qui s'y établirent vers le milieu du septième siècle avant Jésus-Christ et en firent de bonne heure la métropole de la Petite-Scythie, correspondant assez bien à la Dobroudja, et insérée entre la Grande Scythie, autrement dit la Bessarabie et la Russie méridionale, et la Mœsie inférieure qui est aujourd'hui la Bulgarie septentrionale.

Le pays, couvert au nord de collines et de marécages qui constituent l'embouchure du Danube, n'est plus, au centre et au sud, qu'une vaste région de steppes dont l'immensité vainquit, il y a deux mille quatre cent cinquante ans, la grande armée de Darius.

Quand Ovide s'y retira contraint, Tomis avait déjà derrière elle un long passé hellénique. De solides remparts protégeaient les colons qui n'occupaient que le littoral, des barbares toujours maîtres de l'intérieur. On voyait, sur les chemins, aller et venir les cavaliers gètes et sarmates portant le carquois, l'arc et leurs flèches trempées dans le venin de la vipère. « Ils ont, dit le poète, la voix sauvage, les traits farouches et sont l'image frappante du dieu Mars. »

Ce ne fut qu'après sa mort que les Romains, ayant battu en 72 les colonies grecques alliées à Mithridate, roi du Pont, dominèrent effectivement la Petite-Scythie dont l'aspect changea rapide-

ment. La terre fut travaillée, les commerçants reprirent, dans la sécurité établie, leur trafic, les villes grandirent en force et, à Tomis même, s'élevèrent des basiliques, de beaux bâtiments et d'admirables palais.

L'œuvre civilisatrice des légions fut considérable. Quantité de ruines en témoignent. Le monument d'Adam Clissi est sans doute le plus important vestige de cette période glorieuse. A l'imitation de la colonne Trajane de Rome, destinée à immortaliser la soumission des Daces, il a été érigé pour commémorer la victoire remportée sur les Gètes. Cette ère de paix et de grande prospérité dura jusqu'au milieu du troisième siècle.

Pendant quinze ans, les Goths saccagent alors le pays, s'en retirent, reviennent et se font battre par Claude II. Mais ces turbulents barbares n'ont pas fini d'inquiéter l'Empire. Pour conjurer ce péril incessant, Constantin le Grand ordonne de reconstruire et de réparer partout les remparts et apporte à fortifier la riche Tomis un soin si particulier que les habitants décident d'appeler désormais la ville du nom de la sœur de l'Empereur, Constantiana. Jusqu'aux derniers jours de la domination de Byzance, une nuée de tribus d'au delà du Danube et de Bulgarie s'achemineront vers la Petite-Scythie où les princes de Valachie tâcheront de prendre pied au déclin du quatorzième siècle et dont les Ottomans les refouleront pour y demeurer plus de quatre cent cinquante ans.

Dévastée au cours des guerres russo-turques des dix-septième et dix-huitième siècles, la Dobroudja ira toujours en s'appauvrissant davantage. La terre est inculte ; les villages se vident, disparaissent. L'invasion de 1827 ruine définitivement le centre et le sud du pays quasi à l'article de la mort, si le centre reste encore vivant. En 1856, la population de Constantza est réduite au chiffre invraisemblablement dérisoire de quinze familles.

Un Français ne saurait ne point s'arrêter ici devant le simple monument dédié au souvenir des six mille soldats du Second Empire qui y ont péri du choléra. Ils constituaient plus de la moitié du contingent lancé, sous les ordres du général Espinasse, à la poursuite des Cosaques pendant la campagne du Danube qui précéda celle de Crimée.

Le congrès de Berlin de 1878 livre la Dobroudja à la Roumanie en échange des trois districts bessarabiens rétrocédés, vingt-deux ans plus tôt, à la Moldavie et rendus, contre toute justice, à la Russie. La frontière qui la sépare alors de la Bulgarie, stratégiquement indéfendable, se trouvera modifiée en 1913, à l'issue des guerres balkaniques, par l'annexion du Quadrilatère avec l'exquise petite ville de Balcic aux mystérieuses terrasses s'étageant entre les minarets des mosquées, les coupoles des couvents turcs et les fines fontaines orientales aux eaux fraîches semées de pétales de roses. On se croirait déjà en Crimée. Quelqu'un a dit joliment que c'était « un de ces ports de beauté dans lesquels les vaisseaux pé-

nètrent sans se soucier des hauts fonds, parce que ce sont des vaisseaux de rêve ».

L'œuvre accomplie par le Vieux Royaume dans cette province qui ne comprenait pas 20 000 habitants à la prise de possession alors qu'aujourd'hui Constantza seule en possède plus du triple, force l'admiration.

Le pont jeté sur le Danube est un ouvrage d'art magistral. Il en comporte en réalité deux de 750 mètres de longueur, reliés ensemble par deux viaducs de 900 et 950 mètres complétés d'une digue de pierre bâtie au travers de tout le territoire marécageux. L'Europe, à l'époque, avait peu d'œuvres du même genre qui pussent lui être comparées.

Le port de Constantza reflète la même volonté de faire grand. La vraie surprise qu'on éprouve, après avoir visité les silos d'une contenance globale de 1 764 000 hectolitres et où toutes les manipulations sont exécutées mécaniquement, est d'apprendre qu'ils datent d'avant-guerre. Les installations réservées aux produits pétrolifères sont, elles, d'une capacité totale d'emmagasinage de 200 000 tonnes. Quatre-vingt-cinq pour cent de cette exportation et les deux tiers du trafic maritime du pays passent par Constantza.

Toute cette activité trouble à peine le rythme indolent de la ville dont la plupart des immeubles ressemblent à de vastes villas. Dans son faubourg campagnard, on rencontre encore des Mu-

sulmans coiffés du fez. Si leurs épouses se sont dévoilées, quelques-unes se promènent toujours en larges pantalons bouffants de soie rose sale, tandis que les petites auberges fleurant fort le poisson frais, font penser vaguement aux Martigues. Les soirées ont une douceur déjà méditerranéenne avec un souffle chaud d'Orient. L'été, les plages voisines s'emplissent de belles baigneuses. Une seule minime chose vous déçoit en ces lieux aimables : le blanc casino prétentieusement compliqué du plus affreux style 1900, qui encombre le bord de la mer et qu'on projette avec sagesse de démolir.

LA MOLDAVIE

JASSY

L'esprit qu'enchante le passé, espère beaucoup de Jassy, la vieille cité des princes moldaves, qui se consacre surtout à l'étude et à la science depuis que l'avènement de Couza au trône des Principautés Unies, lui a fait perdre son rang ancien de capitale en faveur de Bucarest. Le premier souverain étant un Moldave, il fallait donner à la Valachie une compensation propre à ménager ses justes susceptibilités.

Le voyageur frivole qui débarque vers onze heures du soir dans sa gare bâtie en un bizarre style vénitien rappelant davantage le boulevard Sébastopol que la place Saint-Marc, et qu'un fiacre conduit tout de suite à l'*Impérial Palace Hôtel* dont le nom ne fait illusion qu'à distance, risque d'être déçu. Il examine d'un air navré le lavabo de prison de sa chambre, les couvertures maculées de taches douteuses. Le plus indulgent s'étonne qu'une ville de 100 000 habitants ne puisse lui offrir qu'un tel caravansérail réputé encore le meilleur. Les personnes convenables, qui ne manquent point à Jassy, s'en indignent les premières et lui fournissent l'explication. Le Rou-

main de passage descend toujours chez des parents ou des amis, les étrangers sont rares ; en somme, la clientèle des hôtels se réduit aux commis voyageurs juifs qui ne sont pas très généreux ni délicats. Il faut donc se plier à leur manière rudimentaire de vivre sans mauvaise humeur.

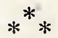
L'unique désir qui vous vient, sitôt entré dans ce taudis, est d'en sortir, serait-il près de minuit. La grande place est à deux pas. Dans sa lumière crue, se découpent la statue du prince Couza et les graciles silhouettes d'une foule de petits fiacres à la capote demi-baissée, jolis de forme, hauts en couleurs, avec des bêtes aux colliers rouges cerclés de cuivre martelé et des cochers que grossissent d'amples robes de velours noir nouées à la ceinture par une cordelière blanche. Jassy a toujours été orgueilleuse de ses attelages que menaient, avant la guerre, presque exclusivement les *scapets*.

Fuyant le restaurant-dancing qui est une guinguette en sous-sol, je pénètre résolument, au bout d'une sombre rue tortueuse, dans un de ces bouges balkaniques comme il en pullule à Sofia et à Belgrade. La première salle populaire a l'aspect d'un repaire de brigands, mais une autre qui rappellerait plutôt une honnête cantine, s'ouvre derrière la cuisine enfumée où pétillent les feux de bois d'un campement de romanichels. On doit y commander, en guise d'amuse-gueule, ce mélange frit de cervelle, de ris de veau et des plus fins morceaux du bouc que la décence empêche de désigner

par leur nom, avant de se faire apporter un beeafsteak sur une assiette de bois pareil à un battoir sans manche. Le meilleur du repas demeure la bonne bouteille de Copou, gloire du vignoble roumain, dont les gens d'esprit vous disent que les raffinés en parfument leur mouchoir.

Un beuglant du quartier de la gare affiche : *Revue à grand spectacle*, 25 *costumes*, 25 *couplets. Changement de programme chaque semaine. Consommation obligatoire.* Il ne m'en coûte que cinq lei, soit juste soixante-quinze centimes, pour m'offrir ce régal et un café turc. L'assemblée se compose de jeunes calicots juifs, d'ouvriers en famille, de quelques filles mal peignées et de messieurs au genre artiste avec qui on n'aimerait pas jouer aux cartes. Cela rappelle l'atmosphère des cafés-chantants qu'abritait le Point-du-Jour à la fin du siècle dernier. En un État où les poètes trouvent encore sans payer des éditeurs qui publient leurs vers, il est normal que les divertissements de la plèbe datent aussi d'un autre âge.

En traversant la grande place pour rentrer enfin à l'hôtel, après cette soirée décousue, la vue du prince Couza en bronze vous semble presque un anachronisme. Tant de choses n'ont pas changé depuis son règne, du fiacre au cabaret, qu'on s'attendrait à voir surgir bien vivant, escorté de cavaliers tenant des torches, ce bel homme pavoisé d'aigrettes, couvert de brandebourgs, avec de l'or jusque sur ses bottes.



On raconte qu'à l'inauguration de ce monument, les acclamations que poussaient les étudiants en l'honneur de son prédécesseur, agaçaient visiblement le feu roi Charles. L'anecdote doit être fausse car ce souverain honnête n'avait point l'âme basse.

Il serait absurde de chercher à opposer les deux princes, puisque chacun a fait justement ce que l'autre n'aurait point pu faire.

Toute la souplesse d'un homme du cru était nécessaire pour réussir le tour de force d'unir la Moldavie et la Valachie contre le gré de la Turquie suzeraine et des grandes puissances rangées du côté de la Porte, à l'exception de la France.

Couza a su encore donner l'apparence d'un État à ce pays constitué par surprise et qu'il commença d'organiser. La sécularisation des trop riches monastères et l'ébauche du partage des terres sont des réformes à son honneur. Il manquait sans doute de caractère mais il ne manquait pas non plus de rivaux acharnés à sa perte pour satisfaire d'égoïstes ambitions.

On lui reprocha son goût des femmes. C'est un argument à l'usage de l'Occident ; nous ne sommes pas ici dans une terre de parpaillots. Qu'il ait aimé sa patrie et qu'il l'ait grandement servie, apparaît aujourd'hui incontestable.

Lui-même estimait que la Roumanie ne pour-

rait être bien gouvernée que par un prince étranger de race et étranger aux divisions intestines. Le seul veto des puissances empêcha la réalisation immédiate de ce vœu qu'exprimaient les Roumains de 1848. La Turquie voyait en cette solution l'affirmation d'une indépendance qui la dépouillait d'une partie de son territoire, tandis que cette indépendance gênait les visées de l'Autriche et de la Russie sur la péninsule des Balkans.

Si la chute, en 1866, de Couza tourna bien puisqu'elle fut suivie de l'avènement au trône de Charles de Hohenzollern-Sigmaringen dont le règne fut bienfaisant, elle aurait pu tourner très mal. Pour que Vienne et Pétersbourg renonçassent à occuper les Principautés Unies avec Dieu sait quelles louches arrière-pensées, il s'en est fallu de peu : que la France impériale encore forte ne fît point le geste de mettre la main au fourreau et qu'on ne fût pas à la veille de Sadowa.

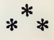
Les circonstances européennes, notre amitié fidèle et désintéressée, l'habileté et le courage du gouvernement provisoire, la chance aussi qu'a toujours eue la Roumanie de savoir se tirer d'affaire dans les cas les plus difficiles, ont permis au jeune État mis en selle par le colonel, d'être désormais en mesure de poursuivre sa route et de remplir plus tard son destin.

Pendant que je rêve ainsi sur la grande place de Jassy où demeure un dernier fiacre au stoïque cocher endormi, la nuit s'écoule. Une horloge marque 4 heures. C'est à la même heure que, le

11/23 février 1866, firent irruption au Palais de Bucarest, dans la chambre d'Alexandre, Jean Couza couché avec sa maîtresse, la princesse Marie Obrenovitch, des officiers armés venus le sommer d'abdiquer. Le souverain eut un instant la pensée de résister, y renonça et signa l'acte préparé d'avance, tandis qu'un des conspirateurs, le dos tourné, tenant son manteau à bout de bras, cachait à ses camarades la favorite en train de se rhabiller derrière ce paravent de fortune. Deux jours après, le prince exilé passait la frontière en compagnie, cette fois, de son épouse.

Cette scène à grand fracas militaire, si fréquente dans les Balkans, ne s'est jamais renouvelée en Roumanie. Sa conclusion débonnaire avec sa pointe de galanterie est bien dans le ton du pays.

Il serait peut-être temps d'aller dormir. Le grand soleil d'un beau dimanche d'automne qui inondera bientôt ma chambre, m'offrira de Jassy une plus juste image que celle de la veille.



Entre des collines affaissées, la plaine, qui ondule, s'infléchit en un mouvement de cascade, ressemble à un fleuve près d'atteindre son embouchure que donnent l'illusion de masquer deux promontoires sur chacun desquels s'élève un monastère un peu pareil, dans ce décor, à une manière de phare. La cité est bâtie au milieu de ce faux estuaire jaune et rose.

Des murs du couvent Cetatuia d'où je la contemple ce matin, elle paraît toute blanche, toute couverte d'églises. Les tours, qui remplacent nos clochers, ne dépassent pas de beaucoup sa vaste carapace de toits. Les cathédrales catholiques, par leurs formes élancées, impriment dans l'esprit l'idée de fidèles priant les yeux au ciel. Les sanctuaires moldaves, de taille plus modeste, ont quelque chose de ramassé, de replié. Est-ce parce que les croyants orthodoxes honorent Dieu le front penché, pliés en deux pour baiser les icones?

Dans la cour du monastère, se dresse la première église du pays que j'aurai vue. Comme toutes ses pareilles, elle est plutôt petite, longue et étroite. Elle rappelle la fin du roman sans être essentiellement occidentale ni, non plus, absolument byzantine. Elle possède des caractères propres. C'est une œuvre originale qui ne se retrouve pas en dehors de la Moldavie historique.

L'abside cintrée qui contient l'autel et que ferme l'iconostase, la termine en cul-de-four. La nef arrondie, surmontée de la coupole, est coiffée d'une tour reposant sur un système de pendentifs superposés dont le tambour circulaire est porté extérieurement par deux socles qui le soulèvent vers le ciel sans hardiesse mais non sans grâce ni légèreté. La première de ses bases est généralement carrée, la seconde toujours étoilée et la tour, octogonale.

Le mélange heureux de ces formes différentes, l'ornementation faite d'arcatures aveugles et de

disques en creux qui se reproduisent sur les murs de l'édifice divisés par une torsade en deux étages, sont d'une richesse délicate que rend douce la blancheur unique de l'ensemble et qui enchante vraiment l'œil.

L'abside continue le narthex coiffé, lui aussi assez souvent, d'une seconde tour, et que précède ou non un exonarthex. Le sanctuaire présente une succession de trois ou quatre chambres décorées complètement de peintures. Le plan se répète partout immuable et ne varie que dans le détail.

Ce style gothique, avant de céder devant une fâcheuse influence russe, s'est prolongé jusqu'au milieu du dix-septième siècle, comme en témoignent les Trois Hiérarques qui est le premier monument que me montrent mes amis de Jassy. Sa préciosité, bien que respectueuse des lignes classiques, n'en annonce pas moins le prochain déclin. Inutile d'en visiter l'intérieur. Feu M. Lecomte du Nouy a passé encore par ici, restaurant tout avec un luxe de mauvais goût qui vous désole, vous accable et vous irrite. L'église Golia, qui contient une belle icone grecque, et dans laquelle on pénètre par une haute tour du seizième siècle, est plus intéressante.

Mais, dans cette mélancolique Jassy, que de sanctuaires fermés aux portes décorées des armes de la Moldavie : une tête d'auroch avec l'étoile entre les cornes flanquées de la lune et du soleil, vestige orgueilleux d'un monde mort !

On a laissé tomber les vieux murs du palais

princier dont l'énorme bâtiment administratif d'un modernisme archaïque occupe l'emplacement et auquel Étienne le Grand, à cheval, tourne le dos. Quoi donc lui donne un air si furieux : d'avoir été statufié par Frémiet ou qu'on ait édifié cette gigantesque bâtisse?

Jassy, qu'on a surnommée la ville des sacrifices, a renoncé, jadis, à être une capitale. Aujourd'hui, sa célèbre Université décline au profit de celle de Bucarest. Elle a été pourtant le berceau de la culture et de la littérature roumaines. C'est sous les arbres bordant une de ces rues en pente qui mènent au quartier élégant entourant les collèges, que ses premiers poètes ont cherché leurs rimes et tâché d'enfermer, dans les cages d'or de leurs strophes, les oiseaux bleus du passé.

Rien ne finit tout à fait. L'air de la cité, dès qu'on s'éloigne des boutiques juives et des cabarets balkaniques, reste encore vivifiant. Ses collines, comme des veilleurs, regardent encore l'Occident dont le souffle a pénétré jusqu'au cœur de la Moldavie qui, en des temps périmés, fut d'un niveau intellectuel supérieur à la Valachie plus exposée aux vents de l'Orient.

Jassy ressemble à une veuve remariée, sans doute heureuse dans son foyer reconstitué, mais à qui la gloire et la grandeur du nouvel époux ne rendra jamais la jeunesse perdue ni l'ardeur que communiquent à l'âme les premiers feux de l'amour.

SUR LES ROUTES DE MOLDAVIE

Des petites villes moldaves que je connais, Piatra Neamt m'a paru la plus aimable. Le pays qui l'entoure, évoque assez notre Savoie. Je découvre de la fenêtre de ma chambre garnie de beaux tapis roumains, un large fond de montagnes vertes.

Chaque matin, viennent se poster sur le trottoir d'en face, deux vieilles mendiantes gantées à qui personne n'omet de remettre au passage une obole « pour les morts », depuis la paysanne tenant, enroulée dans son châle, une oie dont le seul cou blanc visible semble la proue de son ventre, jusqu'à la demoiselle de bureau, le béret élégamment posé sur ses cheveux bien coiffés, car, même dans le dernier bourg de province, les femmes, ici, ont du chic.

Le soir, la grande place, un peu mieux éclairée que le reste, m'attire. Dans un angle de cet octogone irrégulier qu'entourent des maisons à un étage, est plantée de guingois la mairie à l'envers de laquelle s'alignent une douzaine de fiacres aussi jolis que ceux de Jassy. Par intervalles, un cheval, moins patient que le cocher immobile sur

son siège, secoue la tête et l'on entend dans le silence résonner longtemps un bruit gai de grelots.

A côté des grilles pompeuses du jardin public fermé à cette heure, s'érige un kiosque à essence d'un modernisme d'exposition. La rampe de lumière rouge qui le désigne de loin, donne, également à distance, l'illusion que c'est l'entrée d'un bar. Piatra Neamt n'en possède pas ni non plus de vrais cafés. Les amoureux y nourrissent leurs idylles de confitures et de gâteaux dans ces « bonbonneries » d'un goût fin qui sont, avec les pharmacies souvent fastueuses, les seuls magasins exquis des petites villes du Vieux Royaume. Les messieurs sérieux préfèrent se réunir au Cercle commercial installé dans une pauvre boutique aux stores tirés qui a l'air d'une taverne en faillite dont on n'aurait pas fini de disperser le matériel. A la porte, de jeunes vendeurs de journaux s'époumonent à crier en vain, parce que le truc est trop vieux, des éditions spéciales.

C'est à l'opposé de la place que se groupe le gros de la foule, une bonne soixantaine de personnes qui stationnent jusqu'à minuit devant les trois façades à la suite du plus grand débit de tabac où s'empilent debout ou assis les lecteurs de feuilles publiques, d'un cinéma et du restaurant Royal qu'on flaire vite être une sorte de dancing improvisé dans une manière d'auberge.

J'en étais l'unique client le premier soir que j'y allai. Au moment de régler l'addition, mon

attention fut attirée par une somme de deux lei (environ trente centimes) qui ne me paraissait correspondre à rien. Le patron s'empressa de m'en fournir l'explication. Comme il est spécifié en tête de la carte, les repas servis en musique comportent un léger supplément. A peine ce mot de musique prononcé, parce que je n'avais pas encore entendu le moindre morceau, deux quidams se jetèrent l'un sur le piano, l'autre sur la grosse caisse pour attaquer un tango entraînant dans l'évidente intention de couper court sans délai aux doléances possibles de cet étranger tatillon. Alors, aux glaces se collèrent les visages des passants qui attendaient dans la rue l'ouverture du concert.

Les cochers, qu'on croirait scellés pour toujours au décor, continuaient de dormir les yeux grands ouverts au milieu de la chaussée, quand je quittai l'établissement, tandis qu'en bordure du jardin, le pas des jeunes filles coquettes marchant bras dessus bras dessous et deux par deux, s'attendrissait sensiblement à l'approche d'une ombre galante. Et, comme il n'était que minuit, dans le salon du barbier, se faisait raser un boyard dont on voyait étalés, au travers du guéridon, la canne à pomme d'or, les gants beurre frais un peu fanés et le vaste feutre romantique.

Ce n'est pas le désir de savourer ses nuits dolentes qui m'a amené à Piatra Neamt. Mais cette préfecture est une résidence commode pour qui souhaite visiter les plus fameux monastères de

Moldavie et pousser jusqu'aux gorges de Bicaz qu'on m'avait vanté à Jassy être une des merveilles de la nature.

***

Le préfet a tenu absolument à m'accompagner dans ces différentes excursions autant pour m'être agréable que pour se montrer à ses administrés. J'apprécie fort sa compagnie. Cet ex-instituteur d'une quarantaine d'années, à la maigre figure énergique, aux yeux clairs intelligents, fidèle au port du costume national et qui a fait une belle guerre, m'est sympathique. Il me rappelle ces vieux maîtres d'école retraités qu'on rencontre encore dans nos provinces, patriotes et braves gens, restés de fins paysans pleins de bon sens, infiniment supérieurs à leurs vaniteux successeurs et même à beaucoup de personnes dotées de meilleurs diplômes mais sans contact avec la saine réalité. Je regrette mais il ne m'offense point, que ce fonctionnaire ne sache pas s'exprimer dans notre langue.

— Allons ! Allons ! me bougonne un soir à l'oreille un monsieur qui ressemble par l'allure au boyard du coiffeur et que choque mon indulgence, c'est simplement scandaleux ! C'est trop de démocratie. Un préfet instituteur, accoutré de la sorte et qui ignore le français ! Jamais on n'aurait vu cela jadis. Enfin, à sa décharge, il s'est bien battu.

Une fois de plus s'opposent devant moi l'an-

cienne et la nouvelle Roumanie que séparent, pour une ou deux générations encore, des préjugés de classe, d'éducation et de culture.

***

Nous commençons le voyage par les gorges. Dans chaque village, le préfet s'arrête, serre la main du maire, des notables, des paysans en costumes de laine blanche s'approchant d'un pas mesuré. Il les harangue à mi-voix, autoritaire et cordial, approuvé de lents hochements de tête sérieux.

Tout le long de la route que nous suivons à travers les plus beaux paysages de montagne, les hommes se découvrent à notre passage, non point parce que nous avons avec nous un représentant de l'autorité, mais parce que c'est l'usage de saluer l'étranger et n'importe quelle personne bien habillée. Les femmes, assez belles de stature, leur quenouille enroulée de laine ou de chanvre verdâtre passée sous le bras, tirent continûment sur le fil en marchant. Ce geste antique les pare d'une grâce qu'accentue à peine le sourire modeste de leurs yeux distraits.

Nous arrivons ainsi à Bicaz où, au bord d'une rivière torrentueuse, en un site d'une sauvage tristesse, le feu roi Ferdinand a fait bâtir une bourgeoise villa blanche qu'il habita pendant la plus malheureuse période de la guerre, quand le gouvernement de la Roumanie occupée se réfugia à Jassy.

L'institutrice, joyeuse et corpulente dame aux joues en feu, se met à rougir davantage en nous entendant lui demander à déjeuner. Tandis qu'elle commande à sa servante de préparer lestement, outre un poulet rôti et des poires cuites, le fromage salé qu'on mange avec la *mamaliga,* cette fine farine de maïs qui forme le fond de la nourriture du paysan, j'accompagne le préfet pressé d'aller visiter la population.

Les hommes l'écoutent, attentifs et pleins de politesse, souriant à ses saillies et toujours branlant du chef à chacune de ses promesses. Un petit bossu, le cou serré dans un col de chemise pailleté, le visage encadré de boucles grises sous un chapeau rétréci de curé, ressemble au sorcier des contes. La sage-femme en robe de ville mais nu-tête, accourt, essoufflée, pour faire une sorte de rapport ; une vieille à béquilles commence de pester contre les mœurs dissolues de la capitale. Elle revient d'y voir son fils installé dans un immeuble neuf et il l'offusque que les cabinets, au lieu d'être, comme il convient, à cent mètres de la maison, soient dans l'appartement. « C'est dégoûtant, dégoûtant ! » s'indigne-t-elle en haussant les épaules.

L'anecdote amusera beaucoup l'institutrice plus à la page, dont le petit garçon de cinq ans porte déjà un pyjama. Dans le divan abondamment garni de coussins aux nuances mièvres et d'une effarante complication de formes, qui occupe le fond du salon-salle à manger où, parmi tant de

chromos et de photos de famille encadrés pendus aux murs, figure un portrait du prince Couza, faut-il voir un autre hommage au modernisme ou un vestige des anciennes mœurs turques? Comme je la complimente sur l'arrangement de son intérieur :

— Oh ! on est encore à la campagne, s'excuse-t-elle avec une fierté discrète.

L'auto s'arrête à l'entrée d'un étroit défilé où gronde un torrent coupé de pierres. Nous nous y engageons à pied. Le sentier bourbeux qui le longe sera cette année un bon chemin. Un marchand l'a commencé pour les besoins de son commerce mais l'État, depuis, collabore avec ce particulier entreprenant.

Il faut marcher presque une heure au milieu des paysans en train de casser des cailloux autour de grands feux de branches ou de se plaquer contre la pierre au passage d'un char à bœuf qui oscille à chaque pas, avant d'atteindre les gorges mêmes. Elles s'ouvrent, au delà d'un petit pont, dans une lumière obscurcie par la hauteur prodigieuse des deux parois dont le relief prend souvent l'apparence d'une figure de monstre. Dans l'un des arbres qui poussent dans la terre que le vent apporte au rocher, un aigle a bâti son nid juste au-dessus du vide immense d'un cirque tortueux, encombré de blocs énormes en un désordre d'apocalypse et formant le cœur du défilé que ferme au loin un donjon naturel à la découpure

romantique. Les voyageurs du Second Empire qui circulaient à cheval à travers les Principautés, devaient, en arrivant dans ce désert primitif qu'emplit un silence terrifiant, sentir leur cœur se glacer et chercher en quel sombre repli s'embusquaient le brigand ou son compère le *pandour*.

Vais-je soupirer à mon tour : « temps dépourvus de poésie »? Au moment même, surgit à souhait un prisonnier, les poignets entourés de chaînes, que pousse devant lui un gendarme magnifiquement moustachu. J'allais écrire un *dorobatz*. Leur présence donne au paysage un accent qui, s'il ne lui manque pas, le situe.

Qui désire avoir une idée de ce que pouvait être le classique voyage en Italie, environ 1840, doit venir visiter certaines régions de la Vieille Roumanie. Le véhicule suranné qui m'attend auprès du pont, Raffet l'a dessiné souvent. Tout ensemble trapu et fragile, il tient du char mérovingien et de la voiture aux chèvres. La banquette garnie de coussins coloriés, accrochée aux ridelles par des cordes, se balance à chaque cahot. Il faut faire pencher au dehors le poids du corps tantôt à droite, tantôt à gauche, pour empêcher l'équipage de verser dans le torrent. Le préfet, qui a sagement préféré revenir à pied, avance devant nous d'un pas solide de montagnard qu'admire un travailleur, les mains jointes sur le manche de sa pioche.

— Quel est cet homme? interroge-t-il.

— C'est le préfet, lui répond mon compagnon.

— Il marche comme une vierge, énonce l'autre d'une voix rêveuse.

Les paupières à demi baissées, il regardera longtemps s'éloigner notre cortège dans le crépuscule avant de recommencer à casser sans hâte ses cailloux.

Les paysans superstitieux de ces pays sont tous un peu poètes.

***

Deux paons à la queue déployée se détachent dans le soleil sur le fond blanc d'une muraille quand nous arrivons, le lendemain de bonne heure, au monastère Bistrita, fondé au début du quinzième siècle par Alexandre le Bon qui y est enterré.

Tous ces monastères qui étaient à l'origine de véritables forteresses où la population trouvait un refuge en cas de guerre, se ressemblent par le plan et, les églises qu'ils contiennent, par le style. Leur diversité ne tient qu'à des détails. L'enceinte à meurtrières subsiste plus ou moins complète ou ne se laisse que deviner dans le mur qui la remplace. L'édifice religieux comporte tantôt deux tours ou une seule comme ici ou aucune comme à Piatra Neamt ; leurs bases sont simples ou doubles ; il possède ou non un exonarthex ; l'importance et le nombre des contreforts varient selon les lieux, mais tous, en demeurant des créations originales, se moulent sur le modèle qu'ont reproduit en dernier les Trois Hiérarques de Jassy.

Le clocher, seul, date du temps d'Alexandre le Bon ; l'église a été reconstruite un siècle et demi plus tard. Un Français considère avec plus de curiosité que d'émotion le premier cercueil de cet homme dont le nom a laissé pourtant des traces dans sa mémoire parce que son règne ne fut pas sans gloire.

Cet autocrate souple et habile, bon organisateur et bon administrateur, sut sauver l'indépendance du petit État menacé par des luttes intestines et l'ambition des Turcs, des Hongrois et même du roi de Pologne, son suzerain, dont il fut tour à tour l'allié et l'adversaire. Un détachement moldave participa aux côtés des troupes polonaises aux célèbres batailles de Tannenberg et de Marienburg contre les Chevaliers Teutoniques, tandis qu'Alexandre, agrandissant au nord-est son territoire, vers la fin de sa vie s'emparait, aux dépens de la République, de la Pocutie que perdit son successeur.

A n'y pas regarder de trop près, on peut comparer ces anciens maîtres de la Moldavie, issus de la civilisation byzantine, cette émanation orientale de l'Occident, aux princes de l'Italie de la même époque, évidemment plus artistes et plus raffinés, bien que les autres le fussent assez. Si les peintures des monastères sont quelquefois l'ouvrage des Grecs, les étoffes qu'on y montre, tissées et brodées en principe par les épouses des voïevodes et qui étaient faites par leurs femmes groupées en atelier placés sous leur direction, sont

d'une rare qualité. Tel fragment qu'on voit ici qui servit de drap mortuaire à Alexandre et représente de gros citrons d'or sur fond rouge ou encore une mise au tombeau où le Christ repose sur un tapis moldave aux tons atténués, sont du plus beau travail. L'œil qui les contemple pour la première fois, se prépare ainsi à l'émerveillement que lui causeront les chefs-d'œuvre conservés dans les trésors de Bucovine. C'est en ces lieux pieux que l'esprit, d'abord à tâtons, entre peu à peu en contact avec le grand passé des pays roumains longtemps écrasés sous le joug turc ou que cherchaient à dénationaliser les deux grands empires voisins qui en dominaient certaines de ses parties.

Dans la maison de l'higoumène, bâtie il y a deux cents ans sur l'emplacement du palais d'Alexandre le Bon, on nous présente, à la mode ottomane qui s'est maintenue dans le pays, des confitures et un verre d'eau avant de nous servir le traditionnel café turc. Dans la cour, un mendiant aveugle pousse d'horribles glapissements tandis qu'autour de l'église, les paons orgueilleux se pavanent. L'auto attend devant la tour qui sert d'entrée et que les voitures n'ont nulle part le droit de franchir.

***

Nous déjeunons chez les nonnes de Varatec qu'on a prévenues de notre passage par téléphone. Le menu est le même qu'hier à la différence que des beignets de fromage blanc remplacent les

poires cuites. Quelques hauts petits verres de *tsouica* qu'on boit en mangeant des olives noires piquées dans des fléchettes de bois, préludent au repas.

— Elle est assez forte pour faire s'ouvrir le couteau tout seul dans la poche ! dit, à la manière des paysans, le préfet plein de bonne humeur.

Les religieuses, habillées de longues jupes cloches noires, de jaquettes très 1900 et coiffées d'un polo de velours enveloppé dans un voile qu'on noue sous le menton, apportent les plats, versent le moult dans les verres, soufflent les mies de la nappe, nous entourent de mille soins en nous couvant de sourires naturellement tendres. Nous prenons le café dans le logis de la Mère supérieure. Sans façon, les hommes fument. Comme quelqu'un se tâte pour retrouver ses allumettes, l'économe tire de la poche de son jupon un briquet, le gratte et lui tend du feu.

Le soleil pénètre à flots dans la pièce blanchie à la chaux dont les fenêtres sont tendues de rideaux en grosse guipure. Des petits tapis ornent le plancher bien frotté ; les vases sont garnis de beaux chrysanthèmes.

— Si vous entrez en Roumanie, me glisse un de nos compagnons, dans une maison sale et sans fleurs, vous pouvez être sûr de ne pas être l'hôte d'un chrétien.

On se figurerait ici être en visite chez d'indulgentes vieilles tantes de province curieusement costumées.

La plupart des monastères de femmes du pays ont maints points de ressemblance avec les béguinages des Flandres. Une tradition voulait, jadis, que s'y retirât un membre de chaque grande famille. Aujourd'hui, des veuves d'officiers et de fonctionnaires aux revenus diminués ou d'anciennes institutrices viennent finir leurs jours en ces lieux de faible austérité. On y forme aussi des novices issues généralement de la campagne. Celles que j'ai écoutées prendre leur leçon de chant, avaient encore, avec leur jupe de couleur et leurs pieds à l'aise dans des souliers plats, l'air de faneuses en dépit du fichu noir, insigne de leur nouvelle qualité.

Autour de l'église parée comme un salon, se groupent, en guise de cloître, des bâtiments et des villas en stuc peint de toutes les nuances bonbon, précédés de jardinets fleuris séparés chacun par des palissades champêtres. Ces maisons débordent les limites du couvent, s'échelonnent alentour sur la pente du coteau pour constituer un village pieux.

Sans renier l'antique coutume qui oblige les communautés de Moldavie et Valachie à pourvoir gratuitement pendant trois jours et trois nuits aux besoins de voyageur quel qu'il soit, puisqu'on ne doit jamais lui demander son nom, son culte, ni d'où il vient, les dames de Varatec louent l'été leurs villas à des personnes éprises de solitude qui s'y installent avec leur famille et leurs domestiques. Ce commerce leur procure quelques res-

sources. Elles tirent les autres de la vente des étoffes fines, des tapis et des ornements d'église qu'elles tissent, fabriquent ou brodent dans des ateliers d'une méticuleuse propreté.

***

Agapia dont le nom est aussi populaire dans les masses que Varatec, a un abord moins aimable. Est-ce parce qu'il a la réputation d'être un des monastères les mieux conduits de Moldavie?

Quand nous y arrivons au milieu de l'après-midi, une nonne circule dans la cour en jouant de la *toaca*. C'est une longue planchette mince, assez pareille à une double rame, sur laquelle on donne de légers coups de maillet pour appeler les sœurs aux offices et qui rend un son strident mais néanmoins musical. Elle se trouve placée à la porte de tous les sanctuaires, auprès d'une barre courbe de fer suspendue à des chaînes et qu'on frappe avec un marteau au moment de l'élévation. L'interdiction édictée par les Turcs et les barbares de sonner les cloches, a engendré ces usages qui se sont perpétués jusqu'à nos jours. Les traces des temps de servitude, au lieu de disparaître avec eux, sont ainsi devenues des traditions nationales.

L'influence de Constantinople apparaît plus directe dans certains détails. Les lustres de l'église d'Agapia et de beaucoup d'autres s'ornent d'une guirlande d'œufs d'autruche comme ceux des mos-

quées. Grigoresco, un des premiers peintres roumains et le plus justement célèbre, a couvert, dans sa jeunesse, les murs de l'édifice de fresques qui ne sont pas sa meilleure œuvre, mais auxquelles ses compatriotes portent un intérêt sentimental.

En visitant les mornes ateliers de tapisserie et de bonneterie mécanique qui se cachent sournoisement derrière les galeries du cloître à deux étages d'une fraîche blancheur, coupées de balustrades jaune vif du plus pimpant effet, je pensais que la vie ici doit être moins douce qu'à Varatec, sauf pour la Mère supérieure qui voit, des fenêtres de son salon, des collines couvertes de sapins avec, au premier plan, une exquise vieille église de bois couverte de bardeaux plissés relevés d'or qu'on dirait dessinés à la plume à même le paysage.

***

Depuis le matin, nous avons parcouru une centaine de kilomètres à travers les sinueuses vallées d'un caractère de solitude sans sauvagerie qui s'ouvrent entre ces basses montagnes forestières appelées les coteaux moldaves et qu'habitent des bûcherons et des laitiers.

Le ciel commence à s'éteindre quand, en un site écarté, nous découvrons, au milieu d'une sombre verdure, le quadrilatère blanc hérissé de tours rondes du monastère d'hommes Neamtu, fondé par Étienne le Grand, le plus illustre des princes moldaves, dont le souvenir vous poursuit partout

dans la proche Bucovine et qui régna un quart de siècle après Alexandre le Bon.

Devant l'entrée, se découpe, énorme dans le soir tombant, le kiosque à eau bénite couvert d'un toit sphérique et non loin duquel se tiennent, debout, l'air désœuvré, deux moines aux faces ineptes qui contemplent le bout de leurs chaussures en se fourrant le doigt dans le nez.

Ce n'est point par l'intelligence que brillent ces saints hommes orthodoxes, au nombre ici de plusieurs centaines, qu'on emploie en majorité aux travaux des champs, tandis que les moins sots forment quelques petits ateliers d'imprimerie, de tissage et de sculpture sur bois.

Le supérieur de cette grosse communauté est, contre toute attente, un esprit très cultivé, ancien évêque de l'Université de Kiev. Malheureusement il est absent. Son adjoint, rond et cordial, d'un modèle donc plus courant, nous accueille à sa place. Le personnage bien replet a un visage allumé par la chaleur du vin, une barbe grise de fleuve aux reflets d'écume culottée, de la faconde, un rire bas mais joyeux secoué de brefs petits hoquets car il s'essouffle vite en marchant et en parlant. Il paraît surtout pressé de nous emmener boire quelque chose. D'un moulinet de sa canne noire à manche d'ivoire, il me désigne, le dos tourné, l'église à un seul clocher reposant sur une unique base octogonale, m'indique d'une voix accélérée que les briques émaillées du mur datent d'Étienne et, ces renseignements fournis, revient,

jovial, à son idée de boire ensemble une bouteille.

— Vous avez sûrement soif, mes chers messieurs.

Il consent pourtant, bon garçon, à nous montrer d'abord le sanctuaire où brillent, dans des ténèbres profondes, les flammes de quelques minces cierges. Un moine hâve aux yeux craintifs en saisit un qu'il promène à mon intention devant une merveilleuse icone byzantine du début du quinzième siècle à deux faces dont l'une représente saint Georges cuirassé d'argent massif et l'autre, la Mère de Dieu. Cette peinture très vénérée est barrée, au-dessus des seins, conformément à une coutume d'Asie Mineure, par une chaînette d'or à laquelle les fidèles ont accroché de petites croix, des bijoux, des médailles pieuses et militaires et jusqu'à une pièce de vingt francs à l'effigie de la République française.

L'higoumène, frappant le sol de sa canne, commande d'un brusque mouvement de tête au moine domestique de lever plus haut sa lumière pour nous faire admirer de grandes images vissées au mur. Sous chacune est placée une copie d'un modèle réduit afin qu'il soit plus facile d'embrasser le saint de son choix.

Par un mystérieux escalier de conte, taillé dans une dure pierre noire, on accède au trésor niché sous les combles et que le supérieur, au lieu de l'envoyer à Pétrograd pendant la guerre, a préféré faire enterrer fort sagement, puisque les So-

viets n'ont pas encore restitué à la Roumanie l'encaisse or et les nombreux objets d'art confiés à la garde du gouvernement tsariste. Il avait quelques raisons de bien connaître les Russes, c'est-à-dire de s'en méfier.

Si l'influence slave, assez sensible en Moldavie, s'est exercée surtout directement par la Pologne voisine, c'est par les couvents bessarabiens que ces monastères, avant et après l'annexion, ont eu des liens avec l'orthodoxie moscovite. Tels évangéliaires, dons de Catherine Seconde qui avait rêvé de réunir à la Russie les Principautés roumaines, et d'Alexandre II, ont évidemment emprunté cette voie pour arriver jusqu'ici. Mais on feuillette avec plus d'émotion cet autre, imprimé à Neamtu même. Ces communautés ont été, en un temps, les seuls vrais foyers de culture du pays.

J'aime aussi qu'on ait placé côte à côte une étoffe tissée par une des épouses d'Étienne le Grand et la broderie d'or qu'on met devant l'image de la Vierge pendant la semaine sainte, sortie des mains de la femme de Couza, demeurant ainsi fidèle à l'occupation des princesses moldaves qui, en somme, travaillaient pour Dieu dans leur palais comme la paysanne pour son mari, l'hiver près du poêle.

Que m'importent donc les reliques qu'on m'énumère pieusement, s'il m'amuse d'examiner comment s'emboîte dans un coffret d'argent, dont l'intérieur rappelle les découpures capitonnées des nécessaires de voyage, le crâne de saint Siméon

rapporté de Terre Sainte du temps d'Étienne. Ces objets sont, à mes yeux, les cailloux du Petit Poucet qui me ramènent au passé pour mieux comprendre le présent.

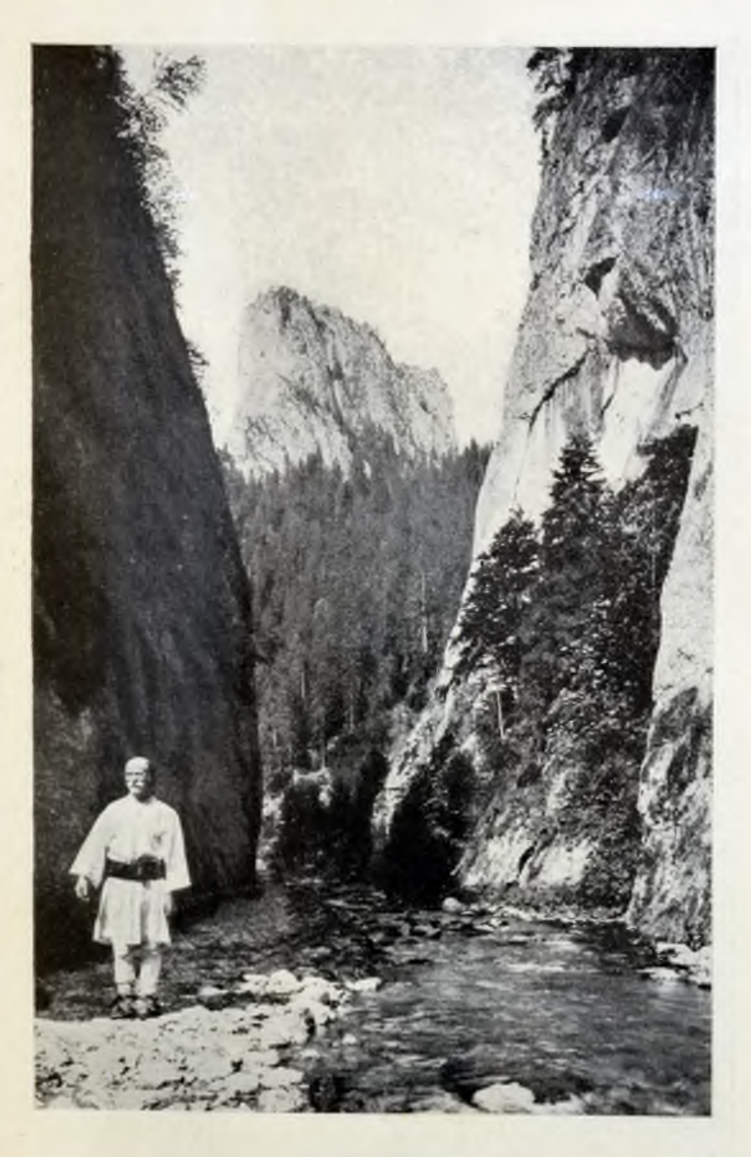
Traversant la cour, nous entrons dans le réfectoire à demi obscur où un vieux cuisinier en bure qu'enveloppe un brouillard de vapeur, découpe dans une bassine des cubes de *mamaliga*. Devant ces longues tables nues, on pense à une lugubre caserne ou plutôt au repas du soir des serviteurs mal nourris des anciens boyards. L'imposant higoumène, pointant sa canne de droite et de gauche, a moins l'air d'un chef que d'un maître. Ne serait-ce plus qu'en ces lieux pieux, que subsisteraient les dernières traces d'un ordre social révolu?

De la blanche véranda qui précède l'appartement de notre hôte en train de verser le vin dans les verres, se découvre un immense panorama.

— Quelle douceur ! soupire d'une voix attendrie, sensible, sincère, le bonhomme en montrant la campagne que voile la brume du soir.

Le Roumain n'est pas mystique. Ce n'est point le besoin d'une règle morale qui l'attache à sa religion. Il n'y cherche que la source de poésie qu'elle contient et dont son âme se montre avide. Dieu est inséparable du spectacle de la nature. Il le complète ; on pourrait presque avancer qu'il l'orne. Est-ce pourquoi les monastères ont toujours été bâtis dans les plus beaux paysages?

Comme j'admire les chrysanthèmes plantés en



LES GORGES DE BICAZ



L'ÉGLISE DE VORONETZ

caisse qui garnissent les étagères, l'higoumène me dit :

— C'est un cadeau de la princesse de Wied, nièce, par son mari, de notre défunte reine Élisabeth, qui a un bien non loin d'ici et fait, chaque année, deux ou trois séjours chez nous.

Il faut que ce nom tombe par hasard dans la conversation pour qu'on se souvienne de ces éphémères souverains de l'Albanie d'avant-guerre, le dernier État qui ait confié le soin de le gouverner à un prince étranger. Autre Europe révolue !

Ces communautés, dont l'atmosphère demeurée archaïque séduit l'imagination, ne se survivront pas longtemps parce qu'elles ont aussi cessé de correspondre à la structure sociale du continent. Leur inévitable disparition ne découlera point d'un affaiblissement du sentiment religieux mais d'un relèvement de la condition matérielle du paysan. Plus celle-ci s'accentuera, moins nombreux seront les fils de la campagne qui accepteront de vendre d'avance leur labeur contre la sécurité d'être logés et nourris jusqu'à la fin de leurs jours, ce à quoi se résume généralement leur vocation monacale. Ces couvents sont condamnés à devenir des manières de musées gardés par quelques conservateurs en froc desservant en même temps l'église. C'est ce qu'on constate déjà en Bucovine laquelle, incorporée jadis à l'Autriche, a échappé plus tôt que le Vieux Royaume à la tyrannique emprise de la grande propriété.

***

Les phares de l'auto illuminent les murs de planches grises qui clôturent les jardins de tous les villages de la route.

Une frise de danseurs aux costumes coloriés surgit et s'efface dans la nuit : à notre passage, des paysans qui revenaient des champs, aveuglés par la lueur crue, se sont mis à courir, crier et chanter.

Avant d'arriver à Falticeni, nous traversons une petite ville sale, encore éclairée au pétrole et à l'acétylène. Elle ressuscite le type de la cité d'autrefois, privée de libertés municipales, abritant très peu de Roumains et qu'habitaient, outre quelques colons des races voisines, des artisans mosellans, bavarois ou saxons qui y apportèrent de bonne heure les premiers éléments pratiques de la civilisation occidentale, comme les Juifs, plus tard, leur sens et leur goût du trafic sans toujours s'enrichir mais non sans se multiplier.

Il n'y avait donc de vraiment national, entre la résidence des princes et la chaumière de la plèbe, que ces bastions carrés tout ensemble pieux et militaires où, derrière l'autel de Dieu, couvait, plus ou moins visible sous la cendre des oppressions successives, l'idée tenace de patrie. La flamme tantôt s'élevait, tantôt tombait ; jamais elle ne s'est éteinte.

Dans l'éloignement qui commence, le souvenir

que je garde des monastères de Moldavie se dépouille des vains détails, des petites choses que surprend l'œil un peu taquin trop aux aguets, pour s'embellir de l'émotion dont s'imprègne l'âme au contact de ces lieux qui furent les stations du calvaire de ce peuple que les siècles ont vu, le dos voûté, l'oreille inquiète, s'acheminer à tâtons vers la liberté.

***

C'est à Falticeni que je passe ma dernière nuit en Moldavie dans un hôtel juif dont le patron, qui baragouine quelques mots de français, me vante les délices en ces termes :

— Assure... assure... pas de punaises.

Mais cette localité d'assez misérable apparence recèle un charmant petit musée qui contient des reliques du prince Couza : un sabre courbe à poignée d'ivoire d'un travail franchement turc, son chapeau claque au chiffre d'or surmonté d'une couronne et les alliances du couple nouées par un cheveu. C'est à moins que tenait la fidélité du colonel.

Le peintre l'a-t-il flattée? mais un portrait de son épouse en donne une agréable idée.

— Non, non, bougonne à mon oreille, sourcils froncés, le boyard de Piatra Neamt qui m'a accompagné jusqu'ici. Elle était laide, laide, laide.

J'entends en opposition les voix extasiées de mes amis de Bucarest me dire en parlant de Sa Majesté la reine Marie :

— Elle est encore, encore si belle !

Ce peuple a, dans le sang, l'amour de la beauté. Elle l'enchante et il la vénère.

Heureuse terre de Moldavie où l'architecture des églises, le costume de la paysanne et souvent sa personne même, sentent la main de l'artiste !

LA BUCOVINE

LES MONASTÈRES DE BUCOVINE

Je suis entré en Bucovine par Suceava sans le sentiment d'avoir quitté la Moldavie. C'est cette province qui l'a quittée de force pendant un siècle et demi.

L'Autriche l'arracha aux Turcs en 1775 et lui donna ce joli nom qui veut dire « pays des hêtres ». Marie-Thérèse écrit, dans le moment, à ce sujet : « Nous sommes complètement dans le tort en ce qui concerne ces affaires moldaves... Je confesse ne pas savoir de quelle manière nous nous en tirerons, mais ce sera bien difficilement avec honneur, et ceci me cause une indicible douleur. » Scrupules tout platoniques !

La brutalité du rapt sauterait aux yeux les moins avertis. Le fondateur de la Principauté, Bodgan Ier, repose ici à Radauti. Suceava a été, durant trois cent cinquante ans, la capitale de l'État. Sur une colline voisine, s'élève une forteresse d'Étienne le Grand qui est enterré à Putna, un des monastères dont il couvrit le pays. Dans ceux de Humor, de Sucevitza, sont les tombeaux d'autres princes. Aucune région de la Moldavie qui l'eût vraiment comme berceau, ne possède

autant de monuments et de souvenirs historiques que la Bucovine.

J'arrive à Suceava le jour du marché. Les paysans y vendent leurs planches, entassées dans les voitures, comme ailleurs des légumes et des poulets.

La ville tortueuse, pauvre, assez sale, a une meilleure apparence, à cause de ses nombreuses églises, que cette autre déchue qu'est Câmpulung. L'administration impériale l'a dotée de deux ou trois bâtiments imposants au moins par la taille, mais elle a restauré d'une façon vulgaire et absurde plusieurs édifices religieux recouverts de modernes tuiles vernissées multicolores qui en dénaturent le style.

Une foule compacte se presse, dans l'église Saint-Georges, autour des reliques de saint Jean le Nouveau placées dans un cercueil ouvert. Un prêtre coiffé d'un chapeau de feutre noir, est assis auprès. Il couvre les fidèles agenouillés d'une longue étole, murmure les prières, assène un léger coup du crucifix qui a touché le saint, sur la tête et les épaules de chacun ; et c'est au tour des suivants.

— Ce monsieur est un Français, lui coule une personne aimable qui me voit piétiner sur place. Ne serait-il pas possible de le faire passer avant les autres?

— Je ne bénis pas les catholiques romains, bougonne-t-il désagréable, en continuant son office.

Mais quand il apprend que la curiosité seule me pousse, il bouscule tout le monde, comme un berger ses moutons, pour me laisser approcher. La seule partie visible du squelette qu'enveloppe un drap jaunâtre, est un petit crâne enfermé jusqu'aux dents dans une tiare trop large.

Les icones sont entourées de linges brodés et des sortes de mouchoirs pendent aux lustres. Il eu est partout ainsi en Bucovine. Nul ne sait m'indiquer l'origine de cet usage.

— Ce sont les femmes qui l'ont introduit, me dira plus tard un vieux moine. Les femmes aiment à parer. On ne les en peut empêcher. Les femmes sont les femmes... Il faut toujours leur céder, conclut-il philosophe et maussade.

O douce Bucovine,
Gai jardin,

chante le poète.

On pense au mot de Louis XIV découvrant l'Alsace et à tant de verts paysages délicats et modérés de chez nous. Le miracle est de se sentir, entre les Carpathes et le steppe, presque en France. C'est au propre un pays plaisant. On ne le parcourt pas ; même en auto, on s'y promène.

Le décor des villages change à peine. Ce sont les mêmes maisons roumaines entourées des mêmes murs de planches ou de fascines avec les mêmes toits en bardeaux, peut-être plus élevés et plus noirs. Les costumes ne varient guère si le

chapeau aux bords roulés rabattu devant, tend à prendre la forme de la coiffure de Louis XI et le bonnet à perdre de sa hauteur.

Les chars continuent d'être tirés par des bœufs ou d'hirsutes petits chevaux de montagne. Mais on commence de rencontrer, de loin en loin, d'élégantes charrettes anglaises conduites par des messieurs gantés, en veste de chasse tyrolienne qu'accompagne le feutre vert à blaireau. Restes d'Empire comme cette église catholique blanche sur une place de bourg, la première qui m'apparaît. Sa vue frappe l'esprit et l'alerte. Une grande force spirituelle s'est frayé le passage jusqu'ici. La frontière qui lui barrait naguère la route s'est déplacée, donnant ainsi l'illusion que, sans avoir bougé, elle s'est quand même avancée. Quel avenir l'attend cette église? Reculera-t-elle? Se maintiendra-t-elle sur sa position un peu en l'air?

La voiture s'enfonce à mi-roues dans l'eau pour franchir une basse rivière que longe à peine un chemin qui mène à ce lieu écarté où s'érigeait le monastère de Voronetz. Il n'en reste que l'église, une des plus célèbres de Bucovine et une des rares qui aient conservé les fresques de tons éclatants dont sont entièrement couverts ses murs extérieurs. De loin, l'œil a l'impression d'un superbe tapis d'Orient pendu à un toit et auquel on ferait prendre l'air.

La teinte dominante est un doux bleu foncé qui

s'apparente assez à la couleur du ciel de ces régions dans la période caniculaire, mêlé de blanc et de vert, de rouge et de brun qu'atténue plutôt que relève l'or des nimbes.

Ce procédé de décoration, postérieur au règne d'Étienne le Grand, ne s'est pratiqué qu'en Bucovine et seulement au seizième siècle. Voronetz date de 1547.

Qui, sans être un archéologue, a appris, dès sa jeunesse, à se débrouiller dans l'iconographie de nos cathédrales gothiques, a tout de suite le sentiment de se retrouver un peu chez lui. Le principe reste le même. Les peintres moldaves ont illustré les murs de leurs églises, comme les sculpteurs de nos cathédrales, de la somme des connaissances religieuses que les fondateurs souhaitaient inculquer aux deux groupes de fidèles également illettrés.

Je reconnais d'abord le *Jugement dernier*, placé d'ordinaire, dans tout le pays, à l'entrée du sanctuaire dans l'exonarthex, avec le long fleuve de feu dont le rouge éclatant le fait ressembler à une langue de dragon et qui entraîne généralement Mahomet parmi tant de petits personnages embrasés.

Mais ce qui commence de m'étonner, c'est de découvrir un arbre de Jessé. Le thème est purement français et sa plus ancienne représentation demeure un vitrail de Chartres copié sur un autre, disparu, de Saint-Denis.

Les artistes de Bucovine ont sûrement subi

certaines influences occidentales qui ne se sont pas répandues dans toute la péninsule ni même dans toute la Roumanie.

Les scènes relatives au martyre de saint Jean le Nouveau s'inspirent, par contre, de l'hagiographie locale ; celles des étages célestes, de la légende, tandis que la signature de la « reconnaissance » d'Adam au Diable relève d'une tradition bogomolique, bulgare donc d'origine, et dont subsistent encore des traces dans les chants bessarabiens.

C'est que nous sommes ici dans un pays de grand carrefour qui faisait communiquer, dès le temps d'Alexandre le Bon, l'Occident et même les peuples du Nord jusqu'à la Lithuanie, avec la mer Noire. D'autres fresques et d'autres monuments me le rappelleront encore le long de la route d'aujourd'hui.

Voronetz n'est situé qu'à l'écart d'un village. Sucevitza se dresse, hermétique, au pied de la montagne, il semblerait au bout du monde. On ose à peine pénétrer derrière ses hauts murs à meurtrières avec une énorme tour d'entrée pointue qui repose sur une impressionnante base de pierre noire. Cette farouche forteresse qu'on supposerait, du dehors, remplie d'hommes d'armes guettant, dans un lourd silence, l'approche de l'ennemi, est habitée par dix pauvres moines barbus aux yeux craintifs et à qui l'on se retient de donner l'aumône.

L'adjoint du supérieur, coiffé d'un beau feutre noir, m'accueille tristement. Il me confessera tout à l'heure, d'une voix plaintive, faire beaucoup de photographie pour se distraire dans cette ennuyeuse solitude.

Le temps est passé où l'élite des religieux de Sucevitza étaient des peintres, des sculpteurs, des lettrés, des calligraphes, des imprimeurs d'icones et de livres. Les uns bêchent leur jardin, les autres épluchent les pommes de terre, l'higoumène souffre dans son lit de rhumatismes et mon guide s'amuse, entre les visites, avec son kodak.

Les murs extérieurs de l'église sont peints du haut en bas comme à Voronetz. On y retrouve les mêmes motifs : l'arbre de Jessé, les « philosophes antiques ». Platon y voisine avec Sophocle mais je n'y ai pas vu Homère. La Renaissance italienne a soufflé jusqu'ici. Certaines scènes, la *Dormition de la Vierge* par exemple, n'ont absolument rien non plus de byzantines. On a pensé que les auteurs de ces fresques pourraient être des Polonais à cause d'un drôle de chapeau que portent quelque part des bergers. Mais les tours des murailles, ailleurs, seraient plutôt allemandes. Ces détails ont peut-être été, plus simplement, empruntés à des livres occidentaux. Les peintres moldaves de Bucovine semblent, en effet, avoir été tout ensemble des artistes originaux et des copistes.

Mon guide tire maintenant une grosse clef de sa robe et ouvre deux lourdes portes de fer pour m'introduire au rez-de-chaussée du couvent, dans

le trésor qui est, après celui de Putna, le plus riche du pays. Il contient de véritables merveilles : des *épitaphoi* en soie bleue ou rouge, brodées de fils d'or, d'argent, de soie, ornées de nombreuses perles fines ; le drap mortuaire du fondateur, le prince Jeremia Movila, qui le représente habillé d'un fastueux manteau garni de grands feuillages et de brandebourgs et coiffé d'un gros bonnet de fourrure empanaché. Toutes ces étoffes ont été travaillées par les épouses et les dames de leur Cour. Les inscriptions en témoignent. Elles se répètent sur les étoles.

Ces ouvrages purement moldaves de style byzantin sont d'une splendeur inouïe qui souligne combien, en se rapprochant de l'orthodoxie russe, l'art religieux s'abaissa sans parvenir depuis à se relever.

Cela apparaît déjà quand on compare les croix anciennes de Bucovine à d'autres reçues de la Moscovie. Dans les pièces d'orfèvrerie et certains objets en bois et en fer percent de meilleures influences d'Occident dont la France n'est pas absente.

Des manuscrits peints du seizième et du dix-septième siècles et une galerie de portraits assez médiocres et plus récents, complètent cet ensemble enfoui souvent dans la terre au temps des invasions qui en ont détruit une partie, le monastère ayant été attaqué et saccagé maintes fois.

Toutes ces pièces, dont beaucoup sont d'une rareté insigne, me semblent condamnées à finir

dans un musée de la capitale. Mais goûtera-t-on la même joie à les admirer sans peine, car on arrive au monastère de Sucevitza avec les côtes fracassées? On n'y pense plus au départ. L'esprit, sur le chemin du retour, est si occupé d'autre chose, qu'il oublie les épouvantables cahots de la route.

Au moment de prendre congé, l'amateur de photographie me tend plusieurs de ses meilleures œuvres. La misère trop visible des hôtes du monastère plein d'une poignante désespérance, me fait souhaiter lui offrir en échange quelques monnaies. Il refuse l'argent avec un poli sourire hautain, un geste non de religieux offensé mais, bien qu'il n'en ait guère l'allure, de grand seigneur cavalier que ses dettes n'empêcheront jamais de traiter ses invités comme il se doit. J'aperçois, néanmoins, une flamme de convoitise s'allumer dans son regard et, me le montrant du doigt, il exprime le désir d'examiner mon appareil qu'il tourne et retourne en connaisseur.

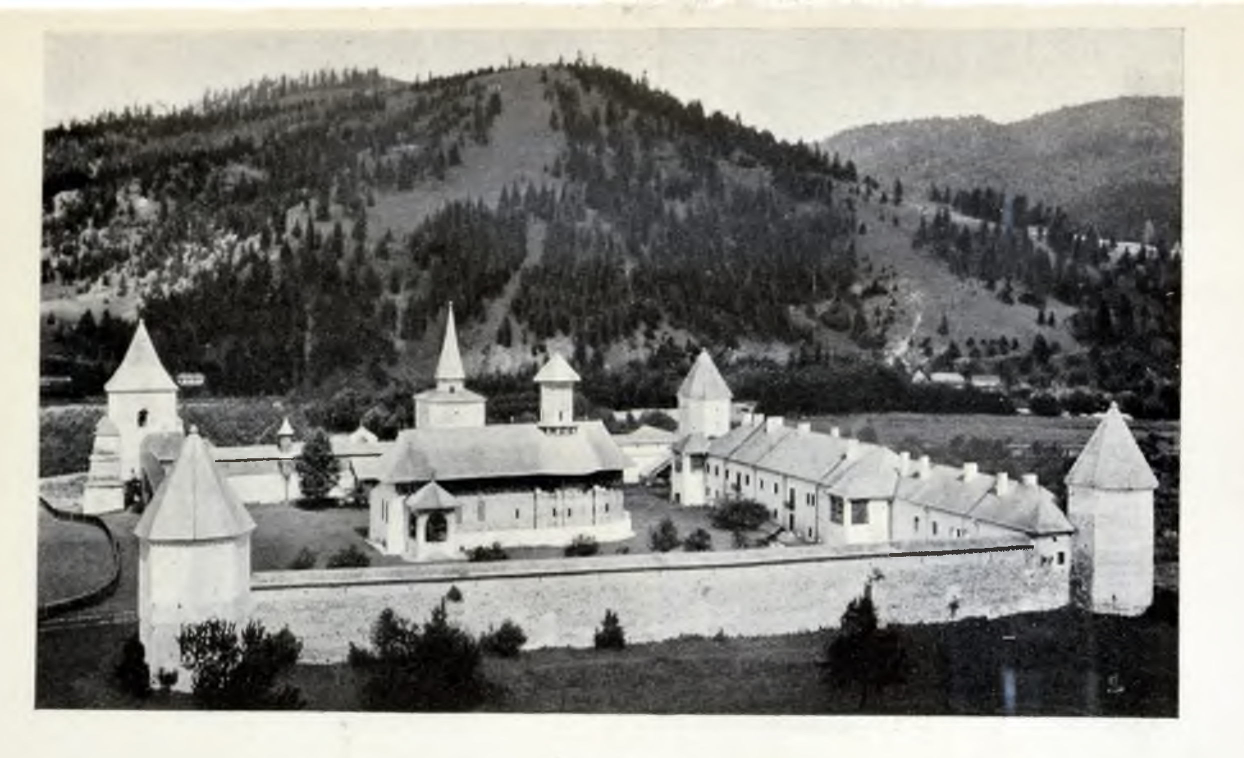
— J'en ai vu un beaucoup mieux à un Allemand, conclut-il dominé par son idée fixe.

« Un jour, on entendra résonner l'épée d'Étienne le Grand dans sa tombe de Putna et, ce jour-là, les temps seront proches », se marmottaient les paysans moldaves réduits à l'esclavage par les Turcs quand ils n'en pouvaient plus de tant souffrir.

Le souvenir de ce prince valeureux qu'on a comparé à Charlemagne et à Louis XIV et qui,

de 1457 à 1504, pendant ce règne d'un demi-siècle, sut tirer son pays de l'anarchie où l'avaient laissé tomber les successeurs d'Alexandre le Bon et l'élever au rang d'un grand État, est resté encore vivace dans le peuple.

Il pénètre en Transylvanie, musèle la Valachie, traite d'égal à égal avec les Polonais, s'empare de l'embouchure du Dniester et ose faire face aux Ottomans. Après les Bulgares et les Serbes, il tente de tenir dans la Péninsule le rôle de l'ancienne Byzance. On connaît la page fameuse d'Edgar Quinet : « Vous voyez pourquoi Mahomet II, ce conquérant à qui tout a cédé, est enchaîné à sa conquête, pourquoi il recule si précipitamment de l'autre côté du Danube dès qu'il l'a franchi. C'est qu'il est arrêté non par une vision, mais par un bras de chair. Ce même Étienne pesant à la fois sur le Dniester, sur le Danube, aux portes des Carpathes, opposé d'un côté à Mahomet II, à Bajazet II, à Soliman, à Scanderberg, aux Tartares, aux Turcs ; de l'autre, à Mathieu Corvin, à Jean Albert, aux Hongrois, aux Polonais, voilà celui qui ouvrait et fermait à son heure les portes de l'Europe orientale ! D'abord, on ne le voyait nulle part ; aujourd'hui, on est forcé de le rencontrer partout. Et comme c'est là le personnage d'un héros, c'est bien aussi celui d'un fondateur d'État : politique dissimulé, cruel, impitoyable au besoin, pieux surtout, qui a su se concilier, parmi ses peuples, le titre de bon et celui de grand. »



LE MONASTÈRE DE SUCEVITZA



CERNAUTI



CERNAUTI : LA « RÉSIDENCE », PALAIS DU MÉTROPOLITE DE BUCOVINE

Le paysan se représente l'homme à travers un halo de légende : en train de converser avec les saints au milieu d'une bataille ; ressuscitant dans son cercueil le mort qu'il conduit au cimetière. Rien, aux yeux de ces simples, ne semble impossible à ce modèle de volonté.

Avant d'arriver au célèbre monastère, on me conduit dans la vallée à la grotte qu'habitait l'ermite Daniel qui prédit à Étienne qu'il remporterait quarante-quatre victoires s'il élevait quarante-quatre sanctuaires. Le compte ne se balance point puisqu'il ne construisit que huit couvents et une quinzaine d'églises et de chapelles. Mais il ne faudrait pas s'aventurer à discuter le chiffre fatidique dans les chaumières. J'ai vu aussi l'éminence d'où le prince lança la flèche qui devait désigner, en retombant, la place du futur autel.

L'église actuelle qui s'est substituée à la première toute dorée et couverte de plomb, paraît-il, serait sans intérêt si elle ne contenait les sépultures du souverain et de ses trois femmes.

Putna, sa création préférée, tint le même rôle à la fin du règne que Bistrita, en Moldavie, du temps d'Alexandre le Bon. Tous les deux étaient des monastères princiers et aussi, avec Neamtu, des séminaires. Jusqu'au dix-huitième siècle, y résidèrent des moines fort érudits qui rivalisaient avec ceux d'Athos.

Destiné à assurer son salut, à recevoir sa dépouille, à commémorer ses victoires, à s'attirer

encore, dans l'avenir, la protection divine, Putna date, comme toutes les œuvres pieuses d'Étienne, de l'époque qui voit s'assombrir sa gloire et commencer un déclin qu'accéléra sa mort.

Le trésor est magnifique. Les deux pièces les plus remarquables sont le voile mortuaire d'une de ses épouses et une somptueuse descente au tombeau du Christ couverte d'une multitude de pierres baroques dont M. Charles Diehl aurait dit au moine qui me rapporte le propos d'une voix extasiée, qu'elle valait à elle seule trois fois toute la Bucovine.

Au pied du monastère, se dresse une haute usine de ciment. Quel chimiste poète découvrira jamais le mystérieux produit que peut donner le mélange de cette poussière d'un gris verdâtre et les cendres d'un passé aujourd'hui ressuscité sans qu'Étienne soit sorti de sa tombe. Mais cela, est-ce bien sûr?

C'est par Radauti que je termine, ce soir, ma course à travers la campagne bucovinienne. Cette grouillante petite ville industrielle recèle la plus ancienne église moldave de la province où est enterré Bogdan, le fondateur de la Principauté.

Le prêtre qui me la fait visiter monte sur un tabouret, détache un œuf de cuivre du lustre, le dévisse, développe un papier et en tire une mèche de cheveux châtain doré d'une princesse du moyen âge, qu'il me met dans la main.

Cette relique me trouble moins que la tour-

nure vraiment occidentale du bâtiment. La porte de l'exonarthex est une sorte de réduction du portail de nos cathédrales. L'ensemble a quelque chose de gothique ; un soupçon de roman s'y devine, bien que Byzance le marque aussi.

Ses ouvertures ogivales découpent, sur l'Europe commerciale du quinzième siècle, des fenêtres par lesquelles on aperçoit des marchands de toutes races circulant dans ce grand carrefour. Les uns arrivent de la *puzta* hongroise, de la plaine polonaise, du littoral italien ; les autres retournent vers l'Archipel, le steppe tartare ou les bords du Bosphore. Certains s'accrochent au pays, s'installent à Zetina qui, en se déplaçant un peu, va devenir Cernauti, laquelle, où je serai demain, est restée, car rien ne change tellement, un centre de négoce et une ville cosmopolite.

CERNAUTI

De quelque façon qu'il arrive à Cernauti, l'ancien Czernowitz autrichien, le chef-lieu de la Bucovine, le voyageur ne peut manquer d'éprouver une petite surprise. Est-il venu en auto? Il débarque dans cette grande ville sans avoir les reins rompus, parce qu'à l'opposé d'ailleurs, les routes qui y conduisent sont excellentes. Tombe-t-il du ciel en avion? Il admire à ses pieds la mieux conçue des gares aériennes de l'Est qui sert à la ligne polonaise Varsovie-Salonique, à la nouvelle ligne tchèque Prague-Moscou et à la ligne roumaine Bucarest-Jassy-Cernauti. Enfin, s'il se contente de prendre le train, l'attend, à la sortie de la station, la plus raide pente de l'Europe urbaine que les taxis montent péniblement en première et les fiacres aux bêtes maigres dans un grand vacarme de coups de fouet.

Cernauti est bâti sur une colline de deux cents mètres d'altitude qui domine le Pruth.

On a eu beau remplacer le nom de *Rathaus* par celui de *Primaria* sur le fronton de l'Hôtel de Ville et ériger, en face, une statue équestre de Ferdinand le Libérateur, la cité conserve l'as-

pect classique d'une capitale provinciale d'Empire avec quatre ou cinq cafés qui rappellent lointainement Vienne, sans être autrement autrichienne ni non plus, du reste, roumaine, bien qu'une très ancienne petite église de bois orthodoxe, dans les faubourgs, évoque son origine moldave.

Une demi-journée doit suffire au touriste nonchalant qui souhaite voir ses principaux monuments : l'Université, la vieille synagogue, le théâtre et, surtout, l'immense palais de style byzantin, construit en briques nues par l'architecte tchèque Hlawka vers la fin du dix-neuvième siècle et qui est la Résidence du métropolite de la province.

On le prendrait plutôt pour un Vatican oriental, à cause de l'énormité de sa masse, de la richesse éclatante des chapelles, du faste inouï des appartements doublement de mauvais goût, parce que trop d'or s'y mélange à trop de plantes vertes dans des cache-pots de bazar et qu'on préférerait un étalage de luxe moins ostentatoire de la part du chef de paroisses si pauvres.

La Résidence demeure quand même l'unique lien qui rattache la campagne profondément roumaine à cette importante place de commerce qu'habitaient, avant la guerre, très peu de familles du pays dont le nombre, naturellement s'est beaucoup accru depuis sans parvenir néanmoins à former la majorité d'une population à moitié juive et composée, pour le reste, de forts éléments

allemands, d'un solide hargneux groupe ruthène auxquels s'ajoutent des Arméniens et des Polonais. Il ne manque à cette mosaïque que d'authentiques Autrichiens.

Il existe donc un problème minoritaire, au sens impropre du terme, et qui présente encore cette particularité curieuse de n'englober aucun représentant direct des anciens maîtres.

Cette situation paradoxale est la conséquence de la politique inaugurée en Bucovine par Marie-Thérèse, aussitôt après l'annexion, et poursuivie par les Habsbourg jusqu'au début du dix-neuvième siècle dans le but de dénationaliser le pays et, surtout, de le repeupler.

Dans les villes, s'établirent ainsi, en premier, des industriels et des commerçants allemands. Ensuite, arrivèrent des Bavarois, des Saxons, des Mosellans, des Lorrains, en un mot des Souabes, comme on les appelle en Roumanie, qui ne trouvaient plus de terre à cultiver dans le Banat où ils constituent toujours de grosses agglomérations ; puis des Allemands de Zyps, dans le nord de la Hongrie, et enfin des Allemands de Bohême qui fondèrent une quarantaine de villages et se répandirent dans une cinquantaine d'autres. Sur une population totale de 852 000 habitants, la Bucovine en compte aujourd'hui 94 000 dont un tiers résident à Cernauti où la langue allemande, que parlent également les Juifs, est d'un usage aussi courant que le roumain.

Jouissant de privilèges qu'un étranger libéral

estime exorbitants, ils ont été longtemps très unis. La doctrine hitlérienne les a quelque peu divisés et, chez les plus échauffés, s'est réveillé un orgueil germanique qui trouve sa meilleure satisfaction à dénigrer violemment la France et la culture française dans leur journal et leurs assemblées. Tous ne s'en comportent pas moins, à l'égard de la Roumanie, en citoyens loyaux. Ce loyalisme n'est d'ailleurs pas désintéressé. Si le parti au pouvoir, quel qu'il soit, est toujours sûr de recueillir leurs voix aux élections, c'est qu'ils entendent sauvegarder les avantages que leur accorde un État infiniment tolérant.

Les Ruthènes ou Ukrainiens à qui l'on donne ce double nom en distinguant de la sorte ceux qui, depuis l'époque de Marie-Thérèse, sont venus de la Galicie orientale et ceux originaires de l'Ukraine, toutes deux voisines, sont beaucoup plus nombreux : 250 000 au moins. Ils exercent de petits métiers dans les faubourgs de Cernauti ou se groupent en masses compactes au nord de la Bucovine, à proximité de la frontière polonaise. Ces hommes peu évolués se cantonnent dans une attitude boudeuse sournoisement agressive, traités, par certains, d'agitateurs obéissant à des mots d'ordre obscurs, tandis qu'eux-mêmes se lamentent qu'on n'enseigne pas assez leur langue dans les écoles. Leur cas est complexe. La Pologne, qui a eu à sévir contre eux en Galicie orientale, a découvert naguère l'existence de relations mystérieuses entre leurs chefs et Berlin et Moscou. Les Ruthènes

et Ukrainiens de Roumanie se montrent plus prudents ou plus discrets.

Le dénombrement exact en Bucovine, et même à Cernauti, des Juifs dont l'immigration s'est faite aussi de la Galicie et de la Russie, apparaît, à l'examen des statistiques, difficile. Les recensements se basent, pour la répartition des différents éléments de la population, sur leur langue maternelle. La plupart d'entre eux parlant à la fois le roumain, l'allemand et le yiddish, peuvent donc être classés indifféremment sous ces trois rubriques, et en toute logique, du reste, puisque certains s'estiment plus Roumains que Juifs, d'autres moins Juifs qu'Allemands.

A ces détails près, il est indéniable qu'ils constituent le fond des habitants de ce centre de grand trafic à qui sa position entre la Galicie, les Carpathes et le Dniester, conférait, avant la guerre, une importance considérable que les modifications de frontières lui auraient, aux dires de quelques-uns, fait perdre à jamais. A la vérité, son déclin apparent est dû surtout à la crise mondiale, car, à l'époque de la prospérité, elle avait très bien su s'adapter aux nouvelles conditions économiques, de l'aveu même des porte-parole autorisés de cette race douée pour le commerce et habile à tirer parti de n'importe quelle situation.

Dans le domaine politique, les représentants de la confession mosaïque, religieusement divisés, se montrent, en dépit du bon souvenir qu'il conserve

de l'administration autrichienne, de normaux citoyens d'un pays où l'antisémitisme n'existe pas si des Roumains de la meilleure société se plaisent à déclarer qu'ils méprisent les Juifs. Mais ce sont là propos de table ou de salon qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre.

Un jour qu'à un déjeuner les convives avaient beaucoup déblatéré contre eux, un des invités me dit, sitôt dehors :

— Vous avez entendu mes compatriotes? Mais ne vous hâtez pas de conclure. La dame en rouge qui s'excitait tant en parlant, a un médecin et un dentiste juifs ; la jeune femme blonde en noir, une modiste et une couturière juives. Son mari ne nous a quittés si vite que parce qu'il avait rendez-vous avec son avocat, également juif. Tout ce monde ne fait ses emplettes que dans les boutiques juives. Et le monsieur très sectaire qui a mis ce sujet sur le tapis, est associé à un Juif maintenant affublé d'un nom roumain. C'est ainsi que nous pratiquons chez nous l'antisémitisme. Nos paysans quand ils se moquent de quelqu'un, disent qu'ils le chansonnent. Nous chansonnons les Juifs sans leur faire d'autre mal.

En définitive, le problème minoritaire qui se pose à Cernauti relève strictement de la politique intérieure. Il ne se complique d'aucune tendance révisionniste. Les Allemands savent bien que jamais la Bucovine ne sera annexée au Reich. Les Ukrainiens, depuis l'échec de Petlioura, ont secrètement renoncé à la création d'une Ukraine libre

qui n'apparaît point, en tout cas, réalisable dans un avenir prévisible. Pas un Polonais sensé n'envisage de reprendre les vieux rêves des anciens rois qui ont longtemps souhaité s'emparer d'une partie de la Moldavie. Quant aux Juifs de ces régions dont les convictions nationales se résument à ne point aimer changer d'habitude, on les peut considérer, aussitôt acclimatés, comme ralliés. Eux non plus ne désirent pas voir apporter de modification au *statu quo*. Le sort de la Bucovine apparaît, sur place, bien réglé.

Le prestige inouï de Vienne que, même la désannexion, n'avait point tout de suite entamé, commence déjà de faiblir. Si l'on va encore consulter les grands médecins de la capitale autrichienne, c'est la capitale roumaine qui donne maintenant le ton pour la mode, laquelle, à Bucarest, est d'inspiration parisienne. Ce détail frivole prouve que cette ville, si bien marquée par l'Europe, s'agglomérera d'autant mieux au pays qu'il s'occidentalisera davantage.

LA BESSARABIE

LA BESSARABIE

La Moldavie d'Étienne le Grand englobait, outre la Moldavie actuelle, la Bucovine et la Bessarabie insérée entre le Pruth, le Dniester et la mer Noire et que séparait naguère de l'Autriche, une ligne arbitraire que j'ai franchie hier, à quelques lieues de Cernauti sans m'en apercevoir car l'origine, la langue, la religion, les mœurs, tout est commun aux trois provinces. A quoi tient donc cette appellation particulière? Il faut remonter assez loin pour l'expliquer.

De Mircea le Vieux, le croisé de Nicopoli, le fondateur du monastère Cozia, au fameux Vlad l'Empaleur, de la dynastie l'un et l'autre des Bassarab, la Valachie étendait sa domination sur la partie méridionale de la Bessarabie d'aujourd'hui, depuis Tighina jusqu'à Kilia, aux bouches du Danube et Cetatea Alba, à l'embouchure du Dniester.

En 1445, Étienne qui possédait déjà le nord de la province, enlève à Vlad l'Empaleur ces deux villes et la région environnante auxquelles les Turcs, quand ils s'en emparèrent à leur tour, donnèrent le nom de leurs premiers maîtres : les Bassarab.

C'est seulement à partir de 1812 que les Russes, à qui la Porte venait de livrer, par le traité de Bucarest, la Bessarabie et toutes les terres moldaves du même côté du Pruth, commencèrent d'employer ce mot pour désigner l'ensemble de leurs conquêtes, créant ainsi un pays fictif.

Le Congrès de Paris, en 1856, devait forcer les vaincus de Sébastopol à rétrocéder à la Moldavie les trois districts du sud. Mais le Congrès de Berlin, en 1878, les leur rendit.

Dans le train qui m'emporte à Chisinau, l'ancienne capitale du temps des tsars tombée maintenant au rang d'une simple préfecture, je ne peux m'empêcher de penser qu'une étrange fatalité aura voulu que le sort des Roumains d'ici ait été lié au destin des deux Napoléon. Le désastre de la Bérésina a permis aux Russes de garder ce territoire et la défaite de Sedan a contraint les Moldaves à l'abandonner.

Ces notions sont indispensables à connaître si l'on cherche à se débrouiller dans cette mosaïque de races qui n'apparaît, du reste, qu'au fur et à mesure qu'on se rapproche de la mer Noire et du Delta du Danube. Le fond de la population des campagnes est, en effet, essentiellement roumain si, dans la plupart des villes, se sont insinués, à différentes époques, des éléments étrangers constituant des « minorités » parfois en majorité.

C'est un infernal méli-mélo de Juifs, de Tzi-

ganes, de Russes orthodoxes, vieux croyants ou relevant d'une infinité de petites sectes, d'Ukrainiens, de Polonais, de Bulgares, d'Allemands, d'Arméniens, de Suisses français et enfin, plus particulièrement nombreux dans le sud, de Turcs mahométans et orthodoxes mélangés de Tartares. On en entend peut-être quelques-uns geindre un peu à cause de la dureté des temps, mais tout le monde demeure tranquille, les uns étant loyalistes et fortement enracinés au sol, les autres fatalistes ou indolents.

Sans avoir le charme inoubliable de l'Ukraine voisine, la Bessarabie est encore capable d'envoûter les amoureux du steppe avec ses longs jours de poussière, ses crépuscules aux nuances irisées d'une légèreté inouïe, ses éclatants matins qui excitent l'ardeur physique de vivre au point de ne désirer qu'avoir un cheval et galoper à perte de vue, non pour échapper à ce désert trompeur qui est la meilleure terre à froment de l'Europe, mais pour se rouler dans l'air d'une indéfinissable couleur que l'eau seule sait lui donner ailleurs.

Les villages sont rares et pauvres. Ils se cachent noyés dans les vergers comme des oasis, groupant, autour de leur clocher « dont les carillons s'enflent jusqu'au tragique », des petites maisons en terre séchée de deux tons de bleu pâle et cru, qu'on repeint chaque année à Pâques, couvertes de chaume et précédées d'une galerie. Elles reproduisent, en les simplifiant encore, les grandes lignes de l'ordinaire habitation roumaine. Sur de jaunes

éminences, les vieux moulins branlants semblent des forteresses de rêve.

Les routes, qui se réduisent à des pistes vallonnées, sont suivies par des chars étroits tirés par des chevaux grêles. On croirait, à les voir si chargés de gens et de marchandises, assister à l'exode d'un peuple fuyant une invasion : ils se rendent simplement au marché.

Les paysans roumains, qui forment la grosse majorité de la population (1), ont souvent l'air grave et fermé des primitifs. Ils se livrent toujours à la magie et pratiquent le désensorcellement au moyen d'incantations verbales ou de formules écrites tirées de la légende apocryphe d'Avizuca. Dans la plainte d'Adam aux portes du paradis perdu, qu'ils chantent en chœur près de l'âtre, se retrouvent des traits bogomiliques. Ils usent d'une espèce d'argot qui sert à la conservation des secrets sociaux et qu'ils appellent la « langue des oiseaux ». Ils ont, dans certaines régions, un sens très développé d'une hiérarchie qui leur est propre et se divise en *mazili* et en *dvoreni*. Bien qu'absolument rien ne les distingue dans leur égale indigence, les premiers se prétendent des nobles. Ils gardent, au fond de leurs coffres, des parchemins remontant à Étienne le Grand et, dans un village grand comme la main, refusent de frayer avec les

(1) Le chiffre global de la population de la Bessarabie, d'après le recensement de 1930, était de 2 863 409 habitants, se répartissant ainsi : Roumains, 1 609 235 ; Russes, 352 199 ; Ukrainiens et Ruthènes, 314 974 ; Juifs, 206 165 ; Bulgares, 163 214 ; Allemands, 80 275 ; autres nationalités 137 440.

autres paysans qu'ils traitent en êtres inférieurs. Il n'y a pas de mariage mixtes entre eux ; ils ne participent pas aux mêmes distractions, aux mêmes danses, se parlent à peine et, à l'église, ne se mélangent point. Que de mystères à déchiffrer dans ces cervelles ! songe le voyageur en répondant au salut déférent de ces Roumains doublement inconnus, à la contenance modeste et dont il ne surprend que la lumière en veilleuse de leur regard fixe.

Les villes généralement vous rebutent d'abord parce que s'y est maintenue presque intacte la vieille crasse moscovite et juive. Mais que le hasard vous y fasse demeurer même deux jours, et on ne s'en détache qu'avec regret parce qu'on les devine pleines aussi de mystères.

Si je devais vivre éternellement en Roumanie, en restant libre de choisir ma résidence, j'irais m'installer en Bessarabie. J'habiterais l'hiver à Chisinau et j'achèterais quelque part une petite maison devant laquelle je planterais un fauteuil où je passerais mes soirées à attendre venir les étoiles dans un ciel d'une immensité fabuleuse. Et je ne regretterais qu'une chose : ce serait de n'avoir point connu vivante la sainte Olga aux grands yeux qui est peinte, à l'intérieur de la cathédrale, sur un des piliers du dôme.

CHISINAU

Chisinau s'ouvre par une large artère très aérée, longue d'un bon kilomètre, qu'on continue d'appeler la rue Alexandre et qui lui donne l'apparence d'une grande ville russe.

Les énormes bâtiments décorés de lourdes « pâtisseries » dans le style empire Nicolas et les assez jolis magasins qui bordent son blanc silence qu'ébranlent continuellement les bruits de timbre des tramways, la font ressembler à une Newsky de province. Mais les élégants hôtels aux façades également surchargées d'ornements de stuc et que s'étaient, jadis, fait construire sur cette voie triomphale les riches marchands et les grands propriétaires des environs, ont été tous abandonnés. Les uns souffrent du manque d'export, ainsi qu'on dit ici, les autres ont été ruinés par le partage des terres qui fut, en somme, une mesure bolcheviste destinée à étouffer dans l'œuf le bolchevisme. Tel seigneur de la campagne qui possédait alors vingt pur sang dans ses écuries, en est réduit à se rendre à la ville dans un rustique char à bœufs. Ce n'est évidemment pas à lui qu'il faut demander son opinion sur la valeur des temps nouveaux.

Au coin des rues, attendent de lamentables *izvochiky* moins pourries pourtant que celles de Moscou et dont les conducteurs demeurent attachés au port de la *touloupe* et de l'*armiak* garnie dans le dos de ronds petits boutons dorés. En ce matin ensoleillé, surgit tout à coup un ravissant équipage qui emmène deux jolies femmes à la promenade. Le cocher, entièrement vêtu de blanc, a une haute ceinture de soie du même vieux rose que le ruban de sa casquette. Charmante vision éphémère d'un autre âge !

Une ombre d'Empire rôde encore dans le centre, bien qu'on en ait enlevé toutes les statues des tsars en laissant à sa place le petit buste de Pouchkine qui habita Chisinau avant d'aller — ce qui le combla d'aise — vivre à Odessa. On conserve au musée, construit dans le style du Turkestan par un architecte tchèque, une nappe sur laquelle il a dîné chez des amis. Je verrai aussi sa maison et celle où naquit Nathalie Kechko, fille d'un colonel russe et épouse du roi Milan de Serbie, le plus incorrigible noceur de son siècle.

C'est particulièrement le soir, quand l'éclairage de la rue Alexandre accapare toute l'électricité de la ville plongée dans de demi-ténèbres, au point qu'il est impossible d'écrire une lettre dans sa chambre avant que les lumières des boutiques se soient éteintes, qu'on respire les derniers effluves d'un passé gâté et frivole. Je pense à ce restaurant qui est toujours capable de vous servir une côtelette de volaille bien roulée et à ces petits cafés

aux banquettes roses que hantent des dames de la meilleure société, paraît-il, mais dont les beaux yeux brillent d'une flamme impure. Laquelle ira tout à l'heure, la première, tambouriner, selon l'usage, aux vitres de son amant à qui elle apportera, généreuse malgré la gêne générale, une bague ou un étui à cigarettes?

Des rues boiteuses pleines de broussailles, aux trottoirs de briques défoncés, font communiquer cette Russie décorative d'autrefois à la Russie misérable de toujours dont les quartiers des Juifs, qui constituent la moitié de la population, offrent l'image la plus répugnante.

Qu'on se sent loin des délicieuses jeunes personnes de la victoria, en se promenant dans ces ruelles à l'aspect de latrines qui empestent la friture, la sueur sale et une forte odeur de bottes ! Parfois, d'une de ces noires échoppes qu'on dirait bâties sur du fumier, jaillit un actif gaillard qui vous met de force dans la main une peau d'astrakan ou de caracul que donne une certaine race de mouton du pays.

J'entre dans un quelconque cabaret. La servante effarée cherche à me pousser dans la « salle de première classe » qu'occupe un unique imbécile avec une chaîne d'or sur son gilet. Je préfère m'asseoir parmi ces maigres hommes barbus, coiffés de feutres ronds et en lévite, occupés à s'entretenir, lèvres contre lèvres, sans doute de mirifiques affaires qui, à en juger par leur mise, ne doivent guère les enrichir. Ils boivent lentement leur thé

à même la soucoupe dans laquelle ils l'ont versé pour le faire refroidir à la mode russe. Devant mon verre, on a posé un outil de la taille et du poids des tenailles d'usine et qui sert à couper le sucre.

Les Roumains ne se sont pas encore attaqués à la destruction de ces taudis qui se retrouvent chez tous leurs voisins de l'Est. Mais, peut-être — on doit la vérité à ses amis — eussent-ils été mieux inspirés d'améliorer davantage la voirie que d'édifier un coûteux palais de la culture, magnifique mais inachevé. Leur vraie réussite urbaine reste le féerique jardin public qu'ils ont créé autour de la cathédrale.

Les tsars avaient fait de Chisinau un centre important de russification. Leurs successeurs ont utilisé à leur profit les bâtiments de ces nombreux établissements destinés à détruire leur langue que, par un juste retour des choses, on y enseigne aujourd'hui.

L'ancienne capitale de la Bessarabie est ainsi devenue, avec ses dix lycées dont un français, son lycée technique, son école de cadets, ses deux écoles normales, sans omettre une Faculté de théologie, un centre de vie intellectuelle moyenne très intense. On y compte près de 15 000 étudiants et élèves pour une population de 115 000 habitants.

Je n'ai pas manqué visiter le ci-devant collège russe dans la cour duquel s'érige une statue de la louve allaitant Romus et Romulus, don de l'Italie, et où, le 9 avril 1918, l'Assemblée na-

tionale de Bessarabie vota par 86 voix contre 3, l'union du pays à la Roumanie.

C'est donc ici qu'un peuple a appliqué, pour la première fois et en toute indépendance, puisque aucune armée étrangère n'occupait son territoire, le principe de disposer de soi-même.

Trois jours plus tard, les délégués bessarabiens arrivaient à Jassy, résidence provisoire des souverains et du gouvernement de la Roumanie alors vaincue, dont l'ennemi occupait la capitale. Devant le palais, la famille royale, les envoyés et la foule attaquèrent dans la nuit une *Hora Unirei*, à la même place où avait été dansée la première en 1859, lors des grands faits précurseurs de la réunion désormais accomplie.

L'événement provoqua les vives protestations des Allemands, des Bulgares, de l'Ukraine et du gouvernement révolutionnaire russe qui, seul, devait maintenir longtemps les siennes.

Quoi qu'il en soit, il n'existe pas de minorité russe, ici ou ailleurs, dans le sens genevois du mot. On rencontre à Chisinau, comme dans toutes les villes et quelques campagnes du sud, des Russes qui ont des idées russes, des mœurs russes, des regrets russes. Mais leur volonté vacillante ne dépasse point de désirer avoir le droit de pratiquer leur religion et de s'entretenir dans leur culture. Personne n'aspire à réintégrer la République des Soviets, à l'exception d'invisibles petits îlots communistes, et personne non plus n'ambitionne une autonomie impossible.

En 1930 seulement, s'est créée une *Union nationale russe de Roumanie* qui, depuis cinq ans, n'est pas même parvenue à convoquer une première assemblée générale constitutive, et dont l'organisation se réduit à un comité central et un comité de révision élus par ses fondateurs en nombre dérisoire.

L'opposition de ces minoritaires irrésolus est puérile et platonique. Elle se cantonne dans de confidentielles plaintes, de minimes critiques acerbes, des railleries de mauvais goût à l'égard des nouveaux gouvernants. On vous pose ainsi cette devinette : « Quel est le plus honnête homme de Roumanie? » A quoi, il faudrait répondre : « C'est Michel le Brave — dont la statue le représente tenant d'une main une épée et de l'autre une croix — parce qu'il les a toutes deux occupées. »

Tout cela n'est pas bien méchant, dans le sens du moins de dangereux.

Une personnalité russe m'a exposé en ces termes les ambitions de ses compatriotes :

— Nous souhaitons tous que le drapeau de notre pays flotte à nouveau sur la Bessarabie.

— Mais lequel? le rouge ou le tricolore?

— Voilà, a-t-il énoncé d'une voix lente et chantante en prenant un temps, nous voudrions redevenir citoyens russes sans devenir bolchevistes.

— La chose est assez difficile à réaliser présentement.

— Voilà! recommença-t-il du même ton, nous

voudrions cesser d'être Roumains sans cesser d'être libres.

On comprend que le gouvernement n'attache aucune importance à des revendications si complexes et si vagues.

Au fond, le Russe méprise hautainement le Roumain qui le méprise cavalièrement. Mais, bien que chacun se méprise, parce que le premier est d'un naturel dissimulé et le second débonnaire et gentil garçon, tout le monde n'en fait pas moins publiquement bon ménage.

TIGHINA

Tighina, c'est l'ancienne Bender des Turcs où se réfugia Charles XII vaincu, après la tragique défaite de Poltava qui a coûté cher à l'Europe.

Dans cette cité bourrée d'Ukrainiens, de Juifs et de Russes de vieilles sectes, aucun écho ne répond au souvenir qui me hante du prince fier, hermétique, marié à Dieu et à son armée et d'une autre noblesse d'âme que son rival Pierre le Grand. On a élevé un monument à sa mémoire, mais personne ne peut m'indiquer l'endroit, à l'écart de la ville, que le grand batailleur avait choisi pour y camper.

Le *bacha* de la province qui était également sérasquier, lui avait offert une tente magnifique que remplaça, plus tard, une petite maison. Il en partait chaque matin pour faire de longues courses à cheval. Au retour, il reprenait sa belle Bible dorée, jouait aux échecs, apprenait l'hébreu et se faisait lire Corneille, Racine et Despréaux. De toutes nos tragédies, il préférait *Mithridate*. Un jour, il déchira la page de la huitième satire, outré que Boileau eût traité d'enragé Alexandre allant

De sa vaste folie emplir toute la terre.

Bender fut témoin de la sienne quand, refusant d'en sortir, il se défendait, dans sa petite maison en flammes, à l'épée et au pistolet, contre une centaine de janissaires qui finirent par s'en saisir sitôt qu'il fut tombé à terre, après s'être embarrassé dans ses éperons.

« C'était ici, on ne sait où? » rêve l'esprit avide de la moindre précision.

— Sans doute par là, m'a dit quelqu'un d'une voix indifférente en me désignant le derrière de la citadelle dont la coupole d'une église russe et la fine pointe d'un minaret dépassent les lourdes vieilles murailles qui tiennent encore mal debout, face au Dniester.

Il y a des siècles qu'elles sont là. Depuis le moyen âge, Tighina a été avec Hotin, Soroca et Cetatea Alba, une des grandes forteresses qui gardaient les passages du fleuve. Le Moldave l'interdisait aux barbares, et le Turc aux Russes. Aujourd'hui encore, ses bâtiments en ruines abritent une poignée de soldats roumains qui montent leur faction à la limite des terres capitalistes que le Dniester aux belles eaux unies sépare de l'Ukraine soviétique.

Du temps des tsars, un grand pont de chemin de fer reliait les deux rives. Il n'en subsiste qu'une moitié. Le reste, qu'on a fait sauter, s'est écroulé dans l'eau. Sous cette ferraille noyée qui émerge à peine, gisent, raconte-t-on, des wagons pleins de marchandises. Autour pourrissent des barques abandonnées. Le brouillard, la pluie, le vent ont

effacé les quatre lettres : U. R. S. S. peintes grossièrement naguère en rouge, sur une des piles, par les Bolcheviks, comme un épouvantail. On n'en distingue même plus les traces.

Ce décor de hideuse misère dans un paysage qui demeure fin et délicat, traduit l'actuelle déchéance de Tighina. Dans son port sans vie, arrivaient, autrefois, les chalands chargés de céréales et de beaux fruits qui abondent en Bessarabie, que les amateurs d'images faciles appellent la Californie roumaine. Le chemin de fer les transportait à Odessa qui les expédiait par le monde. Ce trafic, aujourd'hui suspendu, reprendra-t-il jamais?

La ville se ressent de cette absence de grand commerce. Hors de ses grouillants quartiers juifs, elle paraît vide et desséchée. Son aspect est moins superbe que son plan géométrique à la mode russe, qui la coupe de longues et larges rues aux trottoirs de terre battue ornés de poteaux télégraphiques. Un Far West d'Orient. De loin en loin, un rare monument dont le stuc pompeux s'effrite, interrompt le monotone alignement des maisons sans étage d'un blanc malpropre, au seuil desquelles, parfois, se tient une baba obèse ou un moujik habillé d'une houppelande brune avec une ceinture rouge nouée autour de la taille.

J'entre au musée éducatif. Les étiquettes de papier collant sont encore rédigées en russe. Un peu d'impatience vous vient. Qu'ont donc fait les Roumains? Ils sont allés au plus pressé.

L'hôpital qu'on me montre, fondé depuis sept

ans et qui possède, depuis six mois, un appareil de radiographie, est des plus convenables et les deux lycées, dotés chacun de beaux cabinets de physique et d'histoire naturelle, d'une propreté remarquable.

La directrice de celui des filles est absente. Son adjointe qui me guide à sa place, est une importante matrone avec deux pieds de rouge sur ses joues rebondies, des lèvres charnues flamboyantes, du bleu aux yeux. Est-ce d'un très bon exemple pour les gentilles demoiselles qui, à l'heure de la récréation, jouent à se poursuivre dans les couloirs?

D'une voix basse et sournoise, dont l'accent me révèle sa vraie nationalité, elle me souffle à l'oreille : « C'était bien mieux du temps des Russes. »

Un soupir souligne la phrase qui fait se soulever sa replète poitrine. Ses enfants ne le pousseront plus, car le passé, comme la jeunesse perdue, est chose qui ne revient pas.

Un magnifique équipage attelé de deux pur sang, m'attend devant la porte. J'ai décidé d'aller déjeuner au couvent Chitcani, à une bonne douzaine de kilomètres de Tighina. Les routes de Bessarabie, héritage de la Russie des tsars, sont souvent médiocres et il faut renoncer à y circuler en auto.

Nous croisons, le long du chemin, des chariots au toit de paille voûté qui transportent des ton-

neaux, des caisses, de grands paniers remplis de pommes. Un Juif de la région monopolise ce commerce et en expédie, chaque jour, deux ou trois wagons en Pologne. On aperçoit d'énormes pyramides de ces fruits à travers les clôtures de bois des jardins. Il y en a tant qu'on en a jetés, par endroits, dans les trous de la route en place de pierres.

Les conducteurs chevelus et barbus, fidèles à la casquette russe et qui sont tous de vieux croyants, nous saluent selon l'antique coutume. Les jeunes sont moins respectueux, mais il suffit de les regarder quelques secondes fixement pour qu'aussitôt ils se découvrent.

Dans les villages aux maisons de terre généralement peintes d'un pâle bleu céleste, les femmes, nu-pieds, ramassent par le derrière des enfants pouilleux qui se vautrent dans la boue.

Le couvent, construit sur la hauteur, domine une de ces humbles bourgades, comme le château féodal des images des histoires enfantines les huttes des serfs.

La tour d'entrée passée, on pénètre dans une vaste cour plantée de parterres fleuris où, au centre des bâtiments, s'alignent trois sanctuaires : le plus vieux qui date d'un siècle ; l'église d'été, la plus grande et la russe ; l'église d'hiver, la plus petite et la roumaine, « beaucoup plus commode à chauffer », m'explique le supérieur.

C'est un jovial compagnon au franc rire qui, tout à l'heure, plongera la main entière dans la

soupière pour en retirer une aile de poulet. Il ne m'épargne la visite de rien. Il me montre la chambre de l'évêque donnant sur la chapelle et où pend du plafond, en guise de lustre, une branche de pommier chargée de fruits verts ; puis le trésor qui possède naturellement un morceau de la vraie Croix et, après, la bibliothèque. Sur les rayons figure l'*Encyclopédie*. Catherine II en avait acheté tant d'exemplaires, paraît-il, qu'on les envoya plus tard, pour s'en débarrasser, dans différents monastères. Le supérieur, fouillant au fond d'un placard, propose de m'offrir une icone. Comme je le préviens que je ne suis pas orthodoxe, il hausse les épaules.

— Bah ! nous sommes tous des chrétiens, riposte-t-il.

Dans une des églises, j'aperçois une croix de procession avec l'aigle bicéphale et le monogramme d'Alexandre III.

Que cet homme, depuis trente ans qu'il vit ici, en a vu de choses !

Il a chanté les psaumes pour la prolongation des jours d'Alexandre III et de Nicolas II. Les bolcheviks ont bombardé son couvent que défendirent les Sénégalais, retour d'Odessa, et qui lui répétaient : « Nous, si noirs, faire fuir les Rouges sitôt qu'ils nous apercevront ! »

Au moment de nous séparer, le révérend père me dédicace un livre, debout dans la cour.

— A lire à Paris, s'écrie-t-il. Paris !

Un jeune moine qui nous reconduit aussi, sourit

moqueusement. Il a étudié la théologie à Strasbourg ; il a visité la France et l'Angleterre. Il la connaît, lui, la capitale fabuleuse. Évidemment, il est plus fin, plus distingué. On en fera un jour un évêque. Mais, alors, peut-être regrettera-t-on l'ancienne bonhomie, la faconde familière, le goût du vin que sont réputés avoir les vieux religieux bessarabiens.

CETATEA ALBA

Les petits fiacres pouilleux qui attendaient devant la gare l'arrivée de l'express du matin transportent vers la « cité blanche » chacun une nichée de Juifs ensevelis sous leurs valises, leurs paquets et leurs baluchons enveloppés dans des journaux ou de rouges serviettes d'andrinople. On les voit trottiner au loin, secoués par les durs cahots de la route, entre des champs jaunes pareils à des terrains vagues.

En dépit de la distance, du soleil et de la poussière, mieux vaut encore aller à pied. Cela vous donne du temps pour mieux se rappeler Homère et Hérodote au moment de pénétrer dans le pays des Cimmériens, non point ceux mythiques qu'Ulysse a fréquentés malgré lui, mais des vrais dont parle le vieil historien grec qui vint ici même dans la seconde moitié du cinquième siècle avant Jésus-Christ.

La ville, qui portait le même nom que le Dniester actuel, s'appelait alors Tyras. Les commerçants de Milet l'avaient fondée, comme tant d'autres de la mer Noire, environ cent ans après que les chefs des premiers maîtres de cette terre s'étaient



CHISINAU





DEUX ASPECTS DE LA FORTERESSE DE CETATEA ALBA

entr'égorgés à la fin d'une discussion violente dont l'objet était de fixer la conduite à tenir en face d'une menaçante invasion des Scythes d'Asie.

Les plus belliqueux se déclaraient prêts à défendre leur patrie jusqu'à la mort. Les pacifistes auraient préféré émigrer que se battre. Désireux de l'emporter, ils se jetèrent sur leurs adversaires qui les malmenèrent à leur tour. Ainsi s'ouvrit ce combat au cours duquel allaient périr la plupart des discoureurs que leurs sujets enterrèrent au bord du fleuve.

Sont-ce les ossements de ces dangereux bavards qu'on découvre aujourd'hui dans des sarcophages primitifs en forme de dolmens et qui contiennent des squelettes accroupis encore vaguement coloriés, les Cimmériens ayant l'habitude de peindre les cadavres en rouge?

A l'époque du passage d'Hérodote, la population se composait, outre des derniers représentants de ce peuple, de Scythes qui exerçaient une faible influence sur la région et de Gètes, les ancêtres des Roumains, descendus des Carpathes. Tyras, qui faisait partie de la confédération délienne, connaissait une grande prospérité.

Ce n'est qu'en 56 après Jésus-Christ qu'elle tombe sous la domination romaine. En 258, la cité est détruite. Pendant dix siècles, ce territoire de l'extrême Europe que les premiers Grecs croyaient être les confins de la terre plongés dans la nuit éternelle, verra passer sans trêve les bar-

bares venus du steppe scytho-sibérien, en marche vers l'Occident.

Sous le règne d'Alexandre le Bon, la Moldavie s'étend déjà jusqu'au Dniester et un gouverneur réside à Cetatea Alba qui, comme le reste du pays, avait précédemment appartenu à l'empire des Tartares. Un de nos compatriotes, Guillebert de Lannoy, qui se rendait de Pologne à Constantinople, devait y faire, en 1421, une entrée assez piteuse.

Des bandits l'avaient assailli aux portes de la cité. Battu, blessé, volé, dépouillé de ses habits et attaché à un des arbres de la rive, il y était demeuré toute la nuit, quasi nu, avant d'être libéré par ces mêmes coquins que le gouverneur lui amenait bientôt la corde au cou, en lui accordant le droit de disposer de leur sort. Guillebert leur reprit son argent, ses effets et leur laissa la vie.

C'est grâce à ce voyageur magnanime, que nous savons sûrement que la ville était habitée par des Moldaves, des Arméniens et des Génois. Alexandre le Bon avait construit ici, sur l'emplacement d'une autre bâtie par les Romains, une puissante forteresse dont les grandioses murailles crénelées sont toujours debout.

Avant d'aller les admirer, je m'attarde dans une pâtisserie de la rue principale qui ne paye guère de mine avec sa chaussée de gros pavés, ses trottoirs fendus et gondolés, ses façades de stuc chocolat, café au lait ou vert bouteille. Ce mélange

de misère, de crasse et de clinquant qui forme le double apport successif du Turc et du Russe, commence de mourir sans qu'on devine bien encore quoi le remplacera.

Dans toute la ville, du reste, trop liée naguère à Odessa et qui depuis la guerre n'a pas su ou pu trouver sa voie, se respire un air d'abandon.

La boutique où je me suis installé est coupée en deux. D'un côté, on vend des journaux, des lacets, de la chandelle ; de l'autre, sont rangés des gâteaux orientaux nageant, au fond de plats en tôle noircie, dans un épais sirop de sucre ; des *piroguy* moscovites et de gros croissants allemands. La servante qui m'apporte le café s'incline si bas que je crains qu'elle pose le plateau sur mes genoux. Le patron franchement juif me demande à propos de rien, sans doute pour dire quelque chose, si je suis chrétien.

Dehors, défilent des filles en jupe courte, coiffées d'un châle de laine, aux grosses joues russes comme leur costume et qui n'en portent pas moins sur l'épaule, à la mode ottomane, une longue perche avec un seau à chaque bout.

L'Hôtel du Nord date du temps des tsars. Cela se voit et se sent même dès l'entrée. Le propriétaire du seul restaurant possible est un Saxon. Les jardiniers des faubourgs sont des Bulgares et j'irai visiter demain, dans les environs, les plus gais vignerons de la contrée qui sont des colons vaudois.

Nous sommes bien en Bessarabie puisque, pour

n'oublier personne, il y a encore à deux pas, à moitié enfoncée dans le sol, une vieille église arménienne vouée au culte vers le quinzième siècle, mais qu'on prétend, avec raison, avoir été élevée à une époque antérieure.

Dans un site émouvant, au-dessus d'un long cimetière surplombant l'eau et qui me rappelle celui de Saint-Tropez couché au bord de la mer, s'érige la petite chapelle dédiée à saint Jean le Nouveau.

La bâtisse des plus banales présente une particularité unique en Roumanie. La base de l'autel, que les orthodoxes considèrent être le fondement du sanctuaire, est non en bois, comme partout, mais en pierre. Rien n'empêche de supposer ni ne permet de soutenir, que ce socle mastoc ait supporté, dans l'antiquité, quelque divinité romaine.

Le prêtre m'offre une brochure relatant l'histoire du saint qui voyagea après sa mort presque autant que pendant sa vie. Alexandre le Bon fit ramener ses restes dans sa capitale de Suceava où je les ai vus l'autre jour. Jean Sobieski les emporta en Pologne en 1686. Joseph II les restitua à la Bucovine en 1783.

C'est à l'assez vilain tour que lui joua un Franc ou catholique, que le personnage doit son martyre.

Ce capitaine l'avait pris sur son navire à Trébizonde. Pendant toute la durée du voyage, Jean n'arrêta pas de lui vanter l'excellence de sa reli-

gion, bien supérieure, à ses yeux, au catholicisme. Ce jeune marchand s'abîmait encore dans de perpétuelles prières. Enfin, il en fit tant qu'il mit le marin hors de lui. Aussitôt donc arrivé à Akkerman, ainsi qu'appelaient Cetatea Alba les Tartares qui y régnaient à l'époque — comme après eux les Turcs et les Russes — le Franc se rendit auprès de l'exarque et l'informa qu'il avait à son bord un passager fort pressé de se convertir au mahométisme.

Le gouverneur ravi envoie quérir Jean, le félicite de sa décision. L'autre, qui n'y comprend rien, s'indigne, proteste. On tente de l'amadouer par des promesses, puis de le convaincre par des menaces ; il demeure inflexible. Les choses vite s'enveniment. On le roue de coups, on l'attache à la queue d'un cheval qui le traîne à travers la ville entière, puis un Juif lui tranche la tête dans le ghetto. Trois anges éblouissants de blancheur descendent alors du ciel pour veiller son cadavre que personne n'avait enterré. Un Juif, croyant avoir affaire à des prêtres chrétiens, prend son arc, le bande et s'immobilise paralysé. Le gouverneur ordonne enfin l'inhumation. Mais le Franc cherche à dérober le cadavre. Que diable voulait-il en faire? Mais, cette fois, Jean se fâche. Il apparaît en rêve à l'évêque qui interdit la profanation.

Et voilà comment un vieux loup de mer, évidemment trop farceur, contribua à augmenter d'une unité l'interminable liste des saints de l'orthodoxie !

Si la vue est vraiment jolie de la chapelle de Saint-Jean-le-Nouveau, elle est magnifique de la forteresse qui s'érige, formidable, sur une vaste éminence dominant le Liman, c'est-à-dire l'estuaire du Dniester. Ses hautes tours carrées ou rondes précédées d'un large fossé creusé dans la roche vive, avec l'entrée à pont-levis achevée sous Étienne le Grand, autant que ses puissantes murailles aux renforcements doubles et les créneaux de la seconde enceinte qui se découpent en noir dans le soleil, font un effet prodigieux.

Ce chef-d'œuvre de l'architecture militaire du moyen âge est certainement le plus beau, le plus complet, le plus grandiose monument de la Roumanie. Le carré de la citadelle, harmonieusement trapu, évoque les portes d'Aiguesmortes ou les châteaux des Croisés. Une légende locale veut qu'une certaine tour dite de « la jeune fille », ait été la prison d'une princesse lointaine. En tout cas, c'est là que fut enfermé quelque temps le poète Pouchkine, probablement à la suite des incidents qui l'opposèrent au prince Vorontzov dans la voisine Odessa.

Sur les eaux d'un bleu dur du Liman qu'ont parcouru les vaisseaux et les galères splendidement coloriés de Bazajet II, des pêcheurs, au fond d'une barque, raccommodent leurs filets. La lumière vive éclaire les maisons blanches de la côte russe. Le paysage d'une apaisante douceur, caresse l'âme délicieusement. Et pourtant, naguère encore, durant les longues nuits

d'hiver, on entendait d'ici siffler les balles des sentinelles soviétiques qui couchaient en joue les fuyards rampant sur la glace de l'estuaire gelé.

C'est le propre de ce pays riche en vignobles et en jardins, bien qu'à proximité du steppe, de changer constamment d'aspect. Jusqu'au mois de juin, la campagne n'est qu'une vaste mer d'épis lourds que moirent à revers un vent léger et l'air chaud. Mais, dès la fin de l'été, le soleil assèche les sinueux ruisseaux qui s'écoulent des basses collines roses, et brûle la dernière végétation. Alors la terre redevient cette funèbre région que les Anciens nommaient *solitudo getarum :* le désert des Gètes.

L'histoire, et même la légende, sans cesse recommencent. Ce fleuve qu'on dirait mort puisque depuis dix-huit années nul n'a le droit d'y naviguer, sauf quelques rares pêcheurs à qui il est interdit encore de s'éloigner trop de la rive, continue de séparer non pas deux États, mais deux mondes.

La reprise des relations entre la Roumanie et la Russie fera-t-elle cesser ce silence? Dissipera-t-elle l'impression de poignante mélancolie dont est saisi l'être, tout à coup, au milieu de ces vieilles pierres qu'ont convoitées, pendant des siècles, deux empires disparus qui ne ressusciteront jamais?

LA COLONIE SUISSE DE SABA

C'est à Saba que ses habitants préfèrent appeler de son vieux nom turc Chabag, lequel signifie « jardin d'en bas », que j'ai passé la meilleure journée de mon séjour en Bessarabie, au milieu de ces joyeux vignerons vaudois installés là depuis cent quinze ans et qui continuent de parler le bon vieux langage de chez nous.

— Et l'on y tient à notre français ! me jure, en claquant la table, le maire, M. Laurent, chez qui je déjeune de charcuteries paysannes arrosées d'une gamme de vins rouges et blancs que nous n'arrêterons plus de boire jusqu'à la nuit.

La présence de ces Suisses dans le Budjak, ainsi que les Tartares nommaient, à cause de sa forme en coin, cette extrême pointe de la Bessarabie, en explique d'autres.

L'annexion du pays à la Russie, en forçant au départ la majorité des Musulmans qui furent refoulés en Tauride ou émigrèrent dans leur patrie d'origine, avait encore réduit la population peu dense de ces régions. D'abord, s'y faufilèrent une nuée de vagabonds ukrainiens et les adeptes pourchassés des petites sectes orthodoxes qui de-

vaient s'y maintenir à la faveur du chaos qu'entretenait une administration corrompue, donc facile à se concilier.

A l'issue des guerres napoléoniennes, Alexandre Ier s'occupa sérieusement de peupler sa nouvelle conquête en s'appliquant, comme jadis Catherine II sur la Volga, d'y attirer des colons étrangers plus expérimentés, plus entreprenants et plus endurants que la masse de ses propres sujets. Les premiers qui répondirent à son appel furent les Bulgares des bords du Danube, heureux d'échapper à l'oppression ottomane. Des Allemands des provinces rhénanes et des Polonais de Russie se présentèrent ensuite qui fondèrent dans le steppe des villages dont les noms rappellent encore les victoires du tsar sur Napoléon : Borodino, Berezina, Strasbourg, Luxembourg, Paris. Quelques-uns de ces colons tentèrent, mais sans succès, de ranimer la culture de la vigne que pratiquaient déjà les Grecs sur ce sol sablonneux et très propice, et qui disparaissait depuis la retraite des Turcs.

C'est alors qu'intervint auprès d'Alexandre, pour lui recommander ses compatriotes vaudois, son ancien précepteur, Frédéric de la Harpe, originaire de ce canton, parent de l'auteur du *Cours de littérature* et qui, obligé de fuir la Russie à cause de ses opinions libérales, avait rejoint plus tard son élève avant d'être son secrétaire pendant la campagne de 1814 et de l'accompagner au Congrès de Vienne où, grâce à son influence, fut reconnue l'indépendance de la Suisse.

L'idée, approuvée par l'empereur, enthousiasma un certain Louis-Vincent Tadent, habitant de Vevey, instituteur, botaniste et spécialiste en viticulture qui se chargea de recruter des vignerons dans son pays et partit, à la fin de 1820, pour reconnaître l'emplacement du village et identifier les différentes sortes de ceps en friche : le muscat d'Alexandrie, le chasselas doré, le Tokay de Hongrie, le muscadin de la Grèce, le Petit Gamay de Bourgogne, la Perle et le Bordelais de la France et du Portugal. Le premier contingent se mit en route en 1822. Chaque chef de famille devait, de par son contrat, être muni d'une Bible et d'une carabine.

On m'a conduit à la tombe du fondateur, « membre de la Société helvétique des Sciences naturelles », que sa correspondance, conservée à Saba, révèle avoir été un pionnier énergique, un tantinet despotique, mais plein de savoir et de capacités, qui mourut, en 1836, d'un refroidissement contracté au printemps en soignant sa vigne à une époque où la colonie, maintenant formée, commençait de devenir prospère.

L'excellent M. Laurent me mène ensuite à l'église avant d'aller rendre visite à M. Anselme, l'historien de Saba, qui possède la bibliothèque de Tadent et dont l'épouse, née Charenton, me glisse-t-il respectueusement à l'oreille, est la descendante d'un des plus proches collaborateurs du fondateur.

L'édifice, des plus banaux, offre la curieuse par-

ticularité d'avoir, au sommet du clocher, une croix surmontée d'un coq. C'est toute une histoire qu'on me raconte. Au moment de la construction, les calvinistes tenaient absolument au coq, tandis que les quelques luthériens allemands introduits de force dans le village par le gouvernement russe, vers 1840, réclamaient impérieusement une croix. Pour satisfaire tout le monde, on plaça l'un sur l'autre. Le pasteur suisse, Bugnon, qui mena à bien l'entreprise, était un cocasse personnage.

Sa femme l'ayant abandonné en 1850, il faisait de vaines démarches en vue d'obtenir le divorce, quand le conseil presbytérial l'engagea à se remarier pour donner à ses paroissiens l'exemple d'une vie régulière et d'un foyer paisible. Il y consentit, se déclarant prêt à accepter la promise que lui désigneraient ces messieurs. Leur choix se porta sur une pure demoiselle et les noces furent célébrées sans tarder à Odessa. Le scandale fut épouvantable. Le bigame, destitué, dut s'enfuir au Caucase. Il finit par réussir à franchir la frontière, se réfugia en Suisse, puis s'embarqua pour l'île de la Réunion où il créa « l'Église du Seigneur » dont il se sacra « évêque honoraire ».

La guerre a clos la liste des moins aventureux pasteurs suisses que Saba faisait venir du canton de Vaud.

— Nous ne sommes plus assez riches pour nous permettre cette dépense, me dit M. Laurent. Le leu n'exerce pas sur eux le même attrait que le rouble.

Pour utiliser le presbytère vide, on y a installé un touchant petit musée qui rassemble dans une seule pièce un pressoir centenaire, une amphore antique, un bonnet de vieille, un chapeau de paille de fille vaudoise, des bouteilles aux anciennes étiquettes russes, l'arbalète d'honneur offerte par la Suisse à l'occasion du centenaire de la colonie, des affiches, des gravures et les portraits des défunts tsars.

Les gens de Saba ont gardé un souvenir attendri du temps des Russes dont ils persistent à porter le costume national : la casquette, la chemise, les bottes.

— On vivait alors comme coq en pâte, s'exclame *le* Serge, un grand gaillard élancé qui s'exprime en français avec le traînard accent d'une terre qu'il n'a jamais vue.

— La bonne époque a été de 1885 à 1914, précise un autre ami du maire. On aurait pu vendre le double de vieilles bouteilles ; tous nos vins partaient pour Moscou et Varsovie ; on fabriquait même du champagne russe et les belles dames de Crimée faisaient chez nous des cures de raisin. On gagnait gros ; on rigolait ferme ; l'argent roulait. Quand on voulait s'amuser, on allait à Odessa, en deux heures par le remorqueur, ou bien on attelait une paire de chevaux à un char et fouette cocher ! car nous n'avons eu le chemin de fer que pendant la guerre.

— Maintenant le vin ne se vend plus. On ne peut que le boire en mangeant du pain qui, pour

cette raison, n'est pas sec, lance *le* Serge dans un franc éclat de rire.

Le partage des terres leur aurait, prétendent-ils, porté un coup fatal parce que les grands propriétaires à qui la loi laissait leurs vignes, se dépêchèrent d'en arrondir les lots. Ainsi échappèrent aux vignerons le nouveau marché roumain qui leur avait été largement ouvert au cours des hostilités.

De cette période héroïque, le grand souvenir qu'ils gardent, est le passage de nos troupes rappelées d'Odessa. Ils saoulèrent jour et nuit de pinard, les poilus, les Sénégalais et les Malgaches.

On composa en leur honneur *la Madelon de Chabag* que mes hôtes entonnent en chœur en levant leur verre, au centre d'une de ces caves admirablement organisées dans lesquelles on me promènera toute l'après-midi :

Vous êtes les soldats de France,
L'espérance,
Les seuls vainqueurs que nous ayons encore vus.

Et voilà que des larmes me montent aux yeux d'entendre ces vers de mirliton au bout de la Bessarabie, en compagnie de ces braves gens qui me vantent leur bibliothèque française et me supplient de leur envoyer, pour leur théâtre, des pièces françaises en un acte.

— De préférence des rigolotes ! me recommande *le* Serge.

Il les intrigue, soudain pensifs, de savoir ce qui

sortira de la reprise des relations avec les Soviets.

— Nous autoriseront-ils à retourner voir Odessa? Chacun discute et dit son mot.

— Bah ! on s'en f..., puisqu'ils n'achèteront pas notre vin ! conclut, jovialement philosophe, le vieux maire en s'enfournant dans l'auto.

Nous nous y serrons à huit ou dix, la moitié qui enlacent de lourdes dames-jeannes, assis sur les genoux des autres, pour aller manger une *oukha*, la soupe de poisson, au bord de la mer Noire, dans une *yerika* du petit port de Bougaz où se pêche le fin *kéfal*.

Le patron, qui nous la prépare dans sa cahute, est un long mince joli garçon aux traits réguliers. Il me déclarera, tout à l'heure, sous la lune qui se mire dans les étroits canaux coupés de vannes en roseaux tressés entre lesquelles on ramasse ce genre de muge à l'épuisette :

— Je n'ai qu'un rêve : faire du cinéma à Paris. Voudrait-on de moi si j'y allais?

Je reste là, cloué au sol, muet de stupéfaction, tandis qu'au loin s'allume, dans la nuit bleue, une lumière peut-être soviétique.

— Les Roumains, m'a confié un de mes compagnons, nous posent souvent la question de savoir si nous sommes Roumains ou non? Nos enfants le seront. Quant à nous, nous ne pouvons être, à nos âges, que de loyaux citoyens du royaume, comme nous le fûmes de l'Empire. Il faut du temps pour que la greffe donne son fruit.

L'image que j'emporte de la complexe Bessarabie, pays dans l'ensemble si profondément roumain, n'est pas celle qu'une double propagande russe rouge et blanche s'est appliquée à répandre. Il ne s'y trame aucun complot ; aucune colère n'y gronde ; nulle part ne se manifeste l'irréductible opposition d'une minorité quelconque.

Les ressortissants russes d'autrefois étaient en bon nombre des colons ou des marchands de race étrangère et, parmi les purs sujets du tsar, figuraient d'abord les tenants de sectes proscrites qui, jusqu'à la révolution de 1905, ne se sentaient chez eux nulle part.

Cette province était bien le terrain le plus impropre au développement d'un sentiment national solide qui n'existe que dans une bourgeoisie rare, désorientée, sans énergie ni prestige, hostile, en outre, aux Soviets et préoccupée surtout de vivre.

C'est mon vigneron plein de bon sens qui a raison : il faut laisser la greffe prendre. Elle prendra d'autant plus vite sur ces populations, pour la plupart primitives, que la bourrasque économique qui a ravagé le pays, soufflera moins fort.



LA « TABULA TRAJANA » SUR LES BORDS DU DANUBE

LE DANUBE



VALCOV DANS LE DELTA DU DANUBE

LE DANUBE

LE DANUBE

Si les Carpathes, qui forment la gigantesque ossature de leur pays, furent longtemps le refuge nécessaire aux Roumains en lutte contre le Hongrois, le Polonais et le Turc, c'est grâce au Danube que ce peuple a commencé de respirer. Il le soude à l'Europe et le rapproche, par la mer Noire, du bassin méditerranéen. L'historien byzantin Gregoras avance hardiment : « Le Danube vient en Égypte et le Nil confond ses sources avec celles de la mer d'Azov. »

Le fleuve qui a pris de la largeur pendant la traversée de la plaine magyare et a reçu la Save au confluent de Belgrade, puis la Morava, le Tissa et le Timis, s'engage dans les Carpathes en territoire roumain où il entre, depuis la guerre, par le défilé de Bazias. Après c'est un passage dangereux, hérissé de récifs de porphyre. La petite Porte de Fer s'ouvre au bout de la fantastique gorge de Casane, pareille à une étroite fente avec ses deux murailles à pic.

Les eaux étouffées se gonflent, roulent ; le courant devient formidable et le paysage d'un

gris intense, d'une sauvagerie grandiose. Le silence qui l'habite, le relief compliqué des rochers, le sentiment aussi que ces lieux n'ont pas changé depuis des siècles, les enveloppent du mystère le plus propre à engendrer de belles légendes.

Elles se lèvent à chaque pas. Deux clochers se dressaient sur ce sommet. Un homme en abattit un qui le tua. On ne s'attaque pas sans mal aux constructions des Titans. Des petites mouches qui piquent dangereusement les bestiaux, pullulent sur la rive. Elles sont nées des vers qui se nourrissaient du corps en putréfaction d'un dragon qu'un géant assomma, une nuit, avant de courir se cacher dans la montagne.

L'histoire même, en ce milieu, cherche, semblerait-il, à rejoindre la fable. Aux portes d'Orsova, un kiosque de pierre rappelle l'endroit où fut caché, en 1848, dans un champ, la couronne de saint Étienne, premier roi des Hongrois. Le coup de bêche qui la remit à jour frappa la croix qu'on n'a jamais redressée depuis cette époque. On la conserve telle dans une armoire de fer à Budapest.

Juste en face, s'allonge, au milieu du fleuve, l'île d'Ada Kaleh que domine un petit minaret et dont les habitants portent toujours le fez. Un marchand de café a planté une table avec des tasses, en haut du chemin raviné qui conduit au débarcadère. Ce minime territoire turc qui a opté, à l'issue de la guerre, pour la Roumanie, a continué d'appartenir à la Porte jusqu'en 1912, c'est-à-dire

jusqu'après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche. Les rédacteurs du traité de 1878 l'avaient simplement oublié.

Les Romains avaient la tête plus solide, pense-t-on près de la grande Porte de Fer, en contemplant de loin une rectangulaire tache jaune rose qui se découpe dans le rocher gris de la rive serbe. L'inscription latine marque l'endroit d'où partait la voie de Trajan qui reliait la Dacie à Rome. Le temps l'a si bien usée qu'il n'en reste qu'un sentier qui par place même a disparu, en ne laissant qu'une ligne sinueuse de mousse sur la paroi de la montagne. Dans la partie inférieure, juste au-dessus du niveau de l'eau, apparaissent les trous carrés dans lesquels on enfonçait les madriers pendant la construction de la route, il y a dix-neuf siècles.

C'est à quelques kilomètres que s'élevait le pont à vingt piles jeté entre les deux rives par Trajan et que fit détruire l'empereur Aurélien et non, comme on le répète souvent, Adrien. Il s'appuyait en son milieu sur une île qui s'est déplacée. On l'aperçoit en aval, plate, jaune, déserte. Du côté serbe, se dresse une pile effilée en pointe, pareille à une dent rongée ; deux dernières, plus importantes mais aussi déchiquetées, s'accrochent à la terre de ce côté-ci, le Danube ayant reculé depuis l'époque romaine. Des dix-sept autres, il ne demeure absolument rien à la surface. On les a fait sauter, jadis, à la dynamite avec leurs coffrages de bois emplis de pierres pour permettre

le libre passage des bateaux. Une unique bouée en plein fleuve, indique qu'il subsiste dessous encore quelque chose. Des fouilles ont révélé l'existence d'un camp à la tête du pont. On y a découvert des tombes, des statues, des lampes, divers objets laissés dehors ou rassemblés dans un petit musée voisin.

La cité peu à peu s'enfonce dans le sol, y engloutit ses ruines. Au quatorzième siècle, cherchèrent à s'implanter ici, dans un but de propagande religieuse, d'éphémères chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Mais pas même un village ne la remplaça jusqu'au moment où commença de se bâtir, il y a juste cent ans, Turnu Severin qui était, avant la guerre, à vingt-cinq kilomètres de l'ancienne frontière, la première ville roumaine sur le Danube.

C'est peut-être la plus réussie de toutes celles du Vieux Royaume. Elle respire la propreté et l'aisance. De larges rues la coupent à angle droit et on y trouve plusieurs monuments de belle taille qui lui donnent un aspect très occidental.

Pendant huit cents kilomètres, le fleuve, toujours navigable, se développe au sud de la plaine valaque qu'il sépare de la Yougoslavie, puis de la Bulgarie pour aboutir à Braïla et Galatz entre lesquelles passait, jadis, la frontière moldo-valaque et qui exportent vers la Méditerranée, les produits de tous les peuples riverains.

Grossi bientôt du Pruth, le Danube ne tarde

plus à s'épanouir en une longue et immense embouchure qui est un ancien golfe comblé d'alluvions conquis sur la mer Noire.

Si Turnu Severin tient bien de cette Europe centrale bourrée de vieilles forêts, un peu grise, un peu âpre, un peu triste, les deux grands ports fluviaux du sud sentent déjà l'Orient méditerranéen, tandis que l'extrémité du Delta qui touche à la Bessarabie nous rend à la nature vierge.

Le destin aura voulu que le Danube reflète en ses eaux les trois visages de la Roumanie.

Galatz, c'est le port du bois ; Braïla, supérieurement équipée, celui des céréales. Ils fonctionnaient ainsi bien avant la naissance du royaume qui, pour pouvoir respirer pendant la suspension de la navigation sur le fleuve gelé trois mois par an, n'a recréé que Constantza.

Galatz se souvient mieux que sa voisine du temps des Turcs. Quand on remonte du débarcadère vers le centre, on a l'absolue impression, exactement au coin de rue qu'occupe la Banque commerciale, d'aller de Galata à Péra. Elle a gardé aussi plus de ces éblouissantes voitures laquées bleu aux harnais blancs, attelées de bêtes splendides qui pétaradent des quatre fers dans des postillons d'étincelles dès que leurs maîtres, ronds comme des tours, les touchent du bout de leur fouet.

Braïla, que les Russes ont reconstruite sur le plan en arc de cercle d'Odessa, a un reflet occidental. Son artère principale reproduit même à

s'y méprendre le boulevard d'une de nos plus coquettes préfectures. Elle ouvre sur une belle place ornée de l'inévitable buste de Trajan.

Galatz, elle aussi, — tenons la balance juste entre les deux cités rivales, — a un élégant quartier moderne plus spécifiquement Vieux Royaume, avec de superbes confiseries garnies chacune d'une myriade de pots de confiture, et deux ou trois messieurs de bronze en redingote qui encombrent de leurs personnes des carrefours déjà trop étroits. Ils se sentiraient plus à l'aise à Braïla.

Mais à ces minimes détails près, le fond leur reste commun. Les deux ports ont à peu près la même population composite formée, outre naturellement d'une majorité de Roumains, de nombreux Grecs depuis toujours installés sur ses bords, d'une poignée de Turcs, résidu des anciens âges, de Juifs, d'Arméniens et de Russes arrivés ici après la révolution. Ces derniers tiennent à eux seuls tous les magasins d'une rue de Galatz, perpétuellement debout sur leur seuil, vous interpellant, vous poursuivant, vous harponnant. Le Roumain, bon chasseur, n'étant pas plus pêcheur, du reste, que commerçant, laisse le Lipoveni se livrer à la pêche. Les adeptes de cette secte de vieux croyants portent la barbe et les cheveux longs, ne fument pas, se marient entre eux et ont la réputation d'être scrupuleusement honnêtes.

L'atmosphère des deux ports, aussi complexe que le mot qui tente de la définir, est gréco-turco-

russo-roumaine. Les journaux qu'on voit lire au café puisent leurs caractères dans les quatre alphabets latin, cyrillique, hellénique et hébraïque. Dans la même rue où défile un enterrement orthodoxe précédé du gâteau et de l'obole à Charon, quelques passants sont encore coiffés du fez et d'autres recrachent mécaniquement leur graine de tournesol.

Galatz et Braïla se lamentent présentement en chœur sur les méfaits de la crise. Les navires viennent moins nombreux ; les transactions se font chaque jour plus difficiles et moins rémunératrices. L'avenir apparaît à messieurs les céréalistes aussi noir que le caviar répandu sur un papier à même la table et que nous mangeons ensemble avec des cuillers d'ivoire.

Sans prendre trop au pied de la lettre leurs doléances pessimistes, l'engourdissement de ces éternelles places de commerce et de transit en dit plus long que les statistiques et les discours sur l'angoissant malaise du monde.

« L'EMPIRE DU ROSEAU »

Le Danube, qui s'élargit de plus en plus, a une sale couleur jaune de boue fondue que ternit encore l'aube livide. Je la regarde se lever derrière les vitres de la salle à manger du bateau sur lequel je me suis embarqué hier soir à Galatz. Bien qu'il empeste la peinture surchauffée, il n'est pas aussi inconfortable que me l'avaient annoncé des amis roumains trop soucieux de mes aises.

Dans le silence, on n'entend que le sourd halètement de la machine. Le gros des passagers, la plupart juifs, qui encombraient le pont au départ, sont descendus avant le jour à Ismaïl ou à Tulcea. Nous ne sommes plus que cinq à bord dont trois femmes en voile noir et un vieux bonhomme barbu chaussé de grosses bottes, coiffé d'un bonnet de fourrure, les mains enfoncées dans ses manches comme dans un manchon et qui contemple obstinément à l'arrière, réservé aux troisièmes, la rive plate, broussailleuse, indistincte. J'observe à distance son visage imperméable et une sorte de découragement soudain m'accable. A quoi bon voyager, voir, interroger, réfléchir, puisque nous ne saurons jamais ce qui se passe dans ces têtes-là !

Mais comme ce Russe de Bessarabie s'accorde bien avec le sauvage paysage que longe le bras de Soulina ! C'est la seule des trois branches de l'estuaire qui ait été canalisée par la Commission européenne du Danube. Elle aboutit sur la mer Noire là-bas, là-bas, encore très loin, à la ville du même nom, aujourd'hui un peu cousine de Galatz et qui n'était, il y a quatre-vingts ans, qu'un dangereux nid de pirates.

« Quelques baraques en planches ou de simples huttes de roseaux élevées sur la plage, servaient d'abri à des aventuriers dont l'industrie consistait à dépouiller en grand et par association, les malheureux capitaines obligés, par suite des obstacles qu'ils rencontraient sur ce point, d'avoir recours à leurs services, raconte Engelhardt, un des premiers membres français de la Commission, décrivant, plus tard, la Soulina de 1853. L'emploi forcé des allèges pour le passage de la barre, facilitait particulièrement les entreprises de ces hardis pilotes. Leurs embarcations avaient d'ordinaire un double fond qui absorbait une grande partie des grains momentanément extraits des bâtiments de mer et ils restituaient l'excédent, lorsqu'ils ne pouvaient échapper, avec toute leur cargaison, à la vigilance des capitaines. C'est ainsi que plusieurs moulins à vent dont on voit encore les débris, étaient en pleine activité à l'embouchure, c'est-à-dire sur un point désert à l'extrémité d'une plaine de roseaux. »

Ce morne Sahara aquatique n'a plus pour lit

la vase gluante qui, chaque année, prélevait un tribut de barques et de vaisseaux, comme le constate William Rey en 1849, stupéfait du nombre de carcasses qu'il aperçoit à divers stages de pourriture et d'enfoncement dans le fleuve et dont certaines sont trahies seulement par un bout de mât qui ressort. Mais la nature du décor demeure immuable et, si les pirates ont disparu, les habitants n'ont guère changé non plus qui appellent cette région mystérieuse : « l'empire du roseau ». On s'y sent au bout du monde.

Au fond d'un golfe, apparaissent, entre les arbres, des toits que dominent les coupoles vertes de deux blanches églises russes. Le bateau évolue lentement et met le cap sur Valcov.

Ce gros port de pêche du littoral bessarabien a été rendu depuis la guerre à la Roumanie. C'est une des patries du caviar.

Aucun fiacre n'attend devant le débarcadère et pour cause : Valcov se prétend sans façon la Venise roumaine ; naïve et campagnarde Venise.

De longues barques funèbres pleines de roseaux et relevées du bout comme les pirogues, glissent sur les canaux sinueux qui la précèdent et l'encerclent plutôt qu'ils ne la coupent, enjambés par de hauts ponts rustiques en dos d'âne. Ils se doublent aux confluents et enchevêtrent si bien leurs garde-fous branlants qu'ils prennent alors l'apparence lamentable des vieux bosquets démantibulés. Les inondations fréquentes forcent

les rues sablonneuses à se parer des plus drôles trottoirs de l'Europe qui sont des caillebotis surélevés d'une cinquantaine de centimètres. Les habitants y circulent exclusivement, même par temps sec. Le claquement de leurs semelles contre les planches emplit le silence mou de la ville sans voitures, d'un monotone faux bruit de castagnettes qui résonne jusqu'au seuil des maisons de terre, barbouillées de chaux, souvent peintes, et reliées aux trottoirs par des passerelles particulières. Chacune est fournie d'une « marquise » à abat-vent, découpée comme un portique de théâtre. Valcov qui compte sept mille habitants en grande majorité russes, est plus primitive que misérable.

Les femmes trottinent en jupe courte et petit tablier, la tête enveloppée du châle, le corsage bien rempli sous une jaquette courte de velours rouge vif ou noir à gros boutons clinquants. Quelques-unes exhibent des souliers vernis et même en imitation de crocodile. Les pêcheurs, tous des Lipoveni, qui continuent de porter les bottes et la chemise à col droit, gagnent largement de quoi offrir ces fantaisies à leurs épouses et s'enivrer bruyamment, le soir, dans des antres sordides.

Je suis, ce matin, sur les planches un vieux pope aux cheveux noués en chignon sous un important bonnet d'astrakan dont le fond est de velours violet. Il rote à perdre haleine tout le long de sa route en balançant un panier et m'emmène ainsi

au marché. Les éventaires supportent chacun une haute balance romaine en cuivre, tandis que les marchands de graines de tournesol vendent leur produit au verre. La mesure pleine, qui ne coûte qu'un leu, est plantée au milieu d'une cuvette posée sur un tabouret.

Dès que la nuit tombe, Valcov, qui ne comporte aucun éclairage public même au pétrole, est plongée dans une obscurité complète où clignote la lueur des rares magasins et des ténébreuses auberges. Grâce à une lampe à verre renflé qui fait se bomber la flamme, la boutique du pharmacien brille d'un intense éclat. Sa lumière dépasse les autres de la supériorité qu'une officine doit avoir sur les foyers particuliers, dirait à peu près Flaubert. Le phare à acétylène du port qui inonde ses abords d'une clarté foraine, la dépasse seule de la supériorité que doit avoir un service d'État sur une officine. Les gens en sont réduits à se promener avec un falot qui brimbale au bout du bras. Ils ne s'en heurtent pas moins dans l'ombre, se bousculant, dégringolant de leurs trottoirs. Alors, éclatent de ces jurons dont fourmille la langue russe. C'est un autre vacarme dans les cabarets noirs de pêcheurs vidant à la ronde des carafes de vin rouge, mordant dans des harengs à l'oignon ou dansant ensemble au son de l'accordéon.

Je prends mes repas au restaurant Gricha qu'on m'a dit être le rendez-vous des personnes distinguées. J'y suis habituellement seul et tout de même en compagnie car une mince cloison sépare

la salle navrante réservée à cette sorte d'hôtes, d'une horde d'ivrognes beuglant des chants affreux aux résonances de cantiques.

Que peut-on faire à Valcov? Rien que le fuir dès le matin, sauter dans une pirogue, parcourir toute la journée « l'empire de roseau » et n'en revenir que le soir pour y coucher.

Les terres qui baignent dans l'immense nappe d'eau du Delta forment un pays fantastique couvert d'impénétrables forêts de jonc, et de véritables forêts remplies de plantes aquatiques avec des villages perdus dans des îlots. On y trouve aussi la plus prodigieuse multitude d'oiseaux de toutes espèces. Les grands canards à col vert y pullulent comme les siffleurs, les pilets et les souchets à bec en spatule, les sarcelles, les chipeaux ou redermes, les morillons, les milloins, les garets, les macreuses. On y rencontre des outardes, des cailles et la bécasse au vol en zigzag. Les nomades et les migrateurs se mélangent dans l'estuaire. La Roumanie constitue le couloir de passage dans la direction nord-sud de ces derniers qui y arrivent au printemps avant de remonter se reproduire dans les pays baltes et scandinaves où ils demeurent tout l'été et jusqu'à l'automne, pour retourner ensuite vers les terres chaudes.

Le frêle esquif saute sur l'eau brune. Mon doigt tendu au hasard désigne un des innombrables canaux de la largeur tantôt d'une rivière et tantôt d'un ru, qui se partagent le Delta. Nous nous y

engageons, au bruit de toupie ronflante du moteur à ficelle, pour aborder parmi des dunes de sable blanc plantées d'arbres qu'étouffent de grosses lianes africaines. Mais, à ce décor de Robinson Crusoé, succédera, deux lieues plus loin, une illustration d'un récit de Tourguenev. Nous accostons dans un bourg où, à la porte de l'auberge, des moujiks saluent un monsieur à carrick beige et tournure de seigneur qui conduit, en fumant un cigare, une carriole avec deux sacs de blé derrière. La pirogue repart sur cette vision. La pointe hardiment relevée, elle semble patiner sur le Danube. Partout, au milieu de petits ponts de bois, des piquets de soldats montent la garde.

Quand le soir estompe encore les contours, c'est peut-être ici qu'on se forme le mieux l'idée de ce que pouvaient être, à leur aurore, nos possessions d'Amérique : la première Mobile de la Louisiane ou Montréal du temps de Cavelier de la Salle.

Je visiterai une autre fois la grande forêt de Letea dont les routes, les chemins, les sentiers sont de terre et d'eau. Quel est ce lièvre humain, là-bas, près de la rive, qui galope en tirant la patte comme une bête blessée? Un fantôme ou un sorcier? Il agite sa canne, nous fait des signes, nous appelle. C'est un des derniers pouilleux moines russes du monastère Pierre et Paul, pareil au château du capitaine Fracasse.

Que de choses se cachent dans les longues îles de roseaux qu'on croirait d'abord désertes! De

toutes les graines de la nature, c'est encore celle de l'homme qui germe le mieux partout.

L'église est encore bien tenue, mais le porche du couvent que précède une cour défoncée pleine d'herbes folles, n'est plus qu'une loque de bois. Le moine qui désirait tant nous voir porte un bonnet de mousse de drap et une luisante soutane rapiécée de bouts d'étoffes multicolores dont un morceau de pèlerine écossaise rouge et verte. Ils sont là une dizaine de pauvres vieux de Cour des Miracles, aux chairs flasques mal nourries, aux nez bourgeonnés d'ivrognes. On tire de son repaire, en mon honneur, l'ancêtre du lieu, âgé, paraît-il, de quatre-vingt-dix ans, avec une longue barbe de lin blanchâtre qui lui tombe jusqu'au nombril. Il me hume d'un froncement de narines, me fixe d'un regard abruti et, virevoltant de façon encore assez leste, se faufile et file comme un rat.

— Pour le monastère ! quémande son compagnon au bord de l'eau.

Le don de vingt lei l'émerveille. Tandis que nous nous éloignons, j'en aperçois un autre, alléché, qui se hâte, remue sa canne. Hélas ! trop tard ! D'un pas traînard et déçu, il s'en retourne, le dos ployé, vers son taudis.

Que j'aime le Delta dans le jour finissant ! Le soleil imprime dans l'air laiteux un rond cachet framboise qui caresse d'un reflet fauve les toits de paille bessarabiens et violace les saules de la

rive, tordus comme des arbres nains japonais, d'où s'envolent des corbeaux noirs et gris. Une bande de canards navigue tranquillement sur l'eau de plomb. Où est-on? Pas en Europe. Sont-ce là-bas les approches du canal de Mozambique ou d'un confluent du Niger? On s'attend à voir plonger une nuée de négrillons. Mais, soudain, surgit une belle fille ramant à force de bras, un voile noué sous le menton, les yeux perdus dans le ciel. Son visage fermé baigne dans les lueurs du couchant qui agonise en aurore. De quelle icone aux plaques d'or s'est-elle échappée pour la nuit?

Valcov ne possède aucun hôtel, même le pire. On y loge chez l'habitant.

Le soir, je joue donc quelques parties de tric-trac, la grande passion des Roumains, avec mon hôtesse, une vieille fille de trente ans au teint de coing illuminé par un sombre regard de feu. C'est l'Eugénie Grandet du Delta.

— Triste, affreuse petite ville! soupire-t-elle. Je n'y connais personne; je ne sors jamais; j'occupe toutes mes journées à broder dans ma chambre, à peindre et à lire vos auteurs.

Elle m'a montré le rayon français de sa petite bibliothèque qui contient *l'Éducation sentimentale*, le tome Ier de *la Philosophie de l'art*, *Flammes de velours* de Dekobra, *l'Art du bonheur* du docteur Vachet et différents romans d'Henri Ardel, de Delly et de Trilby dont les titres pincent le cœur. Sa peinture est beaucoup plus fauve. Une de ses

toiles la représente voilée jusqu'aux épaules d'un drap blanc, un cierge allumé dans les doigts. Il faut passer maintenant de Balzac à Shakespeare. C'est la Macbeth du Delta.

Quand nous en avons assez de secouer les cornets, nous bavardons de toutes choses.

— Que pensez-vous de la conclusion du dernier roman de Trilby?

Au risque de paraître sans culture, j'avoue l'ignorer complètement. La réponse la choque un peu ; je dois baisser dans son estime. Néanmoins, elle persiste à être bougonnement aimable.

Elle est abonnée à *Mon Ouvrage*, « un journal de Paris », précise-t-elle d'une voix mouillée, de plus en plus surprise que je n'en soupçonne pas l'existence, moi, pourtant, un citoyen de la Ville Lumière ! Encore une gaffe de ce genre et je m'identifierai aux aventuriers qui se parent d'une origine illusoire. C'est dans cette publication qu'elle puise les modèles de coussins et de dessous de plateau dont est abondamment fournie la maison. En ce moment, elle tricote, d'après les indications tirées de la même source, une paire de gants de laine.

Pardonnez-moi, ma chère Martha, du fond de votre grand cœur, de railler ainsi nos souvenirs. Je suis moins qu'un aventurier ; je suis un ingrat, presque un mufle. Qu'il faisait chaud chez vous, près du poêle de terre blanchie ! Qu'il était bon votre thé quand je rentrais glacé de mes courses sur le Danube, et qu'elle était gentille votre affec-

tueuse poignée de main ! Je vous vois encore, le bras levé, éclairant le couloir pendant que je m'habille pour aller dîner chez Gricha. Je vous ai même usé la pile sèche de votre lampe de poche, tellement vous trembliez que je me cassasse la figure sur vos trottoirs haut perchés. Et dire que si vous n'aviez été qu'une diablesse, mais jolie, j'entonnerais des cantiques de reconnaissance ! De se plonger dans la nature quasi vierge ne rend pas l'homme de nos contrées plus sensible ni intelligent.

En abandonnant Valcov avec de vrais regrets, tout vous apparaît cependant confortable et luxueux, même le bateau qui vous emporte.

Nous avons chargé beaucoup de monde à Ismaïl dont un vaste bâtiment de briques et une longue ligne de fiacres soulignent au passage l'importance que dépasse celle de Tulcea avec son promontoire gibraltarien où percent deux églises moldaves et s'élève une mosquée. Le minaret à pointe noire a l'air d'un crayon blanc au bout trempé dans l'encre.

Le pont est jonché de graines de tournesol, encombré de caisses peintes bessarabiennes, de paniers d'osier valaques et de ces éternelles dames-jeannes que transportent sans supplément, dans les filets des wagons, tous les trains de la Roumanie.

Dans sa cabine, l'homme de la poste classe ses sacs, s'occupe à ses écritures. A chaque station,

la police en tenue brune impeccable règle le flux et le reflux des petits marchands ambulants de cigarettes et de sucreries. Le capitaine indigné, présente sa montre à un vieux paysan qui lui demandait poliment d'attendre un quart d'heure, juste le temps que revienne sa femme partie quérir des provisions. C'est déjà un ordre européen qui se mêle à l'odeur du suint russe et se colore d'un léger chatoiement de turquerie.

J'écoute le bateau remonter à marche normale cet estuaire uni que limite d'un côté un talus planté d'arbres entre deux eaux et, de l'autre, une rive couverte d'agréable verdure. Il y a soixante-dix ans, les navires sur lest étaient halés contre vent et courant par les équipages tirant avec effort de la terre. Il fallait des semaines entières pour atteindre, de l'embouchure, Galatz, dont le port du bois est déjà en vue. Nous défilons devant ses édifices administratifs. Cette ville que je trouvais l'autre jour si orientale me semble, ce soir, au retour de Valcov, une escale d'Occident.

Juger, c'est toujours comparer. Le difficile est de savoir exactement avec quoi.

Si l'on pense ici à Rouen ou à Bordeaux, on est perdu. Les vieilles cités de chez nous sont nées du travail non seulement lent mais ininterrompu des siècles. Or les siècles, dès qu'on aborde le sud-est du continent, sont pleins de trous. Les premiers civilisateurs antiques ont reculé sous la poussée des barbares. Les vieux chefs moldaves ou va-

laques qui tentèrent orgueilleusement de ressouder, l'oreille tendue vers l'Europe, les tronçons brisés de l'épée de Byzance, ont manqué de temps pour s'affermir. Le pays, après eux, a sombré sous le joug fainéant de la Porte uniquement soucieuse de le faire suer au risque de le dessécher. Si le passé laisse des traces de son œuvre, il en est de même du néant.

Les Roumains, comme c'est leur droit et aussi leur devoir à une époque vouée à la propagande, souhaitent faire connaître au dehors l'étendue de leur effort. Rien ne le mettrait mieux en lumière qu'un album présentant côte à côte les vues des mêmes lieux, telles que les montrent les gravures du Second Empire et les photographies d'aujourd'hui.

Il ne faudrait pas oublier dans la série, en ce qui concerne Galatz, la lithographie où figurent dans la rue, depuis bordée de si belles pâtisseries, ces messieurs de la Commission européenne du Danube marchant dans l'eau jusqu'aux genoux, environ 1860. Qu'elle serve, en attendant, de cul-de-lampe à ce chapitre.

LA TRANSYLVANIE

LA TRANSYLVANIE

La Transylvanie est un monde. Mais c'est aussi un mot qui ne sert pas toujours à désigner la même chose.

Dans le cadre au moins de la propagande élémentaire destinée aux foules crédules, Budapest aurait facilement tendance à donner ce nom à l'ensemble des territoires auxquels sa défaite l'a contrainte à renoncer, en 1919, au profit de la Roumanie. Si épris qu'on soit de simplification, une telle définition est inacceptable. Ces territoires comportent, en effet, quatre régions distinctes : la Transylvanie proprement dite, la Crisana, le Maramurès et le Banat.

Les Hongrois sérieux le reconnaissent de bonne grâce. Mais, dans le but de faire croire à un public plus choisi qu'on a trop donné aux Roumains, ils se dépêchent vite d'embrouiller tout à nouveau en distinguant à leur tour entre la Transylvanie des plateaux et la Transylvanie de la plaine, autrement dit entre la partie du pays que leur ancienne administration appelait Transylvanie et les autres. Cette discussion est puérile, car il n'y a qu'une seule Transylvanie authentique, la Transyl-

LA TRANSYLVANIE

La Transylvanie est un monde. Mais c'est aussi un mot qui ne sert pas toujours à désigner la même chose.

Dans le cadre au moins de la propagande élémentaire destinée aux foules crédules, Budapest aurait facilement tendance à donner ce nom à l'ensemble des territoires auxquels sa défaite l'a contrainte à renoncer, en 1919, au profit de la Roumanie. Si épris qu'on soit de simplification, une telle définition est inacceptable. Ces territoires comportent, en effet, quatre régions distinctes : la Transylvanie proprement dite, la Crisana, le Maramurès et le Banat.

Les Hongrois sérieux le reconnaissent de bonne grâce. Mais, dans le but de faire croire à un public plus choisi qu'on a trop donné aux Roumains, ils se dépêchent vite d'embrouiller tout à nouveau en distinguant à leur tour entre la Transylvanie des plateaux et la Transylvanie de la plaine, autrement dit entre la partie du pays que leur ancienne administration appelait Transylvanie et les autres. Cette discussion est puérile, car il n'y a qu'une seule Transylvanie authentique, la Transyl-

vanie historique qui est connue depuis des siècles.

Les Romains, vainqueurs des Daces, y prennent pied en 107 et l'évacuent en 274 sous la poussée des barbares. Les indigènes, réfugiés dans les Carpathes ou les vallées du plateau transylvain, ne subiront plus, jusque vers 1075, aucune autre domination étrangère. C'est à cette époque qu'apparaissent, sur les confins de la province, les hordes asiatiques magyares qui en chassent, petit à petit, les princes roumains, lesquels franchiront la montagne pour aller fonder la Moldavie et la Valachie. La conquête est complètement achevée au milieu du quatorzième siècle.

En 1526, la Hongrie libre n'existe plus. Elle est tombée sous le double joug de l'Autriche et du Turc. La Transylvanie constitue alors non pas un vestige de l'ancien État, mais une principauté indépendante habitée en majorité par des Roumains et que dirige une noblesse magyare ou roumaine magyarisée. Cette indépendance ne cessera qu'en 1691. Grâce aux victoires du prince Eugène, l'Autriche s'empare en même temps de la partie de la Hongrie délivrée du Turc et de la Principauté, sans les considérer comme un pays unique ; ce que souligne encore la relative autonomie administrative accordée à cette dernière.

En 1848, les Magyars se révoltent. Le premier geste des magnats assemblés à Cluj, est de décider la réunion de la Transylvanie à la Hongrie en pleine opposition avec la volonté de la population roumaine dont les représentants, tenant leurs

assises non loin, à Blaj, protestent énergiquement contre cette annexion. L'étouffement de la rébellion par Vienne annule les effets du premier vote que la même Diète renouvelle en 1865. L'octroi, deux ans plus tard, de la constitution dualiste à la Hongrie décide, sous la pression de Bismarck, du rattachement de la Transylvanie au royaume. Les magnats reconnaissants ne l'oublieront pas en empêchant, en 1870, les vaincus de Sadowa de se porter au secours de la France.

En résumé, la Transylvanie a appartenu aux Hongrois d'abord, du milieu du quatorzième siècle au début du seizième, puis, en 1848, pendant quelques semaines et enfin de 1867 à 1918. De leur côté, les Thraces et les Daces, ancêtres des Roumains, en ont été les maîtres absolus depuis des temps immémoriaux jusqu'en 107. Leurs successeurs y sont encore demeurés complètement libres au cours de huit siècles, de 274 à 1075. Le prince Moldave Petre Raresh a possédé, au seizième, une grande partie du pays pendant une assez courte période, et Michel le Brave ne l'a gardé en entier qu'une unique année. Étienne le Grand a également détenu quelques châteaux de la Transylvanie centrale et, jusqu'à Mircea le Vieux, tous les princes valaques du quatorzième siècle ont exercé leur souveraineté sur les « pays » de Fàgàras et l'Amlas dans la Transylvanie méridionale.

Tels sont les faits qu'enseigne l'histoire et auxquels personne ne peut rien modifier.

Ce pays au passé complexe est habité par une

population encore plus complexe que se partagent quatre ou cinq races et six cultes principaux.

Les Roumains, orthodoxes et grecs unis, sont :

1 657 973 en Transylvanie ;
1 087 463 dans la Crisana et le Maramurès ;

les Hongrois calvinistes et les « Szeklers » catholiques, unitaires et aussi calvinistes :

826 796 en Transylvanie ;
429 076 dans la Crisana et le Maramurès ;

les Allemands luthériens et catholiques, la plupart qualifiés de Saxons :

237 366 en Transylvanie ;
83 226 dans la Crisana et le Maramurès ;

les Juifs :

65 123 en Transylvanie ;
102 042 dans la Crisana et le Maramurès (1).

(1) La propagande révisionniste hongroise groupant souvent ensemble la Transylvanie, le Maramurès, la Crisana et le Banat, il est intéressant de donner, d'après les dernières statistiques, les chiffres globaux de la population dans ces quatre provinces.

Roumains :		
3 206 261 (57,9 %)	I. Transylvanie :	1 657 973 (57,7 %)
	II. Crisana et Maramurès :	1 037 463 (59,9 %)
	III. Banat :	510 825 (54,4 %)
Hongrois et Szeklers :		
1 353 675 (24,4 %)	I.	826 796 (28,8 %)
	II.	429 076 (24,8 %)
	III.	97 803 (10,4 %)
Allemands (Saxons luthériens et Souabes catholiques) :		
543 622 (9,8 %)	I.	237 266 (8,3 %)
	II.	83 226 (4,8 %)
	III.	223 130 (23,7 %)

Les Juifs représentent la presque totalité du pourcentage restant.

Ces premières données sont indispensables à connaître avant de pénétrer en Transylvanie.

S'il ne s'y pose, comme dans toutes les nouvelles provinces, que de simples questions minoritaires, la propagande de Budapest tend à faire croire qu'il existe ici un véritable problème révisionniste. L'envie vous vient d'en être exactement informé. La flânerie se change en enquête. Sans renoncer au détail qui est toujours l'essentiel, on souhaite tâcher de sonder les âmes.

Si l'on ne s'éloigne pas des campagnes, purement roumaines, rien ne semble différent et pourtant l'air a quelque chose de plus grave, d'un charme moins direct mais qui séduit peut-être l'esprit davantage. Le paysan a souffert, a lutté et s'en souvient. Il se sent aujourd'hui le maître ou plutôt entend l'être. On ne lui arrachera pas son lopin de terre ni son bulletin de vote. Il a le sentiment de les avoir conquis. Les Hongrois l'ont durement traité, ont voulu lui ravir sa langue, le réduire en esclavage. Il a appris à résister. C'est déjà un citoyen. L'oppression aboutit partout au même résultat ridicule de fortifier ce qu'elle s'est en vain appliquée à détruire.

Une immense place nue, champ de foire et de Mars, avec une mince ligne de fiacres la coupant en son milieu, un grand café négligé qui fleure encore la campagne et devant lequel attend une sorte de vieille diligence jaune, telle m'apparaît, au bout d'une longue course en auto, par un matin

éblouissant, au cœur de la Transylvanie, la cité sainte d'Alba Julia que j'ai voulu visiter la première.

Ce n'est pas là son vrai visage. Cette petite ville est une grande ville qui fut la *Colonia Apulensis* des Romains, la résidence des princes transylvains. Elle compte plus de souvenirs que d'habitants ; on dirait qu'ils s'y bousculent si ces rues n'étaient pas si vides.

Il faut aller les évoquer au sommet de la colline que dominait la citadelle construite par le prince Eugène et où demeure toujours debout la cathédrale cistercienne de Saint-Michel qu'un méchant portail ajouté et ses sculptures trop usées n'empêchent pas d'être très belle. Elle a abrité les sarcophages du héros de la chrétienté du quinzième siècle, Jean Hunyad, et de son fils, le plus grand roi de Hongrie, issus d'une humble famille roumaine, les Corvin, du district voisin d'Hunidoara.

C'est ici que Michel le Brave ne fonda pas au propre un royaume, mais traça dans le ciel, d'un éclair fulgurant de son épée, les frontières de la Grande Roumanie qui vécut un instant de son souffle guerrier, disparut avec lui et ressuscita trois cent vingt ans plus tard.

Ville de grands souvenirs et de grandes foules ! Le Synode de 1700 a vu ici 200 000 Roumains embrasser l'union avec Rome. En 1848, la masse des révolutionnaires a gravi ses pentes ombragées de beaux arbres de mail provincial, soixante-dix ans avant que l'Assemblée d'Alba Julia, sous la garde

de ses légions militaires jaillies du sol de la Double Monarchie plus qu'agonisante, décréta, en présence de 130 000 paysans, l'union avec la Roumanie, annulant ainsi l'acte de la Diète de Cluj voté par une poignée de magnats. Le droit de disposer d'un peuple passait de ses seigneurs à lui-même

C'était donc bien en ce lieu que devaient se faire sacrer le roi Ferdinand et la reine Marie, mais non, peut-être, dans cette église dite du couronnement, d'un style pseudo-byzantin, énorme, lourde, construite trop vite, évoquant mieux le décor d'une fête pompeuse que le mémorable événement qui en décida.

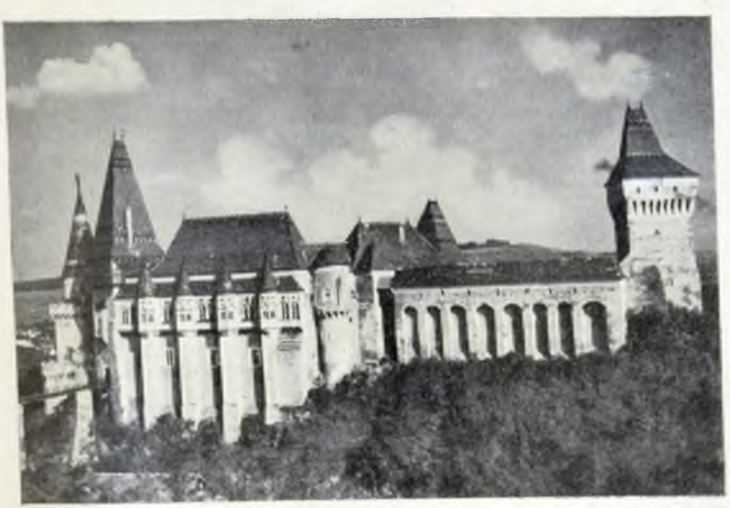
Je devais finir la journée dans les caves des anciennes vignes du comte Teleki. Les toasts que d'aimables amis y portèrent à la France, ne purent point offenser les ombres de cette vieille famille hongroise qui, depuis la fin du dix-septième siècle, a joué un grand rôle en Transylvanie. Un de ses ancêtres était lié avec Rousseau ; son petit-fils a été l'historien de l'époque de Hunyad, le frère de celui-ci, le représentant du gouvernement révolutionnaire à Paris en 1848. Il a connu Michelet et Edgar Quinet qui souhaitaient d'un cœur égal la liberté de sa patrie et des Roumains mais sans se douter de la suite.

CHEZ LES SAXONS

Quand on remonte, par une route fort jolie et même bonne, la vallée du Mures vers Sibiu, on commence, à une vingtaine de kilomètres d'Alba Julia, de traverser une suite de grands villages propres à l'aspect de bourgs avec souvent des restes de remparts ou une église fortifiée.

Les maisons de style allemand, bâties à égale distance les unes des autres et perpendiculairement à la rue, sont de pierre comme les murs et les porches cintrés sur les cartouches desquels sont gravés le nom du propriétaire et la date de son installation. Les hommes portent des feutres à larges bords, des tabliers bleus de jardiniers et de superbes moustaches retroussées. Le dimanche, ils se vêtent plus superbement de douillettes en peau de mouton brodées. Ils ont bonne et correcte allure, des airs calmes et posés. Ce sont les Saxons ou Sasses qui ne sont d'ailleurs pas du tout des Saxons. Il y a sept siècles qu'ils résident en Transylvanie.

Si l'on arrive de Muntenie par la magnifique vallée de la Barsa, on retrouve, en se rapprochant de Brasov, les mêmes villages et la même popu-





LE CHATEAU D'HUNEDOAR

BRASOV : L'ÉGLISE NOIRE



BRASOV : L'HÔTEL DE VILLE

lation. De hauts châteaux moyenâgeux s'élèvent au pied de la montagne : Râsnov et Bran. La reine Marie a aménagé avec goût ce dernier qu'entourent de délicieux jardins en spirales. Ce sont d'anciennes forteresses qui indiquent le rôle initial dévolu à ces immigrants étrangers appelés ici par les Hongrois, dès leur entrée dans le pays.

Ces prétendus Saxons sont d'origine mosellane. Leur dialecte contient encore beaucoup de tournures luxembourgeoises. Certains m'ont expliqué devoir leur nom aux éléments purement allemands, et en particulier saxons, qui se seraient joints, plus tard, à leurs premiers ancêtres venus de la région s'étendant d'Aix-la-Chapelle à Metz. La question a peu d'intérêt puisque tous, presque unanimement luthériens, demeurent non moins unanimement attachés par la langue, les goûts, les traditions et les idées à la culture germanique.

Leur « Université » est composée, outre quelques îlots épars, de trois groupes compacts, emmêlés néanmoins de villages roumains, dont le moins important, établi dans le nord de la Transylvanie, s'échelonne en direction de la Bucovine et les deux principaux à proximité de la Valachie. Ceux-ci ont pour centre respectif Sibiu et Brasov, situés l'un au carrefour des vallées de l'Olt et du Mures, l'autre au nœud des quatre plus vieux passages des Carpathes vers le sud.

Chargés par les premiers rois de Hongrie de la défense des frontières, ils en reçurent en échange des privilèges que l'Autriche leur maintint et grâce

auxquels ils furent à même de régler la circulation, dans les deux sens, des marchandises entre l'Europe centrale et l'Orient. Parmi ces chevaliers et ces marchands, se rencontraient aussi des agriculteurs et des artisans. La Transylvanie a commencé d'être occidentalisée au moyen âge par eux et non par les Magyars qui n'étaient alors que des barbares simplement mieux organisés que les autres hordes asiatiques. Les Saxons auraient pu être de bonne heure les civilisateurs du pays s'ils n'avaient vécu, comme ils continuent de le faire, si repliés sur eux-mêmes.

Jusqu'à la révolution de 1848, ils interdisaient aux Roumains de résider dans leurs cités et ne se montraient guère plus tolérants envers les Hongrois. Le village roumain prolongeait la ville hors les murs sans se confondre avec elle. Encore aujourd'hui, les Allemands vivent séparés du reste de la population. Il y a l'hôtel roumain et l'hôtel saxon, le café roumain et le café saxon. Telle pâtisserie de Sibiu, vendue récemment à un Roumain par un Saxon, a vu parallèlement se substituer à son ancienne clientèle saxonne une clientèle roumaine.

Les deux sociétés ne se pénètrent pas sans être le moins du monde hostiles l'une à l'autre. Le seul aspect des façades permet d'identifier à quelle race appartient sûrement le propriétaire. Ces Allemands, dans l'ensemble très aisés, ne se marient qu'entre eux et ont rarement plus d'un ou deux enfants pour éviter que leur héritage soit trop

divisé. Le style du mobilier qu'ils ont importé jadis avec eux, les armoires peintes couvertes de décors floraux, les lits bien garnis surmontés de hautes piles d'oreillers, les accessoires coloriés de la vie courante, se maintiennent encore dans la campagne s'ils tendent à disparaître comme les costumes de fête. Mais les grand'mères des jeunes femmes de Sibiu et de Brasov ont porté jusqu'à leur mort, même en ville, ces riches atours. Leurs petites-filles se parent toujours des lourds et beaux bijoux d'or qui les accompagnaient, souvent ornés de perles baroques coniques qui n'auraient de valeur que dans ce pays.

Sibiu, assise sur une colline, avec ses clochers élancés, sa grande place ancienne que n'abîme qu'un seul immeuble grossièrement somptueux de style austro-hongrois 1900, sa large artère principale aux boutiques soignées, est une spacieuse cité bourgeoise de province à qui les deux tours de ses fossés changés en promenade, les ruelles en pente plaquées à des débris de remparts, les armoiries fendues par le travail du temps au-dessus des vieilles portes, confèrent ses titres de noblesse. La montagne qu'habitent les pâtres roumains aux mœurs virgiliennes, forme son proche horizon.

Brasov, bâtie dans une étroite vallée, colle aux pentes boisées. Sa vieille « église noire », dont les siècles ont fini de laver les traces de l'incendie auquel elle doit son nom, a l'air, avec ses toits pointus, dès que le soir tombe, d'une colline de

pierre détachée par les Carpathes en sentinelle dans la ville. La statue de Jean Honterus, le réformateur de la Transylvanie, s'érige à ses pieds. L'Hôtel de Ville, trapu mais charmant, est planté non loin, de guingois, au milieu de la classique grande place. On a peint sur sa façade les armes de Brasov : une couronne posée à même une souche avec ses racines. Une légende raconte qu'un bûcheron la trouva oubliée dans la forêt par quelque prince en voyage. Ses maisons roses et vertes ont des façades de stuc cintrées, de petites fenêtres, des sculptures menues, des banderoles ornées de devises. On pense, dans le doux silence de la nuit, à certains vieux quartiers des cités hanséatiques, en pestant contre le manque de tact des ingénieurs suédois chargés de l'installation électrique et qui ont, de distance en distance, encombré la chaussée de cubes carrés en ciment abritant leurs transformateurs. Ils eussent pu être plus discrets.

Dans les deux villes, les enseignes, les affiches, les cartes des restaurants sont rédigées en roumain, allemand et hongrois. A Brasov, les Magyars hostiles, suffisants, qui se choquent quand on ne leur répond pas en leur langue dans les administrations publiques, sont 25 000, les Saxons, 13 300 et les Roumains 19 300. A Sibiu, la proportion est différente. Les Saxons tiennent la tête, serrés de près par les Roumains et quatre fois supérieurs en nombre aux Hongrois. Si Brasov est une place de commerce demeurée importante,

Sibiu a un peu le rang de capitale de la « nation saxonne ». Elle en est le principal centre de culture. Chaque année, des professeurs du Reich viennent enseigner dans l'Université populaire qu'elle entretient.

Le baron Samuel de Brückenthal, favori de Marie-Thérèse et gouverneur de la Transylvanie, lui a légué son palais, ses collections et sa bibliothèque qui est fort riche. Le salon, décoré de belles tapisseries de l'époque, mériterait d'être mieux présenté. Débarrassé des « croûtes » qui l'encombrent, le musée serait sans doute le plus intéressant musée baroque de l'Europe. Les Saxons en sont très fiers. On parcourt avec agrément les salles du petit musée local installé dans le même bâtiment où, parmi différents plans et souvenirs, se remarquent les enseignes des anciennes corporations qui, dans des boîtes vitrées, enfermaient, pareils à d'amusants joujoux, les modèles des marchandises qu'on vendait dans la boutique.

Il faut aller ensuite visiter l'imposant musée ethnographique de l'*Astra*, inauguré en 1905 par cette forte association culturelle des Roumains de Transylvanie dont l'activité, à ce moment, excita l'inquiétude du gouvernement de Budapest. Mais on chercherait en vain ici un témoignage de la culture magyare. L'influence des Hongrois fut toujours nulle à Sibiu, même sous leur domination. Ils se contentaient d'y tenir garnison.

Un matin que je flânais dans le marché aux légumes et aux fleurs, j'aperçus, se dirigeant vers

la cathédrale, un extraordinaire cortège qui débouchait de la grande place et qu'on eût cru sortir du passé. Une douzaine de paysans en vestes croisées et de messieurs aux figures cléricales, tous coiffés du chapeau à larges bords, défilaient d'un pas martial, le buste bombé mais sans raideur, précédant trois personnages revêtus chacun d'une longue toge plissée dans le dos d'une façon très compliquée, et portant une archaïque toque de velours noir à cornes. C'étaient l'évêque et ses assesseurs qui, dans le curieux costume des clercs du moyen âge, se rendaient à l'intronisation d'un pasteur, escortés des membres du conseil paroissial.

Ce prélat qu'une partie de ses coreligionnaires accusent d'être d'origine polonaise, et, par ce fait, un non authentique allemand, s'est élevé dernièrement avec vigueur contre la mainmise que les dirigeants saxons, gagnés à l'hitlérisme, voulaient mettre sur son église dotée de traditions et d'une autonomie séculaires. Il est allé jusqu'à menacer de destitution les chefs de congrégations religieuses qui adhéreraient au mouvement national-socialiste. La vieille unité saxonne s'en est trouvée compromise. Des tractations se sont ouvertes qui ont abouti à un arrangement reposant sur les bases suivantes : dans toutes les questions qui relèvent du domaine du culte au sens le plus étendu du mot, les organes ecclésiastiques se conformeront rigoureusement aux prescriptions des statuts et aux ordres émanant de l'évêque et du consistoire. Dans

toutes les autres questions, les organes ecclésiastiques, de l'évêque au bedeau, devront se régler d'après les instructions reçues de la direction politique saxonne. Mais la querelle, au fond, n'est pas finie.

Sur un point, l'accord n'a pas été entamé : les Saxons sont résolument opposés au révisionnisme magyar. Dans une importante réunion des principaux chefs allemands de Transylvanie, du Banat, de Bucovine, de Bessarabie et même du Vieux Royaume, les discours prononcés et les motions votées l'affirment avec la plus grande énergie. Le délégué transylvain a ainsi déclaré : « Notre incorporation à l'État roumain a décidé de notre sort. L'histoire ne saurait revenir sur ses pas et nous ne croyons pas au retour de ces territoires à la Hongrie. La violence serait seule capable de le faire et nous sommes convaincus que la Roumanie serait en état de s'y opposer. »

Et la motion de clôture se termine par ces affirmations : « Sous l'égide de cette patrie (la Roumanie) que nous faisons nôtre et dont nous entendons respecter les lois, nous poursuivons la solidarité de tous les fils de l'Allemagne. Notre situation, au voisinage des frontières, fait de l'intangibilité de celles-ci le plus impérieux de nos devoirs civiques. Nos forces sont au service de la consolidation nationale et nous apportons notre pierre à l'édifice commun pour la prospérité future de la Roumanie. »

Si l'on veut bien se rappeler que les Allemands

sont en Transylvanie 237 266 d'un niveau généralement élevé, les non-révisionnistes, Roumains et Saxons, constituent ainsi dans le pays une masse de 2 millions d'individus contre 826 796 Hongrois. Mais tous ces Hongrois-là sont-ils vraiment révisionnistes comme l'affirme la propagande de Budapest?

LES SZEKLERS

Entre les établissements saxons de Sibiu et de Brasov, étroitement enchevêtrés aux villages roumains, et l'ancienne frontière moldave, s'étend, au plus loin donc de la Hongrie actuelle, l'assez vaste territoire des Szeklers que les Roumains appellent Sicules, en majorité catholiques et qui sont quatre cent cinquante mille.

Leur origine est encore mal définie. Eux-mêmes se prétendent les descendants directs des Huns d'Attila ; ce qui indiquerait une très proche parenté avec les Magyars. Leurs ancêtres semblent avoir été des gardes-frontières envoyés ici par les premiers Arpad dont, à l'époque de la pénétration, ils durent constituer l'avant-garde. Sont-ils arrivés avant ou après les Saxons? Il est probable que ce soit après. En tout cas, ils ne sont pas les premiers occupants de la contrée. Les Daces latinisés y étaient présents quand ils s'y installèrent.

Leur dialecte, leurs mœurs, et surtout leur foi, les distinguent des autres Hongrois. Ils formaient jadis, avec ceux-ci et les Saxons, une des trois « nations » de la Transylvanie. S'il est incontestable que leur fond est de race hongroise, ils n'ont

pas l'esprit hongrois. Ils ne s'entendirent jamais très bien, à cause de ses tendances unitaires, avec le gouvernement de Budapest contre qui ils défendaient leurs privilèges. Dans leurs rangs, figurent beaucoup d'anciens Roumains qui s'agglomérèrent jadis à eux. Le processus de dénationalisation des Roumains a été, en effet, très fort dans cette région de 1867 à 1914. Il est curieux de constater qu'ils se sont toujours sentis étrangers à l'État hongrois, tandis que la Moldavie et la Valachie exerçaient sur leur esprit une attirance extraordinaire qui s'est traduite, à toutes les époques et jusqu'à la guerre, par des émigrations souvent massives au delà des Carpathes. La plaine, plus riche que leur sol, les tentait sans qu'ils aient pensé à orienter leur mouvement du côté de l'ouest.

Un savant hongrois, M. Michel Szoke, qui a beaucoup étudié les Szeklers, écrivait en 1912 : « Ils s'imaginent que la Hongrie est un pays aussi montagneux que les districts de Ciuc et de Trei-Scaune. Ils connaissent à peine Szeged ou Debreczen au lieu que les noms de Bucarest, Braïla, Sinaïa sont familiers même aux enfants qui jouent dans la poussière. » M. Roland Hégedüs, ancien ministre des Finances de Hongrie, remarque, dans un travail très documenté paru sur le même sujet en 1902, que les Szeklers appellent la Moldavie : *belföld*, « pays de l'intérieur » ou « patrie », et la Hongrie : *varmégye* c'est-à-dire « district », « autorité administrative ».

Il n'en serait pas moins absurde de considérer tous les Szeklers comme des Roumains même s'ils ont été Roumains. Mais il est aussi ridicule de les nommer « le plus généreux rameau de la nation hongroise » quand, justement, ils se sont perpétuellement entêtés à vivre en marge de cette nation, au point, sans qu'y contredisent leurs anciens maîtres, d'en former une distincte. Ils n'ont vraiment de commun avec eux que la langue. Leur catholicisme démontre combien ils furent attachés, au cours des siècles, à leur isolement, La réforme ne les atteint que très peu et la religion orthodoxe n'aura pas non plus de prise sur leurs âmes. Ils ont l'esprit de tribu mais non l'idée moderne de patrie.

Ce sont de durs travailleurs ordonnés dont les villages monotones avec leurs maisons uniformes, rappellent la tristesse des corons ou des quartiers de cavalerie. Leur accueil est réservé et leurs visages sont fermés. Les Hongrois les représentent à la fois comme inassimilables, et c'est très exact puisqu'ils ne les ont pas assimilés, et comme une élite torturée d'être en contact avec un peuple inférieur, ce qui est faux, les seuls éléments dont ils consentent à se rapprocher, sans rien abandonner, du reste, de leur personnalité primitive, étant précisément les pâtres et paysans roumains, c'est-à-dire les uniques gens qui mènent une vie identique à la leur.

Voir en eux des Hongrois pareils aux authentiques Hongrois et se lamentant sur la perte de leur patrie, est une erreur qui saute aux yeux. Leur

particularisme fort ancien leur interdit une position aussi nette. Mais le révisionnisme de Budapest est obligé de se cramponner à ce peuple, quelle que soit son opinion sur la question, pour la raison que, sitôt sorti des territoires saxons et du pays des Szeklers, on ne rencontre plus, jusqu'à la frontière hongroise, de Magyars que dans les villes et à leurs abords. Ces îlots, relativement en soi insignifiants, sont perdus au milieu d'une immense foule de paysannerie roumaine qui déborde même les limites du royaume. Retrancher les Szeklers de l'ensemble de la population que revendiquent les révisionnistes, c'est la réduire de plus de la moitié et transformer ainsi totalement le problème transylvain.

Les Szeklers ont toujours été des minoritaires. Ils le furent avant que le mot ne reçût la consécration officielle des traités. Ils le restent et le seraient sous n'importe quel régime. Telle est la conclusion impartiale qu'on emporte après les avoir visités et interrogés.

A chaque fois que je leur disais sciemment d'un ton détaché : « Vous autres Hongrois », ils me répondaient, les talons joints, immobilisés dans une raideur quasi militaire en tournant la tête lentement de droite à gauche :

— Nous ne sommes pas Hongrois ; nous sommes Szeklers, d'une voix bien polie mais catégorique.

CLUJ

Cluj était, avant la guerre, la capitale de la Transylvanie. Simple chef-lieu de préfecture, elle en est toujours la ville essentielle. Les Hongrois continuent d'y être en majorité. Leur nombre s'est même un peu accru. De 50 700, il est passé à 54 800, tandis que les Roumains qui ne représentaient naguère qu'une minorité infime : moins de 8 000 habitants, sont maintenant 35 000. Le phénomène se reproduit partout avec une égale intensité. La prédominance de l'élément magyar s'affaiblit progressivement dans les centres urbains qui sont les derniers refuges de l'activisme minoritaire dont la presque unanimité des dirigeants, souvent sans troupe, appartiennent aux classes noble, bourgeoise et intellectuelle.

Cluj était la résidence favorite des magnats sous la Double Monarchie. Soucieux de leur tranquillité, ils s'étaient opposés à l'installation de lignes de tramways dont le bruit aurait dérangé leur sommeil tardif. Le Hongrois riche a le goût du luxe, de la dépense et du plaisir. Aux temps de la prospérité, il s'y livrait avec sa fougue ordinaire.

Un ou deux cabarets offrent peut-être, certains soirs, un dernier reflet de cette exubérance joyeuse. Mais ce n'est pas l'impression générale, plutôt sérieuse, qui se dégage de cette ville qu'on devine tout de suite policée et où j'ai joui du plaisir de sociétés agréables. Les Saxons l'ont fondée comme tant d'autres. Ils y ont laissé une belle cathédrale gothique au centre d'une place régulière et quelques vieilles jolies maisons, dont plusieurs à balcons datent des Autrichiens. Les Hongrois, par la faute du mauvais goût de l'époque qui les vit dominer ici, y ont ajouté des immeubles d'un modernisme démodé. Une élégante promenade plantée de grands arbres longe le Somes. On y rencontre le matin quelques cavaliers.

L'ami qui m'accompagne, me montre l'église unitaire du dix-huitième siècle avec l'inscription : « Au seul Dieu. » Cluj posséderait l'unique évêché de cette secte qui compte le plus d'adeptes en Angleterre et aux États-Unis. Ils sont à peine vingt mille en Transylvanie. C'était, néanmoins, une des quatre confessions reconnues par les autorités jusqu'en 1848. Les sanctuaires orthodoxes n'étaient que tolérés ; ils se dissimulaient au fond des cours et hors des murs de la ville. Des démolitions en ont dégagé un petit, humble, à l'aspect encore peureux.

Le soir, dans les cafés de second ordre, s'assemblent les Juifs. A toutes les tables, on joue aux tarots ou au remi, qui est une sorte de mah-jongg dont les figures sont remplacées par des

chiffres. Cette population n'a pas le monopole du commerce que leur disputent avantageusement les Arméniens établis depuis longtemps à Cluj.

Les Hongrois avaient, dans cette capitale de province, une université réputée que les Roumains ont mis leur point d'honneur à maintenir, agrandir, prolonger de diverses fondations de haute culture dont une n'y aurait pas obtenu alors droit de cité. Elle porte le nom étonnant de « musée de la langue ».

Ce centre d'études philologiques, dirigé par l'éminent professeur Sextil Puscariu, se consacre à la préparation d'un grand dictionnaire roumain, le premier conçu sur des bases scientifiques, et à l'établissement d'un atlas linguistique. Cinq lettres du dictionnaire, qui ne sera pas achevé avant une cinquantaine d'années, ont déjà paru. L'atlas sera prochainement terminé. Les isogloses des nouvelles provinces démontreront, une fois de plus, que l'ancienne frontière n'était pas une frontière linguistique.

C'est en Transylvanie que naquit, à la fin du dix-huitième siècle, le mouvement latin. Les progrès de l'église uniate avaient multiplié les contacts avec l'Occident. Les Hongrois, de leur côté, doutaient ironiquement de l'origine latine du roumain à cause des nombreux mots slaves, allemands, turcs et même magyars qu'on y rencontre et qui ne sauraient altérer vraiment ce caractère puisqu'ils ne représentent qu'un dixième du vocabulaire usuel et que la syntaxe et la mor-

phologie sont également, dans l'ensemble, d'origine latine. Trois érudits : Maior, Micu et Sincai, s'attaquèrent au problème auquel leurs élèves tentèrent d'apporter une solution absurde en remplaçant par des termes latins les termes étrangers. Vers 1850, ces curieux réformateurs passèrent dans le Vieux Royaume où leurs théories obtinrent du succès et recrutèrent des adeptes. Le mouvement allait s'achever dans le ridicule. Deux de ces messieurs, Massimu et Laurianu, publièrent un dictionnaire en deux volumes dont des pages entières reproduisent, sans tenir compte de l'usage, le dictionnaire latin. La bêtise de l'ouvrage, qui comportait un glossaire des mots étrangers fautifs remplissant tout un troisième volume, éclata aux yeux des gens de bon sens. Une langue ne se fabrique pas et il n'en est aucune qui n'ait rien emprunté aux voisins.

Le seul résultat utile de ces efforts aura été de substituer les caractères latins, dont l'emploi fut rendu obligatoire en 1862, aux caractères dits cyrilliques, lesquels, comme on sait, comprennent surtout des majuscules grecques et un très petit nombre de lettres tirées du véritable alphabet inventé par Cyril. C'est de cette façon qu'on écrit encore le roumain dans la république soviétique moldave au delà du Dniester.

J'ai lu dernièrement, sous une plume française, que les Magyars, en abandonnant la Transylvanie, s'étaient vus dépossédés des « centres intellectuels les plus riches de la culture hon-



LE CHATEAU ROYAL DE BRAN



BAIA MARE

SATU MARE

groise ». Le pluriel est de trop, car il n'y en a jamais eu d'autres que Cluj. Le blâme, ainsi adressé aux rédacteurs du traité, serait peut-être justifié, à ce détail près, si les Roumains avaient laissé tomber en désuétude l'Université d'un caractère plutôt scientifique. Or c'est tout le contraire qui s'est produit.

Est-ce à nous vraiment de regretter que sa bibliothèque se soit accrue de 196 376 volumes dont une notable partie sont des ouvrages français, alors que nous y étions fort mal représentés avant la guerre? Le même établissement renferme une très riche collection de gravures, estampes, lithographies, images et médailles se rapportant à l'histoire de la Roumanie et des Roumains, parmi lesquelles figurent quantité d'œuvres de nos artistes, dont d'autres soulignent l'importance du rôle joué par la France à l'époque de la fondation des Principautés Unies. Cette propagande qui ne nous a rien coûté, si elle a ruiné totalement le généreux donateur aujourd'hui dans la misère, est-elle de nature à nous affliger? Devons-nous également nous offusquer que, dans les cliniques créées par les Hongrois et qui fonctionnent aussi bien que de leur temps, les nouveaux médecins et chirurgiens préfèrent tourner les yeux du côté de Paris que de Berlin? La prétendue culture hongroise, dépourvue d'originalité, était toute imprégnée du germanisme le plus prussien. Ce recul devrait nous réjouir unanimement. Il paraît que non à en croire l'auteur étourdi de la petite

phrase que je citais tout à l'heure. J'avoue n'y rien comprendre.

Cluj n'a pas périclité depuis quinze ans ; elle a grandi. Qu'on interroge à ce sujet les plus renommés mathématiciens du Continent qui rangent, parmi leurs pairs, un ou deux professeurs de son Université. La science ni la culture ne sont le privilège d'aucun peuple. Il y a des domaines où la politique devrait avoir la décence de ne point pénétrer et des limites qu'on ne lui voit pas franchir sans dégoût.

BAÏA MARE

Les paysans des environs de Cluj, même en cette fin de novembre dont les ciels de suie annoncent la neige prochaine, portent de hauts chapeaux de paille gansés d'un jaune doré. On les rencontre jusqu'à Dej et Baïa Mare, à la limite du Maramurès.

Quel mélange de costumes quand on remonte vers le Nord ! Ce sont ceux des Hongrois d'abord, que le *puszta* et leur métier de gardiens de troupeaux ont rendus cavaliers. Tous ont de solides bottes et de collantes culottes en lustrine noire couvertes de minces brandebourgs, comme les pantalons de hussards. Leurs épouses ont des jupes rondes d'un bleu cru avec des tabliers à fond noir ornés de grosses fleurs vives. Parmi la grande masse des Roumains, quelquefois un paysan vous apparaît vêtu d'un sombre gilet croisé, ce qu'il appelle « s'habiller à l'allemande ». Les derniers Saxons ne sont plus très loin. Parce que l'hiver approche, les femmes s'enferment dans des capes assez courtes de grosse laine à longs poils qui donnent l'impression qu'elles ont passé la tête dans une ruche blanche et grise aux tons sales.

Les maisons recommencent d'être peintes du même bleu qu'en Moldavie et en Bessarabie. C'est que nous obliquons vers la Bucovine. La tuile se mélange sur les toits au chaume et aux bardeaux. Voici venir sur la route des oies goitreuses qui seraient des oies russes. A de trop lointains intervalles, se découvre, entre les arbres, une exquise église roumaine de bois noircie ou dorée par les siècles et qui reproduit, avec une modestie harmonieuse, les formes des nefs, des absides et des clochers gothiques. Certaines, telle celle de Cuhea qui ne s'effacera plus de mes souvenirs, sont de purs chefs-d'œuvre. Le bûcheron s'y révèle le disciple imprévu de Villard de Honnecourt dont il n'a pourtant point feuilleté le fameux *album*.

Dans un repli de la montagne, en vingt villages, vivent les derniers Daces au nombre de dix-huit mille. Ils portent le costume roumain, les cheveux longs, la moustache tombante et un chapeau un peu pointu. Un poignard — détail qu'a signalé Ovide — est passé dans leur ceinture. Lorsque l'amour échauffe leur cœur, ils en jouent facilement. Leurs danses sont très particulières. Ils s'avancent de front, martèlent le sol à coups de talon, virevoltent et recommencent. Ils en sont restés quasi à l'âge de bronze, ont pour les autorités le même respect que leurs ancêtres vouaient aux chefs et, habitués à payer tribut, acquittent les impôts avec une régularité exemplaire et presque du plaisir. Se jugeant de race supérieure,

ils ne se marient qu'entre eux et s'estimeraient déshonorés d'épouser une fille d'un village qui ne fût point Dace. En somme, ils sont tellement roumains qu'ils finissent par ne plus l'être. Le voyageur se sent soudain de leur famille. Tant de choses alertent son esprit que, plus il visite ce pays, plus il acquiert la conviction qu'il ne le connaîtra jamais à fond.

Sighet est l'insignifiante capitale du triste Maramurès. De style hongrois et polonais, elle est surtout une cité juive. Les deux tiers de ses habitants exhibent la lévite crasseuse, la barbe qui doit l'accompagner et les plus gigantesques papillotes que, de mémoire d'Israël, on ait roulées dans les ghettos. Ces Juifs sont tous sortis de la Galicie voisine. Ce serait, vous soutiennent les connaisseurs, la pire race de cette race bien que leur air abominablement pauvre inspire plus de pitié que de méfiance.

Sans renoncer à l'usure ni à leur rage de commercer, ils se mêlent davantage à la vie de la campagne. Quelques-uns bêchent la terre tandis que d'autres, parfois vêtus d'une cocasse tenue de pâtre qui leur donne une mine encore plus désenchantée, vont, de village en village, ramasser les bêtes à vendre pour les conduire à pied jusqu'en Tchécoslovaquie dont la frontière est à deux pas.

Le Maramurès, dur sol, possède une seule richesse : le sel, qui a attiré les Anciens, puis les

Hongrois, comme les a tentés l'or de la région de Baïa Mare. Dans cette ville très fréquentée en été par les touristes, à cause de la beauté du site, le Juif déjà se dilue dans une masse de Magyars et de Roumains qui le dépassent en nombre et en propreté.

L'hôtel qui m'y attend sur l'éternelle place carrée où les paysans viennent offrir leurs produits, ressemble, par l'entrée, à une gare de funiculaire. On y trouve réunis, dans un décor dépouillé de tout luxe et d'un confort rudimentaire, les principaux éléments d'un grand palace habillé à la villageoise.

Sur le hall vaste et sombre aboutissant à un théâtre-cinéma, s'ouvrent un débit de tabac et un bureau de voyages dont le rôle se réduit à vendre des billets d'autobus. Un cabaret répugnant précède un café presque convenable auquel fait suite un restaurant assez soigné d'où l'on accède, par un escalier de perron, à une salle de jeux du genre tripot. Des pontes anxieux y placent, à cheval sur deux cartes, une pièce de dix lei (environ 1 fr. 50). Tous les plaisirs qui peuvent tenter les visiteurs, sont ainsi à portée de sa main. Pour finir de le satisfaire, des tableaux qui cherchent leurs amateurs, pendent aux murs de la salle à manger comme dans les établissements de Montparnasse. Baïa Mare est, en effet, le siège d'une académie de peinture fondée, il y a une trentaine d'années, par des paysagistes hongrois qui continuent d'y travailler. Il y aurait, paraît-il, une

école de Baïa Mare, quelque chose, m'a-t-on confié, comme l'école de Barbizon. En regardant les toiles exposées, on s'explique très bien pourquoi elle n'a pas beaucoup fait parler d'elle.

L'authentique célébrité de la région n'est due qu'à l'or qu'on en tire depuis les temps les plus reculés. Les Thraces et plus tard les Romains, n'étaient capables que d'extraire l'or natif, lequel semble avoir complètement disparu. Si l'on en découvre à nouveau, ce ne pourra être que dans les filons noyés parce que les Anciens ne descendaient jamais dans l'eau. Ils ne creusaient pas non plus de galeries. Ils se contentaient d'ouvrir dans la montagne, des entonnoirs toujours visibles d'une vingtaine de mètres de circonférence. On ne traite aujourd'hui que la terre aurifère, isolée d'abord de la roche concassée par le procédé chimique de la flottaison, puis fondue au four pour être dépouillée successivement du plomb, de l'antimoine, du zinc et des parties de cuivre qu'elle contient, afin d'obtenir une boue noire ne renfermant plus que de l'or et de l'argent séparés ensuite électriquement.

La teneur en or de la terre étant de 8 à 10 grammes à la tonne, on se formera une idée de la quantité qu'il faut travailler pour arriver au chiffre annuel de 4 000 kilos d'or. La Roumanie se place ainsi au second rang des producteurs européens du précieux métal après la Russie et avant la France qu'elle ne dépasse que de 500 kilos, l'Espagne, la Tchécoslovaquie et enfin l'Allemagne et la Yougoslavie.

Il y a environ deux siècles que des Français se sont installés ici pour se consacrer à cette industrie maintenant assez peu rémunératrice. Ils s'en sont retirés progressivement. Sur les sept mines en exploitation, nous n'en avons plus qu'une en toute propriété et une seconde par moitié avec des Suisses. Une société roumaine et l'État possèdent les autres.

Si l'or fait vivre ici une quantité d'ingénieurs, d'ouvriers, de bureaucrates et de policiers aussi, chargés de la surveillance, Baïa Mare ne brille point de son éclat et l'on n'y respire pas non plus la fameuse fièvre qu'il donne et dont parlent les meilleurs auteurs.

TROIS VILLES

La voie directe qui conduit du Maramurès au Banat passe par Satu Mare, Oradea et Arad, situées chacune à 10 ou 20 kilomètres de la frontière hongroise. On ne doit pas que les traverser : il faut s'y arrêter.

Les trois villes, assez importantes et qui se ressemblent beaucoup, sont agréables, ordonnées, aérées. Le visiteur y jouit d'un confort normal, mais c'est à peu près tout ce qu'il y trouve.

La magyarisation de la Transylvanie a commencé vers 1870. Elle a donc coïncidé avec la période de grande prospérité européenne dont les années d'avant guerre annonçaient déjà le déclin, et avec un abaissement général du goût qui se manifestait particulièrement dans les constructions. Les Hongrois, de plus, et de leur propre aveu, ne sont pas artistes. Ils ont le sens de l'administration et, par conséquent, de l'urbanisme, mais non celui de l'architecture. Les immeubles tarabiscotés de Pest le prouvent. Ils se sont inspirés ici du même style hétéroclite allemand et ont tenté de copier, à leur manière qui n'est point

légère, les charmants cafés de Vienne. En voulant en exagérer l'élégance, ils sont tombés dans le clinquant. Sans les églises élevées par les Saxons et les Autrichiens, on perdrait son temps, ce qui serait la seule façon de l'employer, à chercher ce qu'on pourrait bien voir.

Les Roumains ont bâti à Satu Mare une imposante cathédrale uniate et transformé, à leur habitude, la grande place pierreuse en un magnifique jardin. Ils ont encore créé, dans les faubourgs, de vastes ateliers destinés à la construction et à la réparation des wagons où j'ai retrouvé, comme la veille à Baïa Mare, le même type sympathique de jeune ingénieur qui m'aura, décidément, frappé partout.

Oradea, siège de trois évêchés, catholique, uniate et orthodoxe, est peut-être la plus séduisante des trois cités. Les quartiers du centre évoquent assez la douceur artificielle et la grâce affectée des villes d'eaux. La place du théâtre a le cachet d'une petite capitale de principauté et, le soir, l'envers des vieilles maisons jaunies, baignant dans les eaux du Cris, font un joli effet. On pense vaguement aux bords de l'Arno à Florence.

Une curiosité de l'endroit est l'Hôtel Park, le plus luxueux de la Roumanie et le plus chaste de l'Europe, qui occupe l'emplacement de l'ancien palais des comtes Bethlen. Le fond de la décoration, jusqu'aux volets, est du mauve le plus suave. L'or y abonde aussi. L'escalier aux murs

ornés de feuilles de cuivre, d'azalées plâtreuses et de papillons d'argent, imite à s'y méprendre les couvertures en carton repoussé des carnets de bal de mon enfance. Une porte de drap rose encadrée de baguettes blanches ouvre sur chaque chambre pleine de tapis anciens authentiques. Des tableaux et de riches broderies sous verre garnissent les cloisons. Les doubles rideaux, d'un orientalisme somptueux, eussent fait le ravissement d'une courtisane du Second Empire, comme l'édredon chinois du lit et ses oreillers à dentelle. On a l'impression d'être dans une maison de rendez-vous. Il suffirait de le dire pour être jeté dehors car la direction entend que la vertu soit honorée en ce lieu. On n'y admet, dans la même chambre, que deux personnes de sexe différent dont les passeports établissent qu'elles sont unies par les liens sacrés du mariage. C'est au point qu'on en a refusé naguère l'accès à un grand personnage du pays accompagné de sa maîtresse.

Les deux frères Vaiszlovich, qui ont fondé la maison, avaient la passion de l'industrie hôtelière comme d'autres celle de la numismatique. Ils ont dépensé sans compter pour installer leur établissement et le souci du gain ne les a jamais préoccupés. Le dernier survivant, patriote hongrois exalté, s'est montré si insolent à l'égard des autorités qu'il a fallu finir par le mettre en prison. Mais le portier qui le remplace, demeure fidèle à la consigne

et c'est d'un œil réprobateur qu'il vous voit rentrer à minuit. « Quel débauché ! » doit-il penser.

Arad, en dépit de sa population un peu plus faible, a mieux l'aspect d'une grande ville. Elle est du même style dit magyar, avec des restes d'Autriche. La classique place devant le théâtre s'orne d'un socle vide. Il supportait, avant la guerre, le monument dédié aux martyrs de la révolution de 1848. Les Roumains, à qui il rappelait de fâcheux souvenirs, l'ont retiré et déposé dans un magasin. Le gouvernement de Budapest le leur a réclamé en même temps que les cendres de ces généraux fusillés, conservées dans des boîtes en forme de cercueil au Palais Culturel. Le gouvernement de Bucarest ne consentirait à les rendre que s'il récupérait en échange certains objets lui appartenant, détenus indûment par la Hongrie. Tandis qu'on discute ainsi, les pauvres martyrs, relégués dans une sorte de coffre-fort, attendent philosophiquement, oserai-je dire, qu'on ait décidé de leur sort.

Dans ces trois villes, comme à Cluj où les Hongrois restent nombreux, le voyageur constate — détail d'un genre moins funèbre et, sans qu'on le soupçonne d'abord, beaucoup plus intéressant — que, sauf un ou deux soirs par semaine, les cafés sont presque vides. C'est que tout le monde préfère aller au club.

Les clubs sont nés du traité de paix. Chacun avant se connaissait dans ces cités provinciales. L'afflux

des Roumains, dès le changement de régime, modifia radicalement la situation. Dans les endroits publics, personne ne savait plus qui étaient ses voisins. Les Hongrois se méfiaient ; les autres ne se sentaient point non plus en confiance. On ne se parlait qu'à voix basse ; ce qui n'est pas dans le caractère des deux races. Les clubs qui sont, en somme, des cafés privés comportant des salles de jeu et de danse, voire un petit théâtre, effectuèrent un indispensable triage. Les gens s'y groupèrent selon leur profession ou leurs goûts, leur fortune ou leur rang, mais sans distinction de nationalité d'origine. Les représentants de chaque camp oublient ici leur antagonisme politique. Les relations sont correctes et, sur ce terrain mondain, très souvent même amicales. L'amour enfin n'en est pas exclu et les mariages mixtes sont fréquents. Dès que vous êtes mis au courant, il ne vous surprend plus d'y rencontrer tel journaliste révisionniste qui, quelques heures auparavant, déblatérait devant vous contre l'État roumain, en train de jouer au bridge ou de plaisanter avec un colonel ennemi et son épouse, avant de tirer de sa poche un carnet pour fixer la date d'un dîner à prendre en commun.

En écoutant discourir à Budapest les propagandistes officiels, je ne me serais jamais douté que des rapports aussi cordiaux fussent possibles entre ces irréductibles adversaires et justement dans ces trois villes, englobées dans la fameuse ligne Rothermere, dont la Hongrie, sans renoncer au

reste de la Transylvanie, réclame de rentrer tout de suite en possession.

Avant la guerre, le fait est indéniable, la grosse majorité de la population de Satu Mare, d'Oradea et d'Arad était hongroise ou, plus exactement, hongroise et juive magyarisée. Mais, autre fait indéniable, la campagne qui les entoure et même souvent au delà de la frontière, est profondément roumaine. La solution adoptée par les rédacteurs du traité de Trianon apparaît aujourd'hui à un observateur impartial, la moins illogique, le mélange des races empêchant d'en choisir une impeccable. Et pourquoi?

D'abord, parce que les ruraux sont, dans l'ensemble de ce territoire, de beaucoup les plus nombreux. Ensuite, parce que l'absence antérieure de forts éléments roumains dans ces villes est dû à des causes anormales. La politique de Marie-Thérèse et de ses successeurs leur interdisait l'accès de la cité. Ils ne purent s'y installer que vers le milieu du dix-neuvième siècle et n'y progresser que jusqu'à l'établissement de la domination magyare, laquelle s'appliquait avec succès à les en éloigner en prenant, en faveur des Hongrois et des Juifs, de telles mesures de protection économique qu'ils ne pouvaient s'y maintenir. Dès que celles-ci ont été supprimées, les choses ont parallèlement changé. Les chiffres l'établissent.

En 1910, date du dernier recensement hongrois,

la situation se présentait ainsi dans les trois villes :

Satu Mare,	Roumains	1 000
—	Hongrois	33 100
—	Souabes	700
Oradea,	Roumains	3 600
—	Hongrois	58 400
—	Souabes	1 400
Arad,	Roumains	13 300
—	Hongrois	47 300
—	Souabes	4 400

Le plus récent recensement roumain de 1930 a donné les résultats suivants :

Satu Mare,	Roumains	13 900
—	Hongrois	30 300
—	Souabes	700
Oradea,	Roumains	20 900
—	Hongrois	55 000
—	Souabes	1 100
Arad,	Roumains	28 500
—	Hongrois	41 200
—	Souabes	4 600

Les Roumains ont augmenté en nombre parce qu'ils ont à leur disposition, dans les masses paysannes, un réservoir où ils peuvent puiser continuellement, tandis que les Hongrois ont vu leur force s'amoindrir parce qu'ils ne disposent précisément pas de cette ressource indispensable. Le temps travaille donc contre eux et pour leurs adversaires.

Ils l'avaient déjà compris bien avant la guerre.

Au cours des cinquante et une années pendant lesquelles la Hongrie a formé, sous le sceptre des Habsbourg, un État indépendant, la politique du gouvernement de Budapest n'a tendu qu'à dénationaliser les différents peuples résidant sur son territoire et dont l'ensemble représentait la moitié des sujets du royaume.

En ce qui concerne proprement la Transylvanie, il s'est appliqué à réduire en esclavage les paysans roumains. La loi électorale ne leur permettait d'élire qu'un député par 50 à 60 000 habitants, tandis que des Szeklers en élisaient un par 4 à 5 000 habitants.

L'obligation de l'enseignement du hongrois dans les écoles roumaines en menaçait l'esprit. La loi sur la presse interdisait toute protestation ; la politique agraire rendait misérable le sort de la population des campagnes. Le 25 mai 1894, était remis à l'empereur un mémorandum signé des chefs roumains et dénonçant ces iniquités. Les auteurs furent poursuivis et condamnés à la prison par la Cour d'assises de Cluj, non pour avoir formulé des plaintes calomnieuses, accusation qu'abandonna le ministère public, mais pour avoir contrevenu à des lois organiques en diffusant en différentes langues ce mémorandum qui mettait en cause la personne de Sa Majesté dans un passage relatif à l'illégalité de l'union de la Transylvanie et de la Hongrie. Les Roumains, en effet, rappelaient à l'empereur que la Diète de Cluj

n'avait pas le droit de voter cette union comme le signifiait son discours du trône du 15 juin 1863. N'avait-il pas dit alors textuellement qu'elle « ne pouvait être considérée comme représentant la population entière du pays », que son recrutement excluait « la plus grande partie du peuple de l'exercice des droits civiques et politiques », et même avancé que la première union de la Transylvanie à la Hongrie, votée par ladite Diète, n'avait « jamais été réalisée de façon pleinement légale ». Or c'était la même assemblée qui avait décidé de la dernière. Le roi de Hongrie, en ayant fini par l'approuver en 1868, contredisait donc l'empereur d'Autriche. Sans se permettre de signaler à Sa Majesté ses attitudes opposées, les rédacteurs du mémorandum les constataient implicitement.

Les condamnations prononcées firent un énorme bruit à l'époque. Elles furent jugées généralement scandaleuses par l'opinion publique européenne. Dix ans plus tard, en 1905, les masses « valaques » allaient entrer en mouvement, passer à une activité nationale déclarée et réussir, non sans peine, à envoyer au Parlement des députés protestataires. Des associations à double tendance culturelle et économique, se créèrent. La réaction fut si vive qu'elle inquiéta le gouvernement et le poussa à prendre de nouvelles mesures d'oppression. C'est, en 1907, la loi Apponyi sur la magyarisation de l'enseignement primaire ; en 1912, la magyarisation des jardins d'enfants, puis des

écoles normales. On en viendra à faire le premier pas dans la magyarisation même de l'Église orthodoxe par l'intronisation forcée du métropolite des Roumains de cette croyance.

Le comte Bethlen, le grand chef de la propagande révisionniste, n'en déclarait pas moins avec une rare audace, à la fin de l'année dernière :

« Notre action est d'autant plus légitime qu'elle se propose la délivrance de toutes les populations qui ont cohabité avec nous durant des siècles et qui souffrent en même temps que nous de la condition qui leur est faite. » Il est impossible de travestir plus insolemment la vérité.

Serait-ce sur des arguments d'égale valeur que s'appuient les Hongrois pour réclamer que leur soit rendue la Transylvanie?

Selon eux, ils s'y seraient installés voici mille ans. Ils ne se trompent que de deux siècles à leur avantage, mais nous n'en sommes plus à deux siècles près. A les en croire, ils auraient été les premiers occupants du pays. Qu'étaient donc devenus les successeurs des Daces qui l'habitaient depuis si longtemps? La capitale de la Dacie romaine était pourtant en Transylvanie. Des Roumains, répondent-ils, il n'y en avait plus. Les Coumanes et les Petchenègues les avaient déjà balayés ; ils ne commencèrent à reparaître que vers 1300 : des vagabonds, des nomades qui se glissaient en nombre dérisoire par les Carpathes? Mais alors comment se fait-il qu'ils constituent aujourd'hui une telle masse? Le comte Bethlen l'explique

fort bien. Au dix-huitième siècle, plusieurs centaines de mille de Moldaves et de Valaques qui gémissaient sous le joug des Turcs, émigrèrent en Transylvanie où ils furent accueillis de la manière la plus fraternelle. Au lieu de se montrer reconnaissants d'une réception si touchante, ils l'oublièrent par la suite, révélèrent la plus noire ingratitude et, se conduisant comme de vrais Tartufe, déclarèrent à leurs aimables hôtes : la maison m'appartient, c'est à vous d'en sortir.

Le point est extrêmement intéressant, mais il demande à être vérifié, l'homme d'État hongrois, avec une charmante désinvolture de grand seigneur, s'abstenant d'indiquer à quelles sources il a puisé ce précieux renseignement. Le contrôle doit être aisé. La province appartenait à cette époque à l'Autriche. Un exode d'une telle ampleur a forcément laissé des traces dans les archives. Malheureusement, on n'en découvre aucune de ce genre. Le comte mentirait-il? Pas tout à fait.

Il y a eu, en effet, pendant tout le dix-huitième siècle et même à la fin du dix-septième, une émigration ici. Seulement elle s'est produite en sens inverse. Les Roumains n'ont pas fui le joug des Phanariotes, ils ont fui les persécutions religieuses qu'ils subissaient en Transylvanie et dont le caractère odieux a été reconnu par Joseph II. Ils n'ont pas envahi cette province ; ils l'ont abandonnée en troupe. Et, là-dessus, les documents ne manquent pas.

Dans les dernières années du dix-septième, le

prince de Transylvanie, Michel Apafy, ordonne de les arrêter. En 1739, en 1748, la surveillance des frontières est renforcée dans le même but. La terreur grandit au point qu'en 1784, les paysans se soulèvent. La révolte une fois étouffée, 47 postes sont établis, en 1789, aux limites du pays. Leur attention se relâche-t-elle plus tard? En 1820, 20 000 Roumains passent encore dans les Principautés. Le comte Bethlen interprète les faits de travers. Durant cette période d'un siècle et demi, la population roumaine de la Transylvanie au lieu de s'accroître s'est énormément affaiblie.

Mais nous ne vivons plus au temps des Thraces, des Romains, des Huns ni même de Marie-Thérèse. Aujourd'hui, une situation existe à laquelle personne ne peut rien changer. Les Hongrois entendent récupérer la Transylvanie au nom de la justice. Mais, s'il est injuste que 1 657 973 Roumains gouvernent, approuvés par 237 266 Saxons, un territoire habité par 826 796 Hongrois, le serait-il moins que ces 826 796 Hongrois en dirigent les destinées contre le gré de 1 657 973 Roumains et 237 266 Saxons?

A cette question précise, on ne vous répond jamais droitement à Budapest. Les Magyars ont beau être des gens infatués et patriotes jusqu'à l'aveuglement, ils ne sont tout de même pas stupides. De plus, sans être absolument d'accord sur le détail des chiffres, ils ne contestent pas leur infériorité numérique en Transylvanie. Cependant ils maintiennent intégralement leur point

de vue et ils sont sincères. Quelle est la vraie raison qui les pousse à revendiquer cette province et pourquoi ne la disent-ils pas? Parce qu'elle est inavouable.

La vérité, c'est qu'ils se considèrent comme les représentants élus d'une race supérieure à qui il est permis d'opprimer une race, à leurs yeux, inférieure. Mais cela, ils n'osent pas le déclarer ouvertement. Ils sont donc condamnés à user de faux arguments. En feignant de dénoncer les prétendues iniquités des clauses du traité de Trianon, ils ne visent qu'à détruire ses prémices. La paix n'a pas instauré, ainsi qu'ils l'affirment perpétuellement, un ordre de choses injuste dans cette partie de l'Europe. Elle a substitué un système à un autre et c'est de ce nouveau système dont ils ne veulent pas. Ils sont contre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, en toute logique, d'ailleurs, puisqu'ils en disposaient à leur fantaisie jusqu'en 1914, et, par conséquent, conformément à leur tradition, partisans de la formule de l'État unitaire. Unitaire et aristocratique; enfin tel qu'est encore aujourd'hui le royaume sans roi de Hongrie qui reste le dernier pays du continent fidèle au régime de la grande propriété et dont le paysan, aux droits politiques réduits, n'est pas, à véritablement parler, un citoyen libre.

La campagne révisionniste de Budapest poursuit trois buts. Le premier est de tâcher de récupérer les territoires abandonnés, le second de

permettre aux magnats de rentrer en possession de leurs anciens biens situés au delà des frontières, le troisième, et peut-être le principal, d'occuper assez l'esprit des masses profondément patriotes pour le détourner des réformes, afin de maintenir l'archaïque système féodal actuel. La manœuvre, qui est habile, risque à la longue d'être dangereuse et pourrait bien aboutir à une grave révolte des campagnes.

Les choses se présentent différemment en Transylvanie. Les Hongrois ne s'y montrent pas aussi unis qu'on le supposerait en n'écoutant que leurs anciens compatriotes. Les activistes minoritaires, dont les chefs ont fait, à plusieurs reprises, des déclarations de loyalisme, ont à leur tête les magnats qui ne se résignent pas à la perte de leurs privilèges et des bénéfices qu'ils en tiraient, et des intellectuels et journalistes qui trouvent dans cette agitation leur raison de vivre. Le nombre des feuilles hongroises a simplement doublé depuis l'union.

Le paysan se montre plus prudent. Il ne serait peut-être pas hostile à un retour à la Hongrie mais à la condition, cependant, d'être assuré qu'on lui laisserait la terre cédée par les Roumains. Or les propagandistes de Budapest se sont bien gardés de prendre un engagement pareil. Comment approuveraient-ils ailleurs une réforme à laquelle ils s'opposent résolument chez eux?

Ce sont des raisons de ce genre qui ont poussé beaucoup de paysans et surtout des dizaines de

mille de travailleurs d'usine à adhérer au « Bloc des ouvriers magyars » qui a récemment affirmé répudier tous liens avec le parti du comte Bethlen. Ce comte Bethlen, qui réside à Cluj, est le neveu du célèbre homme d'État et le chef des activistes minoritaires transylvains.

Les commerçants et industriels, enfin, ne sont pas non plus de très chauds partisans d'une modification du *statu quo* bien qu'ils ne l'avouent pas publiquement. Leur sentiment national est trop en contradiction avec leurs intérêts. La situation présente fait d'eux les principaux fournisseurs intérieurs du marché roumain. Une modification de frontière les forcerait à chercher de nouveaux débouchés, ce qui n'est point une perspective enviable dans les temps difficiles que nous traversons.

Un Hongrois, révisionniste convaincu et doué d'un meilleur esprit de sacrifice, ne m'a pas mâché son opinion sur ses frères trop calculateurs et timorés.

— Ce sont des lâches, m'a-t-il dit ; oui, des lâches ! Leur idéal gît au fond de leur porte-monnaie. Il faudrait que celui-ci fût vide pour qu'ils le retrouvassent.

En somme, la majorité des Hongrois de Transylvanie s'accommodent de leur sort sans renoncer néanmoins à ce traditionnel orgueil de race qui passe la fatuité. La propagande de Budapest n'exploite donc pas à son profit, comme ce serait son droit, une mauvaise humeur générale qui

n'existe réellement que dans certains milieux restreints ; elle s'emploie à la provoquer en n'arrêtant pas, au moyen de ses postes d'émission de T. S. F. ou par le truchement des prêtres ou des pasteurs à ses ordres, de répandre dans les campagnes le bruit que l'Europe se prépare à réviser les frontières, afin d'entretenir dans les masses un sentiment d'instabilité. A l'usage de l'étranger, elle s'ingénie à tirer avantage du moindre incident ou l'invente. Les Hongrois transylvains demandent, par exemple, l'ouverture d'une nouvelle école mais choisissent à dessein un local malsain avec l'intention que la permission leur soit refusée. L'autre année, le comte Bethlen, de Cluj, était poursuivi pour un délit de presse. Avant de se présenter à l'audience comme prévenu libre, il se fit photographier à côté de la sentinelle du tribunal dans le but de faire croire qu'il y avait été amené sous escorte. Tous les journaux de Budapest s'indignèrent de ce prétendu scandale. Le moins qu'on puisse dire de tels procédés, c'est qu'ils sont déplaisants. Ils démontrent aussi que la réalité n'est pas si terrible puisqu'il est nécessaire de la truquer.

Sous le régime hongrois, les enseignes et les affiches n'étaient rédigées qu'en hongrois. Elles le sont aujourd'hui dans les deux langues. Il était défendu de parler roumain dans les administrations publiques ; on y parle, depuis la guerre, indifféremment le roumain et le hongrois. Il n'existait alors dans toute la Transylvanie et le Banat que

trois lycées et un gymnase roumains. Dans l'unique ville de Cluj, j'ai dénombré quinze établissements secondaires et supérieurs hongrois. Les Magyars s'étaient toujours opposés à la création d'une chaire de roumain à l'Université. Les Roumains y entretiennent une chaire de hongrois. Les livres, les journaux, les revues hongrois s'achètent librement dans les librairies. L'exercice des cultes catholique, calviniste et unitaire, dont les fidèles sont presque entièrement des Hongrois, ne subit aucune entrave, aucune gêne, bien que les églises soient souvent des foyers clandestins de propagande. Qu'auraient fait les précédents maîtres si un prélat roumain s'était permis, comme l'évêque Fiedler, d'Oradea, d'accorder à un de ses chapelains un congé écrit « jusqu'à la révision des frontières en faveur de la Hongrie »? Les autorités se sont contentées de protester contre ce langage inconvenant d'un haut fonctionnaire payé par l'État, sans même le déplacer. Il se produit assez souvent des élections en Roumanie. Où et quand un citoyen hongrois a-t-il été molesté à cause de ses opinions? En 1905, nous apprend le journaliste anglais Seton Watson qui assista à ces périodes électorales, vingt Roumains furent tués dans une seule circonscription et, en 1906, on compta à Amat, Bichis, Cornia et Baïa Mare, seize morts et quatre blessés roumains dont l'unique crime était de désirer voter pour le candidat national. Au-dessus de la politique, il y a tout de même l'humanité. De quel côté est-elle

ici? Chez ceux qui veulent asservir l'âme et l'intelligence de l'individu, le contraindre à penser contre son gré, ou chez ceux qui lui laissent le droit de se développer à sa convenance?

Un matin que je me promenais à Oradea, j'aperçus, dans la rue Ferdinand, un extraordinaire équipage. C'était une sorte d'antique berline à deux chevaux avec d'énormes armoiries peintes sur les portières. Le très vieux cocher qui la conduisait portait de gros favoris blancs et un bonnet hongrois garni de torsades d'argent noirci et d'une aigrette. A l'intérieur, au milieu des coussins capitonnés et défraîchis, se tenait un noble vieillard à l'œil fier et dédaigneux ; quelque propriétaire des environs à qui ses domestiques baisent encore la main. Il me semblait voir passer le révisionnisme en carrosse.

Une heure plus tard, j'errais à travers le marché plein de paysans roumains vendant leurs légumes et leurs volailles. J'observais leur air de bonne santé, leur tournure déjà indépendante. Je me rappelais que, dans chaque village, tous veulent maintenant que s'élève, à la place de leur ancienne chapelle primitive située à l'écart, une belle église bien visible aussi grande que celle du seigneur d'autrefois.

A ces deux images juxtaposées, conviendrait la même légende tirée d'un dicton du pays : « On ne fait pas couler le fleuve vers sa source. »

LE BANAT

TIMISOARA

Le Banat tire son nom de *Ban*. C'était le titre porté, avant celui de comte, par le chef roumain du pays qui, tout en payant tribut tantôt aux voievodes de Valachie ou de Serbie, tantôt aux rois de Hongrie, demeura indépendant jusqu'à la fin du premier quart du seizième siècle.

Les Romains ont occupé cette partie de la vieille Dacie où ils entreprirent de grands travaux dont il reste encore de nombreux vestiges. Ce sont d'ailleurs les seuls souvenirs intéressants de la province avec quelques vieilles églises orthodoxes du quinzième, de style byzantin très influencé par la Serbie voisine.

La victoire que les Turcs remportèrent à Mohacs en 1526 et qui leur permit de s'emparer d'une bonne moitié de la Hongrie, fit également passer le Banat sous le joug de la Porte. Cette domination dura un peu moins de deux siècles et cessa dès que le prince Eugène eut réussi à refouler les Ottomans plus à l'est de l'Europe.

Ce territoire fut alors annexé à l'Autriche qui y installa une administration militaire rattachée à Vienne. Pour des raisons d'ordre unique-

ment pratique, le Banat fut incorporé, après l'octroi de la constitution dualiste, au nouveau royaume de Hongrie. Ce n'est donc qu'à partir de 1867 que les Magyars s'introduisent dans la province où l'on ne les avait, pour ainsi dire, jamais vus.

Si la petite cité de Lugoj, assez abandonnée mais pleine de charme, était considérée, avant la guerre, comme la vraie ville de culture roumaine du Banat, Timisoara en est le centre le plus important et en fut longtemps la capitale.

Née à l'époque romaine, elle disparut complètement, ressuscita au treizième siècle, se turquifia ensuite et commença de prendre sa forme actuelle sous le régime impérial. Ses églises baroques, ses calvaires de pierre, sa vieille place carrée datent des Autrichiens. Les Hongrois l'ont modernisée aussi laidement qu'Arad ou Satu Mare. Les Roumains l'ont rendue plus active en créant, aux environs, des filatures et différentes fabriques. Les banques y pullulent. Enfin on est ici à une centaine de kilomètres de Resitsa, le siège de la grande industrie métallurgique roumaine avec lequel Timisoara est en constantes relations d'affaires.

L'agriculture est cependant la principale source de richesse du Banat, grâce à l'extrême fertilité du sol qu'ont aménagé et cultivent supérieurement less Souabes dont les colonies couvrent le pays partagé, comme on sait, par les rédacteurs du traité de Trianon, entre la Yougoslavie et la Roumanie.

Cette division, à laquelle étaient opposées les deux parties, a soulevé, au cours des pourparlers de paix, de violentes discussions. Elle aura donné naissance à l'unique conflit qui ait vu se dresser, face à face, les deux seuls peuples des Balkans qui ne se soient jamais battus l'un contre l'autre. La solution adoptée par les rédacteurs du traité a tenu compte d'un des principaux arguments des Yougoslaves qui réclamaient une frontière s'accordant avec les nécessités stratégiques de la défense de Belgrade. Du point de vue ethnographique, le tracé eût été plus juste s'il avait laissé à la Roumanie la région de Varsat.

La population du Banat comprend 510 825 Roumains, 223 130 Souabes, 40 500 Serbes et 97 803 Hongrois qui en constituent environ le onzième.

L'élément minoritaire essentiel est formé par les Souabes dont le niveau est fort élevé. Adversaires également du partage, la délégation qu'ils envoyèrent auprès des négociateurs de Versailles, était favorable à une annexion totale à la Roumanie. Elle demandait qu'on eût recours, dans le cas contraire, à un plébiscite. Les deux suggestions ne furent pas retenues. La conduite des Souabes était dictée, non par des raisons de sympathie particulière, mais par le désir que le Banat demeurât un tout sous l'égide de l'État qui disposait de la majorité dans l'ensemble du pays.

Aujourd'hui, les trois quarts d'entre eux sont farouchement anti-révisionnistes. Les autres, sans

souhaiter leur rattachement à la Hongrie qui porterait inévitablement atteinte aux privilèges que leur reconnaissent les Roumains, sont moins intransigeants. Ils reprennent goût à flirter avec les Magyars chaque fois qu'ils convoitent d'obtenir de nouveaux avantages du gouvernement de Bucarest. Ces dissidents sont surtout des habiles. Par contre, au contact des Souabes résolument fidèles à leur patrie d'adoption, le paysan hongrois se montre beaucoup plus hostile que ses frères de Transylvanie à tout retour des anciens maîtres. Un chef qualifié de la majorité souabe me racontait que, dans la région où il réside, la haine des magnats était si forte qu'on les appelait « les voleurs de terre ». Les gens ne se gênent pas pour déclarer aux révisionnistes :

— Qu'ils y viennent chez nous, vos amis ; on les chasserait à coups de fourche dans le dos parce qu'ils rebrousseraient vite chemin !

Et cette personne de conclure :

— Il n'y a pas de Magyars un peu intelligents et au courant de la question, de ce côté-ci ou de l'autre de la frontière, qui ne sachent que le Banat ne peut plus leur appartenir. Il y existe 11 pour 100 de Hongrois. Eh bien ! même en tenant compte des Souabes douteux, vous n'y trouveriez pas — je l'affirme — 10 pour 100 de révisionnistes.

Quels sont ces Souabes, désignés aussi sous le nom d'Allemands, qui vivent groupés au milieu

des Roumains dont les femmes portent ici le costume classique mais très rehaussé d'or avec, en guise de tabliers, une ceinture de longues franges se balançant au rythme de la marche?

J'ai rencontré le premier dans une boutique de Timisoara.

— Vous êtes Français? me demanda-t-il. Moi aussi : je suis de Metz.

— Et vous habitez le pays depuis longtemps?

— Bah ! depuis deux cents ans environ, rit-il.

C'est, en effet, sous le règne de Marie-Thérèse que l'Impératrice, soucieuse de repeupler sa récente conquête abandonnée dans un état affreux par les Turcs, fit appel aux Lorrains de son mari. La plupart furent recrutés dans la région de Château-Salins. Il en vint d'autres des provinces voisines, de différentes contrées de l'Allemagne. On retrouve encore parmi eux des Italiens en petit nombre qui furent chargés, à l'origine, d'introduire dans le Banat la culture du riz à laquelle se prêtent certains terrains marécageux.

Les villages souabes, à l'imitation des villages saxons, sont plutôt de gros bourgs aux longues rues très larges et dont la population s'élève à 3 ou 4 000 habitants. Ils ont un aspect de propreté, d'ordre et même d'opulence extraordinaires. Les plus riches paysans de chez nous sont loin d'être pareillement logés, d'avoir un tel sens du confort et du luxe. Il y a peu de maisons qui ne possèdent, outre un cabinet de travail, un salon avec un piano à queue. Les vaisseliers des salles à manger

sont garnis d'argenterie. On y vide la vieille bouteille, tirée de la cave en votre honneur, dans des verres filetés d'or apportés sur un plateau d'argent garni d'un napperon de dentelle.

Les villageois roumains ne disposent pas d'intérieurs aussi fastueux, il s'en faut. Mais ces maîtres de l'agriculture occidentale qui produisent le meilleur blé de l'Europe et peut-être du monde, qu'on exportait naguère jusqu'en Amérique, ont été pour eux des modèles. Leurs champs sont mieux cultivés. Ils ont surtout pris à leur fréquentation plus d'assurance, plus de confiance en soi. Cela se remarque dans l'allure, dans la façon de répondre aux questions. Ce peuple est intelligent. Il ne lui a manqué que de bons maîtres.

CHEZ LES SOUABES

Les guides de la Roumanie ne citent pas Tomnatic. Ce n'est qu'un beau village souabe pareil à tant d'autres du pays. Mais je m'y suis attardé beaucoup plus longtemps qu'ailleurs parce que j'ai retrouvé ici quantité de nos anciens compatriotes qui, s'ils ne parlent plus qu'allemand, se souviennent toujours avec orgueil d'avoir eu des ancêtres français.

Le maire m'accueille affectueusement ; le curé se hâte de nous joindre. Nous nous acheminons ensemble d'abord vers le cimetière, suivis de quelques habitants fumant de longues pipes alsaciennes, coiffés de casquettes en cuir aux oreillettes fourrées et qui me racontent leur histoire. Ces braves gens me montrent une foule de vieux noms de chez nous gravés sur les tombes : Huguenois, Champagne, Bourgeois, Chapelier, Boisseau, Frecot, Cordier, Bourguignon, Florentin, Fournier, Breton, Garnier, Grosdidier, Mercier, Leroi, Lenoir, Malgras, Petit, Toussaint, Simonet, Paulin, Pelletier, Cherrier, Renard, Villette, Bayard, Lacour.

Quelques-uns se sont germanisés : Durand est devenu Diron ; Vivet, Wiwe ; Richard, Rischar ; Barthou, Bartu ; Renault, Rennon.

Les premiers de ces familles qui firent souche à Tomnatic, étaient nés à Château-Salins, Morhange, Pont-à-Mousson, Longwy, Dieuze, Nancy, Strasbourg, Luxeuil, Chambrey, Moyenvic, Rosières-aux-Salines, la Neuville, Flirey, Obernai, Besançon, Metz, etc. Il y avait aussi parmi eux un Parisien et un Normand. Plusieurs enfin sont d'origine bavaroise.

C'est en 1772 qu'ils se mirent en route pour le Banat. La même année, ils bâtirent de provisoires logis de bois que remplacèrent bientôt des maisons de stuc. Il n'en reste plus que deux assez jolies qui datent de l'époque de Marie-Thérèse. Les autres, d'aspect cossu avec leurs hautes doubles portes peintes et vernies et des vérandas intérieures décorées de peintures aux sujets champêtres d'un style un peu forain, ont été édifiées entre 1900 et 1908, quand l'Europe était riche.

On continue de l'être ici. Les Souabes, comme les Saxons, ne se marient qu'entre eux et, pour que leurs biens ne soient pas trop divisés, évitent d'avoir plus d'un ou deux enfants. L'héritage se pratique ainsi : le père âgé remet tout ce qu'il possède à son fils et quitte la maison. Le successeur lui en construit une à proximité, à ses frais, et lui verse une rente toujours forte, calculée sur le revenu moyen des dernières années. Le bonhomme se dit alors « pensionnaire ».

Si la fortune des Souabes s'accroît sans cesse, leur nombre diminue parallèlement à cause de l'usure du sang. Déjà les décès dépassent de

moitié les naissances et le mal se propage chez les Roumains du voisinage. La race transplantée décline, mais lentement car elle était vigoureuse et en garde toujours l'apparence. Dans le seul village de Tomnatic, de 1793 à nos jours, 47 habitants ont vécu plus de quatre-vingt-dix ans. Un a atteint cent trois ans, trois, quatre-vingt-dix-huit et trois, quatre-vingt-dix-sept.

Chaque maison, comme dans les régions saxonnes de Transylvanie, porte, au-dessus de la porte, enfermés dans une banderole, le nom et les prénoms du propriétaire et de son épouse suivis de la date de la construction : « Henri *et* Maria Gauffin 1906. » Les caractères sont gothiques mais le *et* est français. De plus en plus, il recule devant le *und* allemand. Quelques-uns de nos mots subsistent néanmoins dans la langue courante : rigole, trottoir, palissade, parapet, jalousie dans le sens de persienne, *charia* pour brouette, *cailloute* pour pierre.

Les habitants n'ont pas oublié leur ancienne nationalité. Jadis, c'était selon celle-ci qu'ils se groupaient. Il y a ainsi le *Deutchesgasse* où demeuraient de préférence les Allemands.

— J'en ai déménagé parce que je restais le seul Français, m'explique un maigre paysan qui a la vraie dégaine du Lorrain et s'appelle Collin.

Au presbytère, deux allées parallèles en berceau s'ouvrent chacune par un identique fronton qui porte le mot *Bienvenue* écrit d'un côté en français et de l'autre en allemand.

J'ai vu, au cimetière, la tombe imposante de l'homme qui, sans avoir été le fondateur de la colonie, puisqu'il n'y arriva que sous la Révolution, en fut le guide écouté jusqu'à sa fin survenue en 1837. C'était un prêtre émigré du nom de Bonnaz, originaire du pays de Gex. Le curé me montre chez lui son portrait, celui de son neveu qui fut évêque, sa canne, et me tend une lettre de la nièce de ce lointain prédécesseur, datée du 18 mars 1824 et adressée à une sœur.

Elle l'entretient surtout de détails ménagers, lui raconte comment ils se nourrissent. « Notre vin est bon, indique-t-elle, parce que nous le faisons venir de Hongrie. » Elle décrit les mœurs des autochtones. « Les demoiselles valaques portent des colliers de monnaies ; ce qui est mauvais pour la circulation du numéraire puisqu'on refuse les pièces percées dont la valeur est perdue. » Voilà des passages qui déplairaient aux propagandistes de Budapest. On y parle trop des Roumains et on y traite les Magyars comme des étrangers qu'ils étaient.

Tandis que je lis ce papier, assis à côté du curé et entouré de plusieurs des nouveaux amis que je me suis faits aujourd'hui dans les rues de Tomnatic, un gamin me remet un pli. L'enveloppe porte cette suscription : *A Monsieur le Français* et contient cette courte lettre :

Je vous prie de vouloir bien me procurer les extraits de naissance de mes ancêtres :

1° *Dominique Chaty, né à Herny, Moselle,* 1760 ;

2° *Catherine Philippe, née à Flocourt, Champagne,* 1752.

C'est pour documenter le nom de famille. En vous remerciant « anticipativement », agréez...

J'ai rencontré tout à l'heure, à la mairie, l'auteur de ce billet, le capitaine Schadi qui souhaite s'appeler Chaty, devenu Schati en allemand, puis Schadi en hongrois. Il a tiré de son tiroir, pour me prouver avoir droit à ce nom, l'acte de mariage de ses ancêtres qu'ont signé comme témoins les sieurs Dauphin et Lefort. Il m'exprimait ce désir avec une telle chaleur que je lui ai demandé pourquoi il tenait tant à ce changement d'orthographe.

— Pour établir, m'a-t-il répondu textuellement en bombant le buste, mon « originalité » française.

Sur le chemin du retour, les phares de l'auto illuminent les charrettes jaunes ou orange qui sont les couleurs de celles qu'on croise dans le Banat.

C'est cette nuit que je quitterai la Roumanie. Dans ce pays où, chaque jour, quelqu'un m'a dit du bien de la France, le destin aura voulu que le dernier qui m'en parlât en allemand, avec des larmes dans les yeux, fût un homme dans les veines de qui coule un double sang champenois et lorrain.

CONCLUSION

Dans l'Orient-Express qui me ramène à Paris, je pense à ce beau voyage. Quelles impressions j'en rapporte? Je les ai dites au fil des jours. Mais nous vivons à une époque pressée où chacun souhaite des conclusions nettes et concises.

Le peuple roumain m'a paru excellent. Il est intelligent, travailleur, honnête, sociable, artiste. Il a conservé ses traditions et aussi beaucoup de ses superstitions. Le paysan représente le type d'une civilisation dépassée. Il a besoin de s'adapter coûte que coûte au monde nouveau. Il faudra du temps pour qu'il y parvienne. Mais ce n'est point là un problème particulier à la Roumanie. Les deux tiers de la paysannerie de l'Europe sont dans le même cas. Il est permis de supposer que cette transformation s'accomplira ici peut-être relativement plus vite qu'ailleurs.

La classe moyenne m'a laissé un souvenir plus vague. Le boutiquier est souvent juif et le petit fonctionnaire a reçu une instruction trop hâtive. Il manque de cette éducation sociale et de ce sens du civisme qui ne s'acquièrent pas l'un et l'autre en une ou deux générations. Partout, les jeunes gens qui ont entre vingt et trente ans, m'ont semblé

supérieurs à leurs aînés. Ce sont eux qui inspirent confiance.

Outre une élite un peu clinquante que connaissent les maîtres d'hôtel des palaces internationaux, la Roumanie possède une vraie et sérieuse élite d'une intelligence étonnante, nourrie dans l'ensemble de culture française, et une des meilleures de l'Est. Elle vous séduit par ses conceptions amples, ses belles largeurs de vue exposées avec talent et conviction. Mais la plupart de ces hommes ont tendance à marquer moins d'attention aux détails.

Dans le cadre de la haute politique, les qualités l'emportent toujours. Quelle nation aurait été capable, à l'époque, de manœuvrer si habilement pour obtenir son indépendance? Qui examine de près le travail réalisé, en l'espace de quelques semaines et en des circonstances difficiles, par la Régence qui eut la charge du pouvoir entre l'abdication du prince Couza et l'arrivée du futur Charles Ier, est frappé d'admiration. La politique que mène aujourd'hui un Titulesco est un chef-d'œuvre du même genre.

L'administration mérite-t-elle autant d'éloges? Elle est trop tributaire des fluctuations électorales ; une indispensable stabilité lui fait défaut. Le mal n'est que là et non, comme le lui reprochent ses ennemis, dans une prétendue impossibilité du Roumain de savoir bien se diriger.

Dès qu'on accorde une certaine autonomie à un organisme, son niveau se relève spontanément.

Les chemins de fer ainsi, qui en jouissent, fonctionnent de façon normale. Les services de l'Instruction publique qui ont eu souvent à leur tête des hommes passionnés de leur tâche, sont parvenus aux mêmes résultats satisfaisants. Mais les bonnes routes sont rares, l'équipement économique est médiocre, encore qu'on constate dans ce domaine des succès, mais en trop petit nombre.

La crise actuelle a réduit les disponibilités budgétaires. Les nécessités de la Défense nationale qui a besoin d'être mise au point, en absorberont, pendant plusieurs années, une grande partie. La Roumanie n'en demeure pas moins un pays plein de possibilités et qui a l'avenir devant lui.

Le problème que ses adversaires intéressés ou de bavards étourdis vous signalent être le plus dangereux, celui des minorités, ne m'inspire point d'inquiétude. Il n'existe pas en Bucovine, en Bessarabie ni dans le Banat de séparatistes ayant une influence réelle ou dont l'action menace l'intégrité de l'État. En Transylvanie, si l'on rencontre des révisionnistes, déguisés en activistes minoritaires, soutenus de toutes les façons par le gouvernement de Budapest et qui ont des partisans, ils n'entraînent pas derrière eux le gros des populations. Nul qui a visité cette province, ne peut affirmer le contraire de bonne foi.

Un des arguments préférés des révisionnistes — et il y en a hélas ! quelques-uns parmi nous — est de prétendre que la Roumanie ne parviendra jamais à assimiler les Magyars, les Saxons, les

Souabes, etc. C'est parfaitement exact. Où l'erreur se révèle, c'est que cet État ne cherche point à les assimiler. La Russie et plus particulièrement encore la Hongrie, l'ont tenté vainement et ont payé cher leur échec. Quiconque poursuivrait le même but aboutirait aux mêmes dangereux résultats. La Roumanie a eu la sagesse d'user de méthodes inverses et a vu ainsi se rallier à elle une masse de minoritaires satisfaits de leur sort. Des déclarations publiques, des faits indéniables que j'ai précédemment cités, en apportent la preuve.

Ces mêmes personnes avancent encore : « La Roumanie contient vingt-cinq pour cent de minoritaires. » Admettons le chiffre. Est-ce pourquoi elles militent en faveur du rétablissement de l'ancien royaume de Hongrie qui en possédait plus de cinquante pour cent? Et pourquoi aussi omettent-elles de signaler que, de ces minoritaires, la Hongrie actuelle en garde toujours et, enfin, que plusieurs centaines de mille de Saxons, de Souabes et même de Magyars, du côté roumain, sont opposés à toute modification des frontières?

Et comment peut-on trancher de ces questions délicates sans avoir dépassé Budapest ou en s'étant contenté de faire un petit saut à Bucarest afin, dirait-on, de se créer un alibi? Il faut être patient, indépendant, savoir ne pas ménager sa peine pour avoir le droit d'émettre une opinion qui se moque de flatter ou de déplaire. J'énonce donc posément que la manière dont la Roumanie a réglé la question des minorités

est, à mes yeux, sa plus belle réussite intérieure.

En ce qui concerne l'ensemble du pays, je répéterai que c'est un vieux peuple et un État jeune. Il n'y a pas soixante ans que la Petite Roumanie a été officiellement reconnue indépendante. Avant de la juger profondément, il est nécessaire d'attendre que le temps ait rajeuni ce peuple et vieilli cet État. Il est permis, dès aujourd'hui pourtant, de prédire qu'il y parviendra sûrement à la condition que les hommes y aident, car rien ne s'accomplit sans eux.

FIN



0 25 50 75 100 Km.
TCHÉCOSLOVAQUIE
POLOGNE
RUSSIE
HONGRIE
CRIŞANA
MARAMUREŞ
BUCOVINA
BESSARABIE
MOLDAVIE
TRANSYLVANIE
MONT APUSENI
CARPATHES
CARPATHES MÉRIDIONALES
BANAT
YOUGOSLAVIE
OLTÉNIE
VALACHIE
DOBROUDJA
DELTA
MER NOIRE
BULGARIE
DANUBE
Tisa (Theiss)
Nistru (Dniester)
Cernăuţi
Hotin
Storojineţ
Soroca
Dorohoi
Rădăuţi
Suceava
Câmpulungul Mold.
Botoşani
Bălţi
Orhei
Fălticeni
Vatra Dornei
Moldova
Iaşi
Prut
Chişinău
Tighina
Roman
Huşi
Piatra
Bistriţa
Bacău
Vaslui
Trotuş
Siret
Bârlad
Târgu Ocna
Cetatea Albă
Cahul
Mărăşeşti
Tecuci
Focşani
Râmnicu Sărat
Galatz
Ismail
Brăila
Tulcea
Sulina
Ile des Serpents
Sighet
Satu Mare
Baia Mare
Rodna
2305
Năsăud
Zalău
Someş
Oradea
Crişul repede
Dej
Bistriţa
Călimani
2102
Ceahlău
1904
Cluj
Vlădeasa
1836
Crişul negru
Bihor
1849
Crişul alb
Turda
1800
Târgu Mureş
Arad
Mureş
1265
Detunata
Dicio Săn Martin
Odorhei
Blaj
Târnava Mare
Sighişoara
Miercurea Ciuc
Deva
Alba Iulia
Jimbolia
Timişoara
Sibiu
Olt
Făgăraş
St. Gheorghe
Braşov
Timiş
Lugoj
Haţeg
2544 Negoiu
Caransebes
1777
Reşita
Retezat
2529
2509
Câmpulung
2510
Sinaia
Buzău
2229
2506
Parâng
R. Vâlcea
Oraviţa
Curtea de Argeş
Prahova
Buzău
Târgu Jiu
Jiu
Cerna
Piteşti
Târgovişte
Ploeşti
Orşova
Turnu Severin
Dâmboviţa
Ialomiţa
Cernavoda
BUCAREST
Argeş
Craiova
Slatina
Călăraşi
Constantza
Silistra
Calafat
Caracal
Giurgiu
Mangalia
Corabia
Turnu Măgurele
Bazargic
Balcic
DESSIN DE F. WAHRIG

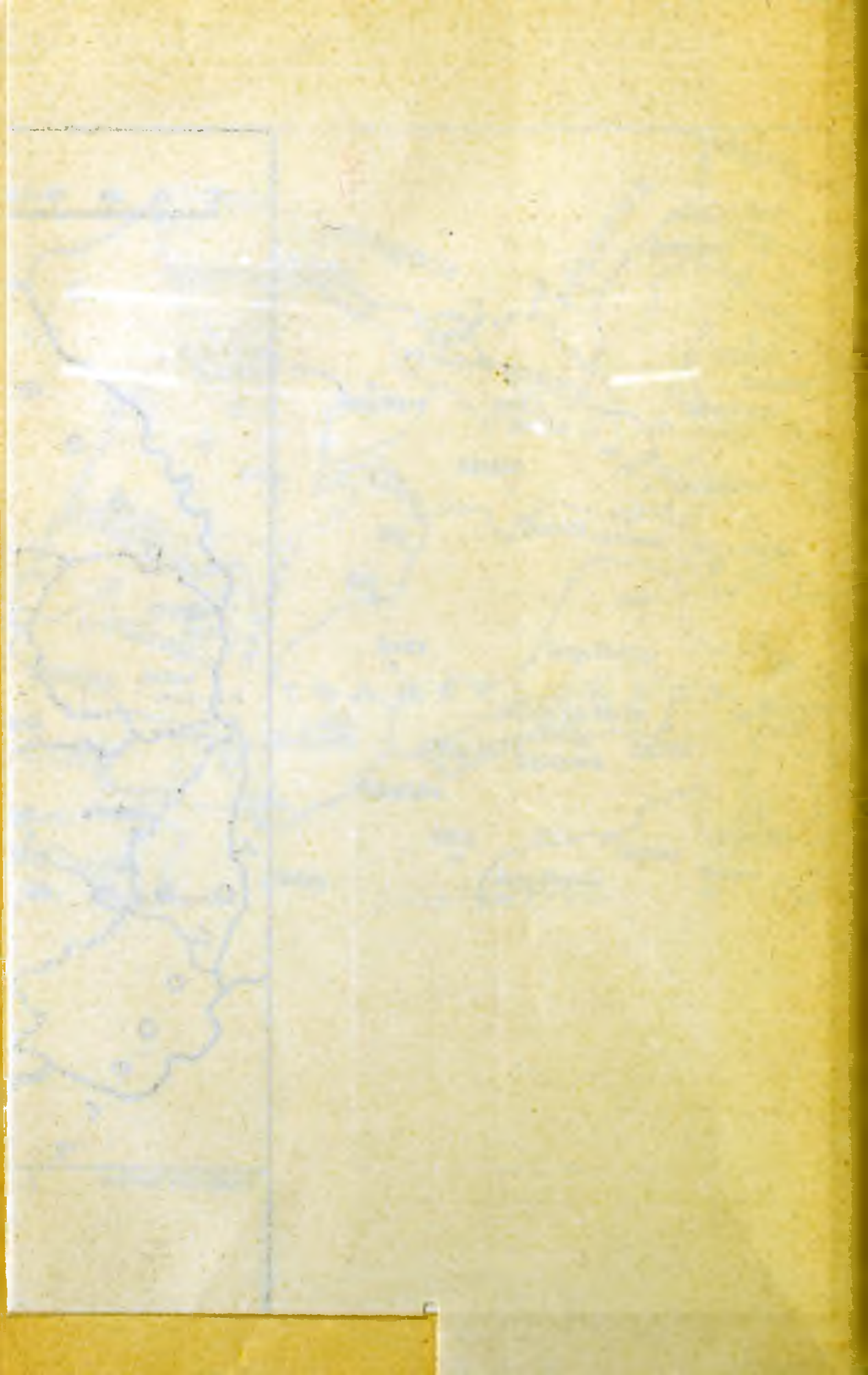


TABLE DES MATIÈRES

BUCAREST

LA VALACHIE

LA DOBROUDJA

LA MOLDAVIE

LA BUCOVINE

LA BESSARABIE

LE DANUBE

LA TRANSYLVANIE

LE BANAT

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1935

A LA MÊME LIBRAIRIE

Syrie et Liban, réussite française? par Louis JALABERT. In-16 avec une carte.................................. 12 fr.

Le Miracle du Maroc. *La terre africaine*, par Henry BORDEAUX, de l'Académie française. In-16 avec une carte.. 13.50

L'Inde sacrée. *Grandeur et pitié d'un monde*, par Pierre LHANDE. In-8° avec 29 gravures hors texte et 2 cartes. 18 fr.

Londres, par Paul MORAND. In-16.................. 15 fr.

Au pays des brigands-gentilshommes. *Grand Tibet*, par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec 16 gravures hors texte et une carte.............. .... 20 fr.

La Capture des grands fauves et des pachydermes, par Joseph DELMONT. Traduit de l'allemand par Eugène Gautier. In-8° écu avec 8 gravures hors texte............ 20 fr.

Chasse et capture du gros gibier dans l'Est Africain, par Kalman KITTENBERGER. Traduit du hongrois par L. Cara. In-8° écu avec 16 gravures hors texte................ 20 fr.

L'Inde s'entr'ouvre, par Jean PELLENC. In-8° avec 16 gravures hors texte et une carte dans le texte................ 18 fr.

Anahuac ou l'Indien sans plumes, par Marc CHADOURNE. In-8° écu avec 30 illustrations inédites de Th. Brenson et une carte.................................. 18 fr.

Bornéo. *L'île des chasseurs de têtes*, par Eric MJÖBERG. Traduit du suédois par Germaine Bernard. In-8° avec gravures et une carte.................................. 18 fr.

Connaissance des sables. *Du Hoggar au Tchad à travers le Téneré*, par Magdeleine WAUTHIER. In-16 avec une carte dans le texte, une hors texte et 23 gravures............... 15 fr.

Chine ou Japon (1932-1933), par Pierre LYAUTEY. In-16. Prix.................................. 12 fr.

Expédition Citroën Centre-Asie. **La Croisière jaune.** Troisième mission HAARDT-AUDOUIN-DUBREUIL. Préface d'A. Citroën. Introduction de L. Audouin-Dubreuil. In-8° écu avec 95 gravures, 3 cartes hors texte et 3 cartes dans le texte... 20 fr.

L'Itinéraire espagnol, par A. t'SERSTEVENS. In-16 avec 28 photographies hors texte et une carte............ 15 fr.

La Révolution des chemises noires (1919-1922), par Marcel OUESSANT. In-16.................................. 12 fr.

Mustafa Kemal, par le général SHERRILL, Traduit de l'anglais par Pierre Carolet. In-16 avec 8 gravures hors texte, dont 5 en deux couleurs et une carte hors texte............. 15 fr.

L'Amérique réagit, par Emile SCHREIBER. In-16...... 13.50

PARIS (FRANCE). TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1935. 46902-VII-8.